

O E U V R E S

D E

MR. H U M E.

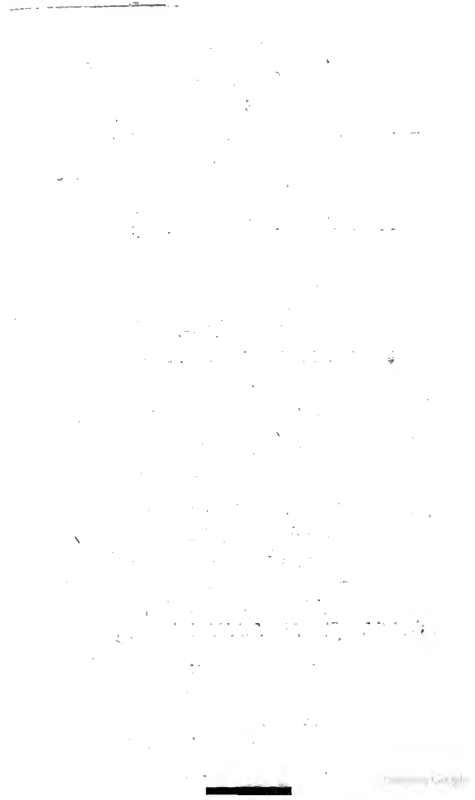
TOME CINQUIEME.



763
ESSAIS
DE
MORALE
OU
RECHERCHES
SUR LES
PRINCIPES
DE LA
MORALE.
TRADUIT DE L'ANGLAIS
DE
MR. HUME.



A AMSTERDAM,
CHEZ J. H. SCHNEIDER.
M. DCC. LX.





745

RECHERCHES

SUR LES PRINCIPES

D E L A

M O R A L E.



S E C T I O N I.

Des principes généraux de la morale.

DE toutes les disputes on seroit
tenté de regarder comme la
plus désagréable, celle que l'on
est obligé d'avoir avec des
personnes opiniâtres & entêtées de leur sen-
timent; il est cependant encore plus fa-
cheux d'avoir à disputer contre des gens

Tome V. A qui

qui ne sont point persuadés des opinions qu'ils soutiennent & qui s'engagent dans la discussion par envie de contredire, par affectation, ou par le desir de faire étalage d'un esprit supérieur au reste des hommes. Les uns & les autres montrent le même attachement à leurs raisonnemens, le même mépris pour leurs adversaires, & la même opiniâtreté à soutenir des sophismes & des absurdités. Comme leur façon de penser n'est point fondée sur la raison, c'est en vain qu'on se flatteroit, au moyen d'une logique qui ne sçait point parler à la passion, de les ramener à des principes plus vrais & plus sensés.

Ceux qui nient la réalité des distinctions morales, peuvent être placés dans la dernière classe, c'est à dire, parmi les gens qui disputent de mauvaise foi. En effet on ne sçauroit se persuader qu'un homme raisonnable ait jamais pû croire sérieusement que tous les caractères & toutes les actions méritassent également l'amour & l'estime de tout le monde. La différence que la Nature a mise entre un homme & un autre homme, est souvent si grande, & cette dif-

différence est encore si fort augmentée par l'éducation, par l'exemple & par l'habitude, qu'il n'y a point de sceptique assez téméraire & assez déterminé, qui en s'appercevant de tant d'extrémités si opposées, ose nier la distance immense qui se trouve entre elles. Quelque soit l'insensibilité d'un homme, il ne laissera pas d'être souvent touché par les images du juste & de l'injuste, & quelque soit la force de ses préjugés il ne pourra s'empêcher de voir que les autres sont susceptibles de la même impression; ainsi le seul moyen de convaincre un adversaire de ce caractère est de l'abandonner à lui même; car s'il ne trouve personne qui veuille s'engager avec lui dans la dispute, il y a tout lieu de croire que l'ennui suffira à la fin pour le rappeler au bon sens & à la raison.

Il n'y a pas longtems qu'il s'est élevé une dispute plus digne d'attention, sur la baze générale de la morale; il s'agit de sçavoir s'il faut la fonder sur la raison ou bien sur le sentiment: si nous parvenons à sa connoissance par une chaîne de raisonnemens & de conséquences, ou par un

sentiment intérieur & immédiat ; si, ainsi que tous les jugemens sains sur le vrai & sur le faux, la morale est la même pour tous les êtres intelligens & raisonnables, ou si semblable aux idées de beauté & de difformité, elle n'est fondée que sur la conformation particulière des hommes, & sur la façon dont ils sont organisés.

Quoique les anciens philosophes répètent souvent que la vertu n'est autre chose que la conformité avec la raison, ils semblent pourtant fonder la morale sur le goût & sur le sentiment. D'un autre côté nos moralistes modernes, en parlant sans cesse de la beauté de la vertu & de la difformité du vice, se sont toujours efforcés d'en rendre compte par des raisonnemens métaphysiques déduits des principes les plus abstraits de l'esprit humain. On a jetté beaucoup d'obscurité sur cette matière ; les systèmes se sont trouvés opposés les uns aux autres ; & il y a souvent eû de la contradiction jusque dans les différentes parties d'un même système. L'Elégant & le sublime Lord *Shaftesbury* qui le premier parmi nous a fait remarquer la distinction dont nous
par-

parlons, & qui en général étoit du sentiment des Anciens, n'est point lui même exempt de confusion.

Il faut avouer que les deux côtés de cette question sont susceptibles de raisonnemens très spécieux. On peut soutenir que la raison suffit seule pour discerner les distinctions morales; en effet sans cela, d'où naîtroient les disputes qui s'élèvent sur cette matiere, tant parmi le vulgaire, que parmi les philosophes? D'où viendroient cette longue suite de preuves que chacun allégué en faveur de ses opinions, les exemples qu'on apporte, les autorités dont on s'appuie, les analogies auxquelles on a recours, les faussetés qu'on prétend découvrir, les inductions qu'on employe & les différentes conséquences que l'on tire des mêmes principes? on peut disputer sur la vérité, mais jamais sur le goût: ce qui existe dans la nature est la regle ou le modèle de nos jugemens; ce que chaque homme sent au dedans de lui même est la regle du sentiment. On peut démontrer des propositions de géometrie, on peut disputer sur des systèmes de physique;

mais l'harmonie des vers, la tendresse de la passion, le brillant du génie, sont de nature à exciter un plaisir immédiat. Les hommes ne disputent gueres sur la beauté ou sur la laideur des autres, mais souvent, ils raisonnent sur la justice ou l'injustice de leurs actions. Dans la discussion d'une affaire criminelle le premier objet de l'accusé, est de prouver qu'il n'est point coupable des faits dont on le charge & de nier les actions qu'on lui impute : le second est de prouver que ces faits, quand ils seroient vrais, peuvent être justifiés & regardés comme innocens & légitimes. Il est constant que le premier de ces points est soutenu par une suite de conséquences tirées de l'entendement : comment donc pouvons nous supposer que c'est une faculté différente qui fixe l'autre point ?

D'un autre côté ceux qui regardent le sentiment comme la source de la morale s'efforcent de prouver qu'il est impossible à l'entendement de former des raisonnemens satisfaisans de cette espece : selon eux le propre de la vertu est d'être aimable, & le propre du vice d'être odieux, cela

cela est de leur essence & de leur nature ; mais la raison ou le raisonnement sont ils en état d'appliquer ces différentes épithètes à une action, & de décider, avant que l'une de ces actions ait excité l'amour, & que l'autre ait produit la haine ? Or quelle autre cause peut on donner de ces sentimens qu'on éprouve, si non la disposition primitive de nos organes & de nos facultés intellectuelles, formée par la nature pour les recevoir ?

Le but de toutes les spéculations morales est de nous apprendre nos devoirs, & de nous montrer la difformité du vice & la beauté de la vertu, pour nous engager à éviter l'un & à suivre l'autre, & pour faire naître en nous des habitudes analogues à cette disposition. Mais peut on attendre ces effets des conséquences tirées par notre entendement puisqu'elles ne peuvent se soumettre nos affections, ni émouvoir les facultés actives de l'homme ? Le raisonnement fait découvrir des vérités, mais lorsque ces vérités sont indifférentes & qu'elles ne font naître ni desir ni répugnance, elles n'ont gueres d'influence sur

notre conduite. Ce qui est honorable, ce qui est beau, ce qui est décent, ce qui est noble, ce qui est généreux saisit notre cœur & nous excite à l'embrasser & à nous y tenir attachés. Ce qui est intelligible, ce qui est évident, ce qui est probable, ce qui est vrai n'obtient qu'un consentement froid de la part de l'entendement, & en satisfaisant notre curiosité met fin à nos recherches.

Eteignez tous les sentimens qui échauffent en faveur de la vertu & tous les dégoûts que fait naître le vice, rendez les hommes totalement indifférens sur ces distinctions, la morale ne sera plus une étude de spéculation & ne tendra plus à régler notre conduite & nos actions.

Ces raisonnemens dont on s'appuie de part & d'autre & que l'on pourroit augmenter par beaucoup de semblables, sont si plausibles, que je suis tenté de croire qu'ils sont également solides & satisfaisans, & de soupçonner que la raison & le sentiment se réunissent dans presque toutes les déterminations morales. Il y a tout lieu de penser que l'arrêt définitif qui décide si

un caractère ou une action sont aimables ou odieux, dignes de louange ou de blâme, qui leur imprime le sceau de l'honneur ou de l'infamie, de l'approbation ou de la censure, qui fait de la morale un principe actif en attachant nôtre bonheur à la vertu & nôtre malheur au vice; que cet arrêt, dis je, dépend d'un sentiment intérieur que la Nature a donné à tous les hommes. Quel autre pouvoir pourroit produire un effet de cette espèce? Mais pour préparer les hommes à un tel sentiment, & pour leur faire distinguer quel en est le véritable objet, nous voyons qu'il est souvent besoin de le faire précéder d'un grand nombre de raisonnemens, d'établir des distinctions très déliées & tirer des conséquences précises, de former des comparaisons éloignées, d'examiner des relations exactes, de constater & de fixer des faits généraux. Il y a des beautés, sur tout celles de la nature, qui du premier coup d'œil captivent nos affections & s'attirent nos suffrages, lorsqu'elles ne produisent point cet effet il est impossible au raisonnement de remédier à ce défaut d'in-

fluence & de les rendre plus propres à flatter nôtre goût, ou à exciter nos sentimens. Mais il est d'autres beautés, & de ce genre sont celles des beaux arts, qui pour être senties demandent une longue suite de raisonnemens; & alors les argumens & la réflexion redressent souvent les impressions fantives en ce genre. On a de fortes raisons pour croire que les beautés morales sont de cette dernière espèce, & qu'elles exigent l'assistance des facultés de l'entendement pour produire des impressions durables dans le cœur des hommes.

Quoique la question qui regarde le principe général de la morale soit extrêmement curieuse & importante, il est inutile, quant à présent, de faire de nouvelles recherches sur ce sujet; en effet si dans le cours de cet examen nous sommes assez heureux pour pouvoir fixer la véritable origine de la morale on appercevra aisément jusqu'à quel point le sentiment ou la raison entrent dans les déterminations de cette nature (a). En attendant que cette question soit

(a) Voyez la première addition.

soit entièrement décidée, il ne sera pas peut-être possible de suivre un ordre ou une méthode aussi précise que les sciences l'exigent, c'est à dire, de donner d'abord des définitions exactes de la vertu & du vice qui sont les objets de nos méditations. Mais nous prendrons une route qui ne doit pas paroître moins satisfaisante ; nous considérerons nôtre matiere comme susceptible d'expériences, & ainsi nous appellerons *vertueuse* toute action qui sera accompagnée de l'approbation unanime des hommes, & nous nommerons *vicieuse* toute qualité qui sera l'objet du blâme & de la censure. Nous tâcherons de comparer ces notions & après avoir examiné les circonstances dans lesquelles elles s'accordent, nous pourrons espérer de parvenir à la connoissance de la baze de la morale & à découvrir les principes universels d'où dérivent l'approbation & le blâme. Toutes ces questions roulent sur des faits & ne sont point une science abstraite, mais nous ne pouvons nous promettre quelque succès qu'en suivant la route de l'expérience & en tirant des maximes générales de l'analogie des

des exemples particuliers. L'autre méthode scientifique qui commence par établir un principe général abstrait pour en tirer ensuite des conséquences qui en partent comme des rameaux de la tige ; cette méthode peut être plus parfaite, mais elle convient certainement moins à l'imperfection de l'esprit humain, & en ce genre comme en beaucoup d'autres elle est communément une source d'erreur & d'illusion. Les hommes sont actuellement guéris des systèmes & des hypothèses de physique, ils ne prêtent l'oreille qu'aux preuves tirées de l'expérience. Il est tems de mettre dans la morale la même réforme & de rejeter tout système quelque ingénieux qu'il puisse être d'ailleurs, lorsqu'il ne sera point fondé sur des observations & des faits.



S E C T I O N II.

De la bienveillance.

I.

Beaucoup de gens se sont fait un principe entièrement incompatible avec toute vertu & tout sentiment moral, & comme leur opinion ne peut venir que de la disposition la plus dépravée, elle contribue à son tour à nourrir & à entretenir la dépravation. Selon eux la bienveillance n'est qu'hypocrisie, l'amitié n'est qu'une tromperie, l'amour du bien public qu'une comédie, la fidélité qu'un piège propre à surprendre la confiance; & tandis que chacun de nous ne cherche que son intérêt particulier nous nous servons de ces dehors séduisans, de ces mots pompeux pour tromper nos voisins & pour les faire tomber dans les filets que nous leur tendons. Quel cœur doit avoir un homme qui fait profession de pareils principes, & qui n'éprouve point en lui même de sentiment qui démente un système si dangereux!

Quel.

Quelle affection & quelle bienveillance peut il sentir pour des êtres qu'il se représente sous des couleurs si noires & qu'il suppose si peu capables de retour & de reconnoissance ! Si nous ne voulons point attribuer ces principes à un cœur entièrement perversi, nous ne pouvons du moins nous dispenser de reprocher à ceux qui les ont avancés d'avoir examiné les choses avec légèreté & avec précipitation. Des raisonneurs superficiels voyant dans les hommes un grand nombre de prétentions fausses & injustes, & se sentant peut-être eux mêmes très peu disposés à se contraindre, ont pû tirer inconsidérément une conclusion trop générale & trop téméraire ; ils ont pû dire que tout est également corrompu, & que les hommes différents en cela de tous les autres animaux & de tous les autres êtres, ne sont susceptibles d'aucuns degrés de bonté ni de méchanceté, mais sont en toute occasion les mêmes créatures masquées sous différens déguisemens.

Il y a un autre principe qui ressemble assés à celui dont nous venons de parler.
Plu-

Plusieurs philosophes s'en sont appuyés, & il a été le fondement d'un grand nombre de systèmes. Ce principe est que quelque affection qu'on éprouve ou qu'on croie sentir pour les autres, elle n'est point & ne peut être désintéressée; que l'amitié la plus généreuse, quelque sincère qu'elle soit, n'est qu'un amour propre modifié, & que même à notre insçu, nous ne cherchons que ce qui peut nous faire plaisir, tandis que nous paraissons le plus occupés des avantages, & du bien-être de nos semblables. Par le tour de notre imagination, par des réflexions raffinées, par l'enthousiasme de la passion, nous nous persuadons de prendre une part réelle à ce qui intéresse les autres, & nous nous croyons entièrement dégagés de vûes particulières: mais dans le fond, le citoyen le plus généreux & l'avare le plus fardide, le héros le plus magnanime & l'homme le plus lâche, dans toutes leurs actions ont également en vûe leur propre intérêt & leur bonheur personnel.

On se trouveroit souvent trompé dans ses expériences si en considérant le but auquel

quel paroît tendre cette opinion, on concluoit que ceux qui la soutiennent ne sçauroient éprouver un vrai sentiment de bienveillance, ni avoir de l'estime pour la vertu pure. L'honneur & la probité n'étoient point étrangers à Epicure ni à sa secte. Atticus & Horace paroissent avoir reçu de la nature & avoir cultivé par réflexion une disposition aussi généreuse & autant de penchant à l'amitié qu'aucun des disciples des écoles les plus austères. Et parmi les modernes Hobbes & Locke qui soutenoient le système de l'amour propre dans la morale, n'ont pas laissé de mener la vie la plus irréprochable; cependant le premier avoit absolument secoué le joug de la Religion qui auroit pu suppléer à ce qui manquoit à sa philosophie.

Un Epicurien ou un disciple de Hobbes avouera qu'il existe dans le monde une amitié sans fard & sans hypocrisie; mais à force de subtilité philosophique il essayera d'analyser ce sentiment pour en répandre les élémens dans ceux d'une autre passion; il s'efforcera de prouver que tous nos sentimens ne sont qu'un amour propre déguisé
sous

sous une infinité de formes différentes. Cependant le même tour d'imagination ne domine point dans tous les hommes, & par conséquent ne peut donner la même modification au sentiment primitif de chacun; & cela seul suffit, même dans le système de l'amour propre, pour mettre la plus grande différence entre les caractères des hommes, & pour attirer le nom de vertueux & d'humains aux uns, & celui d'intéressés & de vicieux aux autres. Je fais cas d'un homme dont l'amour propre de quelque manière que ce soit, est dirigé de façon à s'intéresser à ses semblables & à se rendre utile à la société; de même que je hais ou méprise celui qui n'a d'égards que pour ce qui peut contribuer à ses indignes plaisirs. Envain voudra-t-on me dire que ces caractères quoique opposés en apparence sont les mêmes dans le fond, & qu'un tour d'imagination très léger en fait toute la différence; quand cette différence feroit encore plus petite qu'elle n'est, chaque caractère me paroît assez décidé & très difficile à changer; & je ne trouve pas plus en ce genre que dans d'autres que

les sentimens naturels excités par les apparences générales des choses soient aisément détruits par les réflexions raffinées qu'on fait sur l'origine commune & imperceptible de ces apparences. L'incarnat vif & animé d'un beau visage ne m'inspire-t-il pas du plaisir même lorsque la Physique m'aura appris que toutes les différences du teint ne viennent que du plus ou moins d'épaisseur des particules dont la peau est composée, & qu'au moyen de ces différences une surface est disposée à réfléchir une des couleurs primitives de la lumière & à absorber les autres?

Quoique la question sur l'amour propre général ou particulier de l'homme ne soit pas aussi importante à la morale & à la pratique qu'on a coutume de se l'imaginer, cependant elle est certainement de très grande conséquence dans les spéculations sur la nature humaine, & cet objet est très digne de notre curiosité & de nos recherches. Il ne fera donc pas hors de propos de s'arrêter pour y faire quelque réflexion.

L'objection qui se présente le plus naturellement contre le système de l'amour propre,

pre, est que ce sentiment étant contraire à ce qu'on éprouve ordinairement, & aux idées & aux opinions les plus exemptes de préjugés, il faut que la philosophie fasse un effort prodigieux pour établir un paradoxe si extraordinaire. L'observateur le moins attentif apperçoit bientôt qu'il existe une disposition telle que la bienveillance & la générosité; qu'il y a des sentimens tels que l'amour, l'amitié, la compassion, la reconnaissance. Ces sentimens ont leurs causes, leurs effets, leurs objets, & leurs opérations. Le langage ordinaire a exprimé toutes ces idées & les a distinguées des passions qui n'ont en vûe que l'intérêt particulier : comme c'est là le coup d'œil sous lequel les choses se présentent naturellement, il faut s'y tenir jusqu'à ce qu'on découvre un système qui pénétrant plus profondément la nature humaine prouve que les premiers de ces sentimens ne sont que des modifications du dernier. Toutes les tentatives de ce genre ont été infructueuses jusqu'à présent, & semblent n'être dûes qu'à cette envie de simplifier qui a été la source d'un grand nombre de faux raison-

nemens dans la philosophie. Je n'entrerais point ici dans aucun détail là dessus : beaucoup de philosophes habiles ont fait voir l'insuffisance de ce système ; & je supposerai qu'on m'accorde ce que la moindre réflexion doit selon moi rendre évident à tout homme qui fera des recherches impartiales.

La nature du sujet donne lieu de présumer que l'on ne trouvera point par la suite de meilleur système pour expliquer comment la bienveillance dérive de l'intérêt personnel, & qu'on ne pourra réduire les différens mouvemens de l'ame à des principes plus simples & plus uniformes. Il n'en est pas de cette espece de philosophie comme de la physique. Dans cette science, il y a beaucoup d'hypotheses qui, quoiqu'elles paroissent contraires aux premières apparences, se sont ensuite trouvées solides & vraies après un examen plus exact, nous en avons tant d'exemples qu'un Philosophe (a) ingénieux n'a pas fait difficulté de dire que quand il y a plus d'une maniere de

(a) Mr. de Fontenelle.

de produire un phénomène, on doit présumer qu'il est dû à des causes qui sont les moins ordinaires & qui se présentent le moins fréquemment à nos yeux. Mais dans toutes les recherches sur l'origine de nos passions & des opérations de l'ame la présomption est pour l'autre méthode; la cause la plus simple & qui se présente le plus naturellement pour expliquer un phénomène est probablement la plus vraie. Lorsqu'un philosophe pour établir son système, est obligé d'avoir recours à des réflexions fines & compliquées, & de les supposer essentielles pour produire une passion ou un mouvement de l'ame, nous sommes en droit de nous mettre en garde contre une hypothese si trompeuse. Nos passions ne sont point susceptibles de ces impressions qui partent du raffinement de l'esprit & de l'imagination; & l'on trouvera toujours, qu'un exercice sérieux de ces dernières facultés absorbe & détruit toute la force & toute l'activité des premières. Tel est le peu de capacité de l'ame humaine; elle ne sauroit suffire à deux objets si différens. Il est vrai que souvent nôtre in-

tention & le motif qui nous détermine nous sont inconnus à nous mêmes surtout lorsque ce motif se combine & se confond avec d'autres auxquels l'esprit par présomption & par vanité accorde plus de force & d'influence qu'ils n'en ont réellement; mais il n'y a point d'exemple que nous ayons ignoré les causes de nos sentimens parce qu'elles étoient trop obscures & trop compliquées. Un homme qui a perdu son ami & son protecteur s'abuse peut-être lorsqu'il croit que toute sa douleur ne vient que d'un sentiment généreux sans aucun mélange de vûes basses & intéressées; mais quel motif peut on supposer à l'attendrissement d'un homme qui regrette un ami vertueux & estimable, un ami qui avoit besoin de sa protection & de ses secours? Croirait-on que ces regrets viennent de je ne sais quelle considération métaphysique de son intérêt particulier qui n'est fondée sur aucune réalité? En supposant à des petits ressorts ou à des roues d'une montre la force de donner le mouvement à une voiture très chargée, on auroit tout autant de raison qu'en puisant dans des réflexions
aussi

aussi éloignées l'origine des sentimens de notre ame.

Nous remarquons que différens animaux sont susceptibles d'attachement tant pour leur espece que pour la nôtre; & l'on ne scauroit soupçonner de l'art ou du déguisement dans leur fait. Disons nous aussi que tous leurs sentimens ne viennent que d'un raffinement d'amour propre? Et si nous admettons une bienveillance désintéressée dans des êtres inférieurs par quelle regle d'analogie refuserions nous ce sentiment à des êtres d'un ordre plus relevé?

L'amour entre les deux sexes fait naître une complaisance & une bienveillance bien différentes de l'assouvissement des desirs. La tendresse naturelle pour la progéniture suffit généralement dans tous les êtres sensibles pour contre-balancer les mouvemens les plus forts de l'amour propre & n'en dépend en aucune façon. Quel peut être l'intérêt de cette tendre mere qui détruit sa santé par les soins qu'elle prodigue à son enfant malade, & qui délivrée ensuite par sa mort de ses soins incommodés tombe elle même dans la langueur & finit par mourir de chagrin? B 4 I.a

La reconnoissance n'est elle donc point un sentiment naturel au cœur de l'homme, & n'est ce qu'un mot dépourvu de sens & de réalité? Ne trouvons nous pas plus de satisfaction dans la compagnie d'un homme que dans celle d'un autre, & ne désirons nous plus le bonheur d'un ami quand l'absence ou la mort nous empêchent de le partager? Et qu'est ce qui nous le fait partager lors même que nous sommes vivans & que nous en sommes témoins, si ce n'est l'estime & la passion que nous avons pour lui?

Ces exemples & une infinité d'autres sont des preuves d'une bienveillance gratuite qui existe dans l'homme, sans qu'un intérêt réel nous attache à l'objet de notre amitié, & il me paroît difficile d'expliquer comment un intérêt supposé & imaginaire, connu & avoué pour tel, peut être l'origine d'un sentiment ou d'un mouvement de l'ame. On n'a point encore trouvé jusqu'à présent d'hypothese satisfaisante en ce genre, & il n'y a pas la moindre apparence que jamais l'art des hommes réussisse dans cette recherche.

De

De plus si nous voulons considérer cette matiere sans prévention, nous trouverons que le systême qui suppose une bienveillance désintéressée & distincte de l'amour propre, est réellement plus simple & plus conforme à la nature que celui qui rapporte à ce dernier principe toute amitié & tout sentiment d'humanité. Il est des besoins & des appetits physiques qui de l'avou de tout le monde tendent immédiatement à la possession de leur objet & précédent la jouissance de nos sens. Ainsi l'objet de la faim & de la soif est de manger & de boire. Ces appetits primitifs satisfaits, il en résultera un plaisir qui pourra devenir l'objet d'une autre espece de desirs secondaires & intéressés. De même il y a des passions de l'ame qui avant toute idée d'intérêt nous portent à rechercher des objets particuliers tels que la réputation, le pouvoir, la vengeance; & lorsqu'on les a obtenus, il en résulte une jouissance agréable qui est une suite de l'accomplissement de nos desirs. Suivant la constitution intérieure de nôtre ame il existe en nous un penchant naturel à la

réputation qui agit avant que nous en ayons recueilli aucun plaisir & avant que nous puissions la rechercher par des motifs d'amour propre ou par le desir du bonheur. Si je n'ai point de vanité, je ne trouverai point de plaisir dans la louange. Si je suis dégagé d'ambition, le pouvoir ne fera pas une jouissance pour moi; si je n'ai point de ressentiment, la punition d'un ennemi me sera indifférente. Dans tous ces cas la passion fixe sa vûe immédiatement sur son objet & le rend nécessaire à notre bonheur. Il est vrai qu'il s'élève ensuite d'autres sentimens secondaires qui poussent ce bonheur obtenu par nos desirs primitifs plus loin & en font une partie de notre bien-être. Si l'amour propre n'étoit pas précédé par des sentimens d'une nature différente, il se manifesterait à peine parce que dans cette supposition nous n'éprouverions que des peines & des plaisirs très légers & nous n'aurions que peu de malheur à éviter & peu de félicité à attendre.

Où seroit donc la difficulté de concevoir qu'il en est de même de la bienveillance & de l'amitié, que des sentimens que nous
ve-

venons de citer pour exemple , & pourquoi ne croirions nous pas que la constitution primitive de notre ame nous fait désirer le bonheur de nos semblables , nous le rend aussi précieux que le nôtre ? Sans nier que peut-être nous le recherchons ensuite par les motifs combinés , & de la bienveillance & de l'envie d'en jouir aussi. Qui ne voit pas que la vengeance excitée par la seule force de la passion peut être suivie avec assés d'ardeur pour nous faire oublier toutes les considérations d'aisance , d'intérêt , de sûreté , & pour nous rendre semblables à ces animaux acharnés qui pour blesser leurs ennemis , sacrifient leur propre vie ? Quelle est la malignité d'une philosophie qui ne veut point accorder à l'humanité & à l'amitié les mêmes droits qu'on est forcé de reconnoître dans des sentimens atroces tels que la haine & le ressentiment ? Une pareille philosophie est moins la peinture que la satire de la nature humaine. Elle peut fournir des plaisanteries & des paradoxes , mais elle ne pourra jamais être le sujet d'aucun raisonnement sérieux.

II.

II.

On regardera peut être comme inutile de prouver que le sentiment si doux de la bienveillance est une vertu, & qu'il s'attire, dès qu'il se montre, l'estime, l'approbation & les suffrages de tous les hommes. Les termes d'ami, de sociable, de bon, d'humain, de clément, de reconnoissant, de généreux, de bienfaisant existent dans toutes les langues, & expriment généralement le plus éminent degré de mérite auquel la nature humaine puisse atteindre : lorsque ces qualités aimables sont accompagnées d'une naissance illustre, de pouvoir & de grands talens, & quelles se déploient soit pour gouverner soit pour éclairer l'homme, elles semblent élever ceux qui les possèdent au dessus même de leur espèce, & les approcher en quelque façon de la Divinité. Des talens supérieurs, un courage inébranlable, de grands succès ne servent qu'à exposer un grand politique ou un héros aux traits de l'envie & de la malignité publique ; mais lorsqu'on joint à
ces

ces qualités celles de l'humanité & de la bienfaisance, & qu'on les embellit par des actions de douceur, d'amitié, de sensibilité, on réduit l'envie même au silence & ses cris sont étouffés par les éloges & les applaudissemens universels.

Lorsque Periclès homme d'état & Général des Athéniens fut prêt d'expirer, ses amis qui entouroient son lit, croyant qu'il avoit perdu la connoissance, se livrerent à la douleur que leur causoit la perte imminente de leur protecteur; ils faisoient l'énumération de ses grandes qualités, de ses succès, de ses conquêtes, de ses victoires, ils s'entretenoient de la durée inusitée de son administration; ils comptoient les neuf trophées qu'il avoit érigés après autant de combats dans lesquels il avoit défait les ennemis de la République. Le héros mourant qui n'avoit rien perdu de leur conversation, leur dit, mes amis, vous oubliez ce qu'il y avoit de mieux à dire en ma faveur tandis que vous vous arrêtez à des avantages vulgaires auxquels la fortune a la plus grande part. Vous n'avez point ob-

ser.

servé que jamais mon ministère n'a fait prendre le deuil à aucun citoyen (a).

Dans les hommes dont la capacité & les talens sont médiocres, les vertus sociales deviennent, s'il se peut, encore plus nécessaires, parce que dans ce cas rien ne peut compenser le défaut de ces vertus ni garantir un homme de nôtre haine & de nos mépris. Cicéron dit qu'une forte ambition & un courage élevé dans les caractères ordinaires, sont sujets à dégénérer en une férocité turbulente, il faut donc alors encore plus désirer les vertus douces & sociales : elles sont toujours utiles & aimables (b).

Le plus grand avantage que Juvenal (c) découvre dans l'étendue des nos facultés, c'est de nous fournir les moyens d'étendre nôtre bienveillance, & les occasions de répandre nos bienfaits plus qu'il n'appartient aux êtres d'un ordre inférieur. Il faut avouer en effet que ce n'est qu'en faisant
du

(a) *Plutarque dans la vie de Périclés.*

(b) *Cicero de officiis lib. I.*

(c) *Juven. Sat. XIV. v. 139 &c.*

du bien qu'un homme jouit des avantages d'un rang distingué : sa place par elle même, plus elle est élevée, plus elle l'expose à la tempête & l'approche de la foudre, le seul avantage qu'il a est de mettre à couvert ceux qui sont au dessous de lui & qui reposent à l'ombre de sa protection.

Mais j'oublie que je m'écarte de mon sujet, en faisant l'éloge de la générosité & de la bienveillance & en peignant sous leurs vraies couleurs les charmes naturels des vertus sociales; Il est certain que leur idée ne se réveille pas sans séduire tous les cœurs, & il est difficile de s'abstenir de leur éloge aussi souvent qu'elles se présentent dans le discours ou à la réflexion. Mais notre objet étant plutôt la partie spéculative que la partie pratique de la morale, il suffit de faire remarquer une chose dont tout le monde conviendra sans peine, c'est qu'il n'y a point de qualité qui ait plus de droits à l'approbation générale des hommes que la bienfaisance, l'humanité, l'amitié, la reconnaissance, la bienveillance naturelle, l'amour du bien public, en un mot tout ce qui vient d'une sympathie

ten-

tendre qui nous lie avec les autres & d'un intérêt généreux pour nos semblables. Dès que ces qualités se montrent il semble que leur vertu passe dans le spectateur & qu'elles nous forcent à prendre pour elles les sentimens d'affection qu'elles répandent sur tout ce qui les environne.

III.

On peut observer que lorsqu'on fait l'éloge d'un homme humain & bienfaisant il y a toujours une circonstance sur laquelle on ne manque point d'insister, c'est le bonheur & la satisfaction que la société retire de son commerce & de ses bons offices. On dit alors qu'il est encore plus cher à ses parens par les soins & par l'attachement qu'il a pour eux que par les liens de la nature. Jamais il ne fait éprouver son autorité à ses enfans que pour leur propre bonheur : avec lui les nœuds de l'amour sont resserrés par la bienfaisance & la tendresse ; les liens de l'amitié approchent de ceux de l'amour par le plaisir qu'il prend à obliger. Ses domestiques & ceux qui sont
dans

dans sa dépendance trouvent en lui une ressource assurée, & ne redoutent le pouvoir de la fortune qu'autant qu'elle peut l'exercer sur lui. Celui qui a faim trouve chez lui la nourriture, celui qui est nud est couvert de vêtemens, l'ignorant & le paresseux en recoivent l'adresse & l'industrie. Semblable au soleil le ministre inférieur de la providence, il porte la joye par-tout & donne de la vigueur & du soutien à tout ce qui est autour de lui. Est il resserré dans les bornes de la vie privée, la sphere de ses actions en est moins étendue, mais sa volonté est toujours portée à la bienfaisance; est il dans un rang élevé, l'humanité & la postérité recueilleront les fruits de ses travaux.

Comme on ne manque jamais de louer un homme par ces endroits lorsqu'on veut inspirer de l'estime pour lui, ne pourroit on par en conclure que *l'utilité* qui résulte des vertus sociales fait au moins une partie de leur mérite & est une des sources de l'approbation & de l'estime qu'on lui accorde universellement.

Lorsque nous disons d'un animal ou

Tome V.

C

d'u-

d'une plante qu'ils font utiles, nous en faisons un éloge conforme à leur nature. D'un autre côté la malignité ou la mauvaise qualité de ces êtres inférieurs nous inspire toujours un sentiment d'aversion. L'œil est charmé de voir des champs chargés d'épis & de grains, des côteaux couverts de vignobles, des pâturages où paissent les chevaux & les brebis; mais l'œil se détourne à la vue des ronces & des buissons qui servent de repaires aux loups & aux serpents.

Lorsqu'une machine, un meuble, un habillement, une maison sont utiles & commodes, nous disons qu'ils ont de la beauté & nous les voyons avec plaisir & avec approbation. * Un œil exercé découvre en ce genre sur le champ des perfections qui échappent aux personnes ignorantes & sans expérience.

Peut on alléguer rien de plus fort en faveur du commerce & des manufactures, que les avantages qui en résultent pour la société? Un Moine & un Inquisiteur n'entrent ils point en fureur tout de suite lorsqu'on dit à l'un que son ordre est inutile.

tile & à l'autre que sa place est pernicieuse au genre humain? L'historien triomphe en faisant voir l'utilité qu'on peut recueillir de son travail, le Romancier cherche à diminuer ou à nier les effets dangereux qu'on attribue à son genre d'occupation. En général quel éloge n'est-il point renfermé dans la simple épithète d'*utile*! Quel reproche ne se trouve-t-il point dans la qualification contraire!

Cicéron disoit aux Epicuriens, „ vos „ Dieux ne sont point en droit d'exiger „ aucun culte ni aucune adoration, „ quelques perfections imaginaires que vous „ leur attribuez, ils sont tous dans l'in- „ action & inutiles. Les Egyptiens mêmes „ que vous tournez en ridicule, n'ont ja- „ mais décerné de culte à un animal qu'à „ cause de son utilité, (a).

Les sceptiques (b) soutiennent quoique sans raison que tout culte religieux tire son origine de l'utilité dont les objets inanimés, tels que le soleil & la lune, sont
pour

(a) *Cicér. de Naturâ Deorum. Lib. I.*

(b) *Sextus Empiricus advers. mathem. Lib. VIII.*

pour le bien-être & pour la conservation du genre humain. C'est aussi la raison que nous donnent les historiens de l'apothéose des grands héros & des Législateurs (a).

Planter un arbre, cultiver un champ, faire des enfans, sont des actes méritoires suivant la Religion de Zoroastre.

Dans toutes les déterminations morales la circonstance de l'utilité publique est toujours celle qu'on a principalement en vûe, & lorsqu'il s'élève des disputes soit en philosophie soit dans la vie commune au sujet des bornes du devoir, la question ne peut être décidée plus sûrement qu'on faisant voir de quel côté se trouvent les vrais intérêts de l'humanité. Une opinion établie sur de fausses apparences d'utilité a-t-elle prévalu : aussitôt qu'une expérience plus consommée & un raisonnement plus sain nous ont fait prendre une idée plus exacte des choses humaines, nous retraçons nos premiers jugemens, & nous changeons de nouveau les bornes du bien & du mal moral.

L'au.

(a) *Diodore de Sicile en plusieurs endroits.*

L'aumône faite à un pauvre est une chose louable en elle même, parcequ'elle paroît procurer du soulagement à l'indigent & au malheureux : mais lorsque nous voyons l'encouragement que l'aumône donne à la fainéantise & à la débauche, nous regardons cette espece de charité plutôt comme une foiblesse que comme une vertu.

Le meurtre des Tirans, l'assassinat des Usurpateurs & des Princes qui oppriment les sujets, méritoit les plus grands éloges dans l'antiquité, parce qu'il délivroit l'humanité de plusieurs de ces monstres & qu'il mettoit souvent un frein à ceux que le poignard ne pouvoit atteindre. Mais l'histoire & l'expérience nous aiant démontré depuis que cette voye n'est propre qu'à augmenter la jalousie & la cruauté des Princes, & le malheur des peuples; Timoléon & Brutus quoiqu'on les juge favorablement à cause des préjugés de leur siècle passent aujourd'hui pour de très mauvais exemples à imiter.

La libéralité dans les Princes est regardée comme une marque de bienfaisance : mais lorsque par cette libéralité on arrache

le pain au citoyen laborieux & utile pour contribuer au luxe scandaleux, à la gourmandise & à la sensualité d'un tas de prodigues & de fainéants, nous retraçons bientôt les louanges inconsidérées que nous avons donné à la magnificence du Prince. Il y avoit de la noblesse & de la générosité dans Titus à regretter la perte d'un jour, mais s'il n'eut songé qu'à prodiguer des largesses à des Courtisans avides, il eut mieux fait de perdre son tems que d'en faire un si mauvais usage.

Le luxe ou le raffinement des plaisirs & des commodités de la vie, a été longtemps regardé comme la source de toute corruption & de tout désordre d'un gouvernement, & comme la cause immédiate des factions, des séditions, des guerres civiles & de la ruine entière de la liberté. Aussi a-t-on généralement désigné le luxe comme un vice, & nos moralistes sévères & satyriques en ont fait un sujet de déclamation. Aujourd'hui ceux qui prouvent ou du moins qui s'efforcent de prouver que ces raffinements tendent plutôt à augmenter l'industrie, la politesse & les arts
chez

chez une nation, donnent une nouvelle tournure à nos sentimens de morale & de politique à cet égard & nous représentent comme louable & innocent ce qui étoit cidevant regardé comme pernicieux & blamable.

Il paroît donc, pour revenir à nôtre sujet, qu'on ne sçauroit nier qu'il existe dans la nature humaine un sentiment de bienveillance désintéressée; que rien ne donne un plus grand mérite à un homme que la possession de cette vertu dans un degré éminent; & que du moins une partie du mérite de ce sentiment, vient de ce qu'il tend à favoriser les intérêts de nos semblables & à procurer le bonheur de la société. Nous remarquons les conséquences salutaires d'une telle disposition; nous voyons avec plaisir & avec complaisance tout ce qui a de si favorables influences & ce qui tend à un but si désirable. Lorsque les vertus sociales n'ont point un but utile loin d'être estimées elles sont regardées comme stériles & indifférentes; le bonheur de l'humanité, l'ordre dans la société, l'union dans les familles, les secours mutuels dans l'amitié ont toujours été le fruit

de leur doux empire sur les cœurs des hommes.

Nous verrons plus loin qu'en effet une grande partie de leur mérite doit être attribué à leur utilité (a) & nous dirons aussi pourquoi cette circonstance a tant de droits sur nôtre estime & sur nos suffrages (b).

S E C T I O N III.

De la Justice.

I.

Il seroit assés superflu de prouver que la Justice est utile & qu'au moins une partie de son mérite vient de cette considération. Mais il sera plus intéressant & plus curieux de discuter la proposition suivante, sçavoir que l'utilité publique est la véritable regle de la Justice & que la considération des conséquences avantageuses

(a) Section III. & IV.

(b) Section V.

ses qui résultent de cette vertu sont la seule raison du mérite qu'on y attache.

Supposons que la nature eut accordé au genre humain les commodités & les avantages extérieurs en si grande abondance que sans crainte pour l'avenir, sans soin ni industrie de nôtre part, chaque individu se trouvât amplement pourvû de tout ce que l'imagination la plus ardente & les appetits les plus démesurés pourroient lui faire désirer. Supposons que sa beauté soit au dessus de tous les embellissemens de l'art: que la douceur perpétuelle des saisons lui rende les vêtemens inutiles: que les plantes sans assaisonnement lui fournissent les mets les plus délicieux; que les eaux limpides des fontaines lui présentent le breuvage le plus exquis: qu'il n'ait besoin d'aucune occupation laborieuse: qu'il ne connoisse ni agriculture, ni navigation. La musique, la poésie & la contemplation seront son unique occupation: la conversation, la gayeté & l'amitié seront ses seuls amusemens.

Il paroît évident que dans cet état heureux toutes les autres vertus sociales fleu-

riroient & prendroient un accroissement continuel & jamais il ne seroit question de cette vertu jalouse & deffiante qu'on nomme *Justice*. Pourquoi faire un partage de biens lorsque chacun a déjà plus qu'il ne lui faut ? Pourquoi établir la propriété lorsqu'il ne peut se commettre d'injustice ? Pourquoi appeller un objet *mien* si lorsqu'il a été pris par un autre, je n'ai qu'à étendre la main pour me mettre en possession d'un autre bien également utile ? Dans cette supposition la Justice n'ayant aucun objet ne seroit qu'une vaine cérémonie & n'auroit jamais été comptée au nombre des vertus.

Nous voyons même dans l'état de besoin auquel le genre humain est réduit que tous les bienfaits que la nature accorde avec profusion demeurent en commun pour l'usage de tous les hommes, & ne sont point sujets aux divisions de droit & de propriété. Quoiqu'il n'y ait rien de plus nécessaire aux hommes que l'air & l'eau, leur possession n'est convoitée par aucun individu, & avec quelque prodigalité qu'un homme use de ces bienfaits de la nature, il
ne

ne ſçauroit commettre une injuſtice. Dans les contrées fertiles peuplées par un petit nombre d'habitans, les terres ſont regardées de la même façon. Ceux qui prétendent que la mer eſt libre n'auroient rien de plus fort à alléguer en leur faveur que l'uſage illimité qu'on peut faire de la navigation ; ſi les avantages qui réſultent de la navigation étoient réellement inépuifables, ceux qui plaident pour la liberté des mers n'auroient jamais eû d'adverſaires à combattre & jamais puiffance ne ſe feroit arrogé un empire exclusif ſur l'Océan.

Il ſe peut que dans de certains pays & dans de certaines circonſtances on établiffe une propriété de l'eau & que la terre (a) ſoit libre ; & cela arrive lorſque la dernière eſt en plus grande étendue qu'il n'eſt beſoin pour le nombre des habitans & lorſque la première ne ſe trouve que difficilement & eſt en petite quantité.

Suppoſons encore que les beſoins du genre humain fuſſent tels qu'ils ſont actuellement, mais que notre cœur fut naturellement

(a) *Genèſe Chap. XIII. & XXI.*

ment si rempli de bienveillance , d'amitié & de générosité que chaque homme sentit la plus parfaite tendresse pour les autres & n'eut pas plus de soin de son propre intérêt que de celui de son semblable : il paroît évident qu'une bienveillance si générale rendroit encore l'exercice de la Justice inutile , & jamais on n'auroit pensé aux partages & aux barrières de la propriété. Pourquoi voudrois je obliger un autre par des actes & des promesses à me rendre un bon office , quand je sçaurois d'avance qu'il a la meilleure disposition à contribuer à mon bonheur , & qu'il est toujours prêt à me rendre les services que je désire , à moins que le préjudice qui en résulteroit pour lui ne fut plus grand que l'avantage que j'en retirerois moi-même : dans ce cas , il sçait que l'amitié & l'humanité qui me sont naturelles comme à lui me porteroient à m'opposer le premier à une générosité outrée ? Pourquoi établir des bornes entre mon champ & celui de mon voisin lorsque mon cœur ne connoit point de limites entre ses intérêts & les miens , & que je partage ses plaisirs & ses peines avec autant de force & de

de crainte que s'ils étoient les miens ? Suivant cette supposition chaque homme seroit à l'égard de l'autre un second lui même & remettrait avec indifférence tous ses intérêts entre des mains étrangères , il n'y auroit ni distinction ni jalousie ni partage , le genre humain ne formeroit qu'une famille où tout seroit en commun & où l'on jouiroit de tout sans possession & sans propriété, seulement avec la réserve & les égards qui seroient dûs aux nécessités de chaque individu & que nous chéririons comme si nôtre intérêt y étoit attaché.

Dans la disposition actuelle du cœur humain il seroit peut-être difficile de trouver des exemples d'un sentiment d'affection si étendu , mais nous voyons quelquefois des familles qui en approchent , & plus la bienveillance mutuelle est forte parmi les hommes plus elle ressemble au roman que nous venons de faire. Dans de pareilles liaisons toute distinction de propriété se perd & se confond à la fin. Entre des personnes mariées la loi suppose les liens de l'amitié si intimes qu'ils détruisent toute séparation des biens , & souvent la tendresse produit
réel-

réellement ces effets. L'on a remarqué que dans la première chaleur d'une secte d'enthousiastes où toutes les passions sont poussées jusqu'à l'extravagance il a toujours été question d'établir la communauté des biens; les inconvéniens qui naissent du retour & des déguisemens de l'amour propre, viennent ensuite & il n'y a que cette expérience qui puisse engager les fanatiques à revenir de nouveau aux idées de justice, de propriété & de partage: tant il est vrai que cette vertu doit son existence à son utilité & à sa nécessité dans le commerce & dans la société des hommes!

Pour mettre cette vérité dans un plus grand jour prenons le contraire des suppositions précédentes, & en portant toutes choses jusqu'à l'entremise opposée, voyons quels seront les effets de cette nouvelle situation. Supposons qu'une société tombe dans une telle disette des choses les plus nécessaires que la plus grande frugalité & l'industrie la plus laborieuse ne suffisent point pour empêcher le plus grand nombre de périr, & le reste d'être dans la plus grande détresse. Je crois que l'on convien-

dra

dra sans peine que les loix sévères de la Justice demeurent suspendues dans une situation si fâcheuse & qu'elles cedent aux motifs plus pressants de la nécessité & de la conservation de soi-même. Est ce un crime de s'emparer après un naufrage de tout ce qui peut nous sauver, sans avoir égard aux limites de la propriété précédente ? Ou dans une ville assiégée & tourmentée par la famine, peut on imaginer qu'un homme voiant devant lui des moyens de conserver sa vie, périroit par des égards scrupuleux pour ce qui dans un autre tems seroit la loi de l'équité & de la Justice ? Le but de cette vertu est de procurer le bonheur & la sûreté de chacun en maintenant l'ordre dans la société : mais lorsque la société se trouve dans les plus grandes entremises & qu'elle est prête à périr, les maux que l'on a à redouter de la violence & de l'injustice ne sçauroient être portés plus loin que ceux qu'on endure & chaque homme est en droit de chercher à se conserver par toutes les voies que la prudence lui suggere & que l'humanité peut tolérer : le gouvernement même dans des nécessités moins urgentes

ou-

ouvre les greniers des particuliers sans le consentement des propriétaires, & suppose avec raison que l'autorité des Magistrats peut aller jusques là sans violer la Justice : mais si un certain nombre d'hommes se rassembloient dans ce dessein, sans être autorisés par la police & sans avoir de juridiction civile, pourroit on regarder comme injuste ou criminelle une distribution égale de pain qui se feroit pendant la famine sans le consentement du propriétaire ?

Supposons encore qu'un homme vertueux ait le malheur de tomber parmi une troupe de brigands, & qu'il s'y trouvât privé de la protection du gouvernement & des loix ; quelle conduite suivrait-il dans cette triste situation ? Il voit regner parmi ses compagnons une avidité si furieuse, un oubli si total de l'équité, un tel mépris pour l'ordre, un aveuglement si stupide sur les suites qui sont prêtes à leur devenir funestes & qui finiront par la destruction de la plus grande partie & par la dissolution du reste de la société. En attendant notre honnête homme n'a d'autre

res-

ressource que de s'armer sans s'embarasser à qui peut appartenir le glaive qu'il saisit ou le bouclier dont il se couvre; il faut qu'il rassemble tout ce qui peut servir à sa défense & à sa sûreté, & les principes de Justice n'étant plus d'aucune utilité ni pour son bien-être ni pour celui des autres, il ne doit plus consulter que ce que lui dicte le desir de se conserver, sans s'inquiéter de ceux qui ne méritent dans cette circonstance ni soins ni égards de sa part.

Dans la société politique lorsqu'un homme par ses crimes devient nuisible au public, les loix le punissent dans sa personne & dans ses biens; c'est-à-dire que les règles ordinaires de la Justice sont pendant quelques instans suspendues à son égard, & il devient juste pour le bien de la société de lui infliger des peines que sans cela on ne pourroit lui faire souffrir sans injustice.

La fureur & la violence de la guerre publique sont elles autre chose qu'une suspension de Justice entre les parties belligérantes qui jugent que cette vertu n'est plus d'aucun usage ni d'aucun avantage

Tome V.

D

pour

pour elles ? Les loix de la guerre qui succèdent alors à celles de l'équité & de la Justice, sont des regles imaginées pour cet état particulier dans lequel les hommes se trouvent alors. Si une nation policée étoit en guerre avec des barbares qui n'observassent même aucune des loix de la guerre, elle seroit dans le cas d'en suspendre l'observation de son côté, vû que ces loix ne seroient plus d'aucune utilité pour elle, & qu'elle seroit forcée de faire enforte que tous les combats qu'elle livreroit fussent aussi sanglans & aussi funestes aux agresseurs qu'il seroit possible.

Ainsi les regles de l'équité & de la Justice dépendent entierement de l'état particulier & de la circonstance dans laquelle les hommes se trouvent, & elles doivent leur origine & leur degré d'autorité à l'utilité qui résulte pour la société de leur observation stricte & rigoureuse. Apportez un changement considérable dans la condition des hommes; produisez une extrême abondance ou une extrême nécessité : mettez dans le cœur des hommes une modération & une humanité parfaites, ou une méchanceté & une

une avidité démesurée , vous rendrez la Justice totalement inutile , vous la détruirez dans son essence & vous suspendrez les obligations qu'elle impose au genre humain.

L'état ordinaire de la société est un milieu entre ces extrêmes. Nous avons naturellement de la partialité pour nous mêmes & pour nos amis , mais nous sommes cependant capables de sentir les avantages d'une conduite plus équitable. La nature ne nous accorde qu'un petit nombre de biens ; l'art , le travail & l'industrie nous fournissent les moyens de les augmenter. Dès lors les idées de propriété deviennent nécessaires dans toute société civile : la Justice en dérive son utilité pour le public , son mérite & l'obligation morale qu'elle impose.

Ces conséquences sont si naturelles qu'elles n'ont pas même échappé aux Poètes dans les descriptions qu'ils nous ont donné du bonheur de l'âge d'or ou du regne de Saturne ; dans ces premiers tems de la nature si l'on en croit leurs fictions agréables , les saisons étoient si tempérées , que les hommes n'avoient besoin ni de

maisons ni de vêtemens pour se garantir des incommodités du froid & du chaud ; des rivières de lait & de vin couloient sans interruption ; les chênes fournissoient du miel , la nature produisoit d'elle même les fruits les plus délicieux. Et ce n'étoient point là les plus grands avantages de cet âge heureux , non seulement les ouragans & les tempêtes lui étoient inconnus , mais les cœurs des hommes n'éprouvoient point alors les agitations furieuses qui causent aujourd'hui tant de désordres & qui produisent de si grands ravages. L'avarice , l'ambition , la cruauté , l'amour propre , & leurs effets étoient ignorés. La cordialité , la bienveillance , la sympathie étoient les seuls mouvemens de l'ame ; la distinction futile du *mien* & du *tien* , bannie parmi cette race fortunée de mortels , en févelissoit avec elle toute idée de propriété & d'obligation , de Justice & d'injustice.

Cette fiction poétique de l'âge d'or est à peu près aussi réelle que la fiction philosophique de l'état de nature , la première nous représente la condition la plus paisible & la plus agréable qu'on puisse ima-

gi-

giner: on nous dépeint, au contraire, la seconde comme un état de guerre & de violence accompagné de la dernière nécessité. Les Romanciers de l'état de nature nous disent que dans la première origine du genre humain l'ignorance & la férocité prévalaient au point qu'il n'y avoit nulle confiance mutuelle parmi les hommes, chacun n'avoit d'autre appui que sa force & ses artifices. On ne connoissoit point de loi, point de règle de Justice, on n'avoit nul égard pour la propriété, le pouvoir étoit la seule règle juridique, & une guerre continuelle de tous contre tous étoit le résultat de l'amour propre & de la barbarie qui regnoient universellement (a).

On

(a) Ce n'est pas, comme on le croit communément, Hobbes qui est le premier auteur de cette fiction d'un état de nature où tout étoit en guerre. Platon s'efforce de réfuter un système tout semblable dans les 2, 3 & 5 livres de sa *République*. Cicéron au contraire suppose ce système comme certain & comme généralement reconnu, dans le beau passage qu'on va citer, c'est le seul que j'alléguerai en faveur de mes sentimens, & je n'imiterai point l'exemple de Puffendorf ni de Grotius qui regardent un vers d'Ovide, de Plaute ou de Petrone comme une preuve convaincante de chaque vérité morale, ni celui de M. Woolaston

D 3

qui

On peut douter avec raison , que la nature humaine se soit jamais trouvée dans cet état , ou du moins si elle y a été , cette situation n'a pas duré assés longtems pour pouvoir être appelée un état. Les hommes sont nés dans une société de famille, où les parens inspirent nécessairement aux enfans quelques regles d'ordre & de conduite. Mais si jamais cet état

qui a continuellement recours à des auteurs Hebreux ou Arabes pour prouver ce qu'il avance. Voici ce passage. *Quis enim vestrum ; judices , ignorat , ita naturam rerum tulisse , ut quodam tempore homines , nondum neque naturali neque civili jure descripto , fusi per agros ac dispersi vagarentur , tantumque haberent quantum manu ac viribus , per eadem ac vulnera aut eripere aut retinere potuissent ? qui igitur primi virtute & consilio praestanti extiterunt , ii perspecto genere humana docilitatis atque ingenii , dissipatos unum in locum congregarunt , eosque ex feritate illâ ad justitiam & mansuetudinem transduxerunt , tum res ad communem utilitatem quas publicas appellamus , tum conventicula hominum , quæ postea civitates nominata sunt , tum domicilia conjuncta quas urbes dicamus , invento & divino & humano jure , manibus serferunt. Atque inter hanc vitam perpolitam humanitate ; & illam immanem , nihil tam interest quam Jus atque Vis. Horum utro uti nolumus , altero est utendum. Vim volumus extinguere ? Jus valeat necesse est , id est , judicia quibus omne jus continetur. Judicia dislicent , aut nulla sunt ? vis dominetur necesse est. Hac vident omnes. Pro Sect. l. 42.*

état de guerre & de violence a pu exister, il faut convenir que les loix de la Justice ont dû y être suspendues comme absolument inutiles. A mesure que nous diversifierons notre coup d'œil sur la vie humaine & que nous l'envisagerons sous de nouveaux points de vue, nous aurons lieu de nous convaincre de la vérité de l'origine que nous avons assignée à la Justice.

Supposons qu'il se trouvât parmi nous une espèce d'êtres qui quoique hommes raisonnables comme nous, eussent une force d'esprit & de corps si inférieure à la nôtre qu'ils fussent incapables d'opposer aucune résistance ni de marquer les effets de leur ressentiment lors même qu'ils seroient le plus vivement offensés, je crois que par une conséquence naturelle nous serions obligés en vertu des loix de l'humanité de traiter ces êtres avec douceur, mais à parler strictement nous ne serions retenus à leur égard par aucun lien de Justice, & ils ne pourroient avoir sur rien ni droit ni propriété assez fondés pour en exclure leurs maîtres. Notre commerce avec de telles créatures ne pourroit être appelé so-

ciété, parce que celle-ci suppose de l'égalité, or il n'y auroit d'un côté qu'un commandement absolu & de l'autre qu'une obéissance servile. Des êtres aussi foibles seroient forcés à nous céder sur le champ tout ce que nous voudrions prendre; notre bon plaisir seroit le seul titre de leurs possessions: notre compassion & notre bonté l'unique frein qu'ils pourroient opposer à nos volontés déréglées, & comme il ne résulte point d'inconvenient de l'exercice d'un pouvoir aussi solidement établi dans la nature, les loix de la Justice & de la propriété n'auroient pû être d'aucun usage dans une société de cette espece.

Il est évident que c'est-là la position des hommes par rapport aux animaux; je laisse à d'autres à décider jusqu'à quel point ces êtres jouissent de la raison. La grande supériorité que nous autres Européens civilisés avons sur les Indiens barbares, nous a presque persuadés qu'ils étoient avec nous sur le même pied que les animaux, & nous a fait secouer tout lien de Justice & même d'humanité dans la maniere dont nous les avons traité. Chez plusieurs nations
les

les femmes sont réduites au même esclavage & ne possèdent que ce que leur accorde la bonté de leurs seigneurs & maîtres ; mais quoique les hommes réunis aient acquis dans tous les pays une force assez grande pour se maintenir dans leur tyrannie, cependant l'insinuation, l'adresse & les charmes de leurs aimables compagnes ont su rompre cette confédération redoutable & leur faire partager avec le sexe supérieur les droits & les privilèges de la société.

Si les hommes étoient conformés par la nature de façon que chaque individu possédât toutes les facultés nécessaires tant pour sa propre conservation que pour la propagation de son espèce ; si par l'intention primitive du Créateur tout commerce d'homme à homme étoit rompu, il paroît évident qu'un être aussi isolé seroit alors incapable de Justice comme il seroit privé de tout discours & de toute communication réciproque. Dès que les égards mutuels & la discrétion ne produisent rien, ils ne peuvent plus régler la conduite d'aucun homme raisonnable. La course inconsidérée

des passions ne seroit point arrêtée par la réflexion de leurs suites; & comme chaque homme dans nôtre supposition ne pourroit aimer que lui seul, que dans chaque occasion il ne pourroit faire dépendre son bonheur & sa sûreté que de lui-même & de son activité, il prétendrait sans doute à la supériorité & s'efforceroit de l'obtenir sur tout autre être qui quoique de son espèce ne lui seroit uni par aucun lien ni de l'intérêt ne de la nature.

Mais dès que nous supposons l'union entre les deux sexes, il se forme tout de suite une famille; & comme on sentira bien vite le besoin des reglemens pour la subsistance on les adoptera sur le champ, sans cependant les étendre au reste du genre humain. Supposons ensuite que plusieurs familles se réunissent pour former une société totalement séparée de toutes les autres, les regles faites pour le maintien de la paix & de l'ordre s'étendront sur tous les membres de cette société, mais elles n'iroient pas au-delà de ces bornes sans perdre leur force, & sans devenir inutiles. Supposons encore que plusieurs sociétés
sé-

séparées conservent pour leur commodité une espèce de commerce entre elles, alors les bornes de la Justice s'étendront de plus en plus à proportion de l'étendue des vûes des hommes & de la nature de leurs liaisons mutuelles. L'histoire, l'expérience, la raison nous montrent assés ce progrès des sentimens humains, & le degré d'extension de nos égards pour la propriété & pour la Justice qui se mesurent toujours sur l'utilité que nous y trouvons.

II.

Si nous examinons toutes les loix particulières qui constituent la Justice & déterminent la propriété nous y découvrirons toujours le même but. C'est le bien de l'humanité qui en est l'unique objet. Non seulement il est nécessaire pour la paix & l'intérêt de la société que les possessions des hommes soient séparées, mais il faut encore que les regles que nous suivons dans cette séparation soient les meilleures qu'on puisse imaginer par rapport aux autres avantages de la société.

Sup-

Supposons qu'une créature qui jouit de la raison mais qui ne connoit pas la nature humaine, délibere au dedans d'elle-même sur les loix de Justice & de propriété les plus avantageuses à l'intérêt général & les plus propres à maintenir la paix & la sûreté parmi les hommes: la premiere idée qui lui viendrait à l'esprit seroit d'assigner les possessions les plus considérables à la vertu la plus étendue & de laisser à chacun le pouvoir de faire du bien à proportion de ses inclinations. Dans une parfaite Théocratie où un Etre infiniment intelligent gouverne par des actes de volonté particuliers, cette regle pourroit être suivie & rempliroit la sagesse des vûes du législateur: mais parmi les hommes, le mérite devient une chose si incertaine & par l'obscurité où il aime à se tenir & par l'amour propre des autres, que jamais il ne pourroit servir de regle de conduite dans leurs partages, & la suite immédiate d'une telle loi seroit la destruction entiere de la société. Des fanatiques pourroient supposer que le pouvoir est fondé sur la grace, & que la terre, de droit est l'héritage des saints,

saints, mais le Magistrat civil traitera ces spéculatifs sublimes de la même manière que les voleurs de grands chemins, & leur fera remarquer très sérieusement que la loi qui dans la spéculation paroît la plus avantageuse du monde à la société peut devenir absolument pernicieuse & destructive dans la pratique.

L'histoire nous apprend que dans le tems des guerres civiles, il y a eu de ces fanatiques religieux en Angleterre : mais vraisemblablement le but où tendoient leurs principes, excita une telle horreur dans le public que ces enthousiastes dangereux furent bientôt obligés de renoncer à leurs sentimens, ou du moins de les dissimuler. Il y a apparence que ceux qu'on nommoit *Niveleurs*, & qui demandoient un partage égal des biens, étoient une espèce d'enthousiastes politiques descendus de ces fanatiques religieux ; ils convenoient plus ouvertement de leurs prétentions parce qu'elles étoient plus spécieuses & qu'elles avoient l'air de pouvoir être mises en pratique & devenir utiles au genre humain.

Il faut avouer que la nature est si libé-

rale envers les hommes que si ses présens étoient répartis également entre eux & perfectionnés par l'art & par l'industrie, chaque individu jouiroit non seulement du nécessaire mais encore des agrémens de la vie, & ne seroit sujet qu'aux maux auxquels les infirmités de nôtre machine nous exposent. Il faut aussi convenir que lorsque nous nous écartons de cette égalité nous privons le pauvre de plus de satisfaction que nous n'en procurons au riche, & souvent c'est au dépens du pain d'un grand nombre de familles & même de provinces entières qu'un seul homme contente sa vanité frivole. Cependant il semble que la loi d'égalité telle qu'il la faudroit pour qu'elle fut très utile, ne seroit point absolument impraticable. Elle a eu lieu, du moins imparfaitement, dans quelques Républiques & surtout à Sparte où nous savons qu'elle a produit les effets les plus avantageux. Je ne parle point de la loi Agraire si souvent demandée à Rome & mise en exécution dans plusieurs villes de la Grèce.

Mais l'histoire & la droite raison nous
ap-

apprennent que quelque admirables que parroissent ces idées d'égalité elles ne laissent pas d'être dans le fond impraticables; & si elles pouvoient avoir lieu elles deviendroient bientôt pernicieuses à la société. Qu'on mette dans les possessions le plus d'égalité qu'on pourra, les différens degrés entre les arts, les soins & l'industrie ne tarderont point à la détruire; si vous arrêtez ces vertus dans leurs opérations vous réduisez bientôt la société à la dernière indigence, & pour empêcher un petit nombre d'hommes de tomber dans la misère, vous y plongerez la société entière. Outre cela il faudroit apporter la plus grande attention pour remédier dès le commencement aux plus petites apparences d'inégalité & établir les loix les plus sévères pour la punir & la réprimer. Or une si grande autorité ne pourroit être exercée sans beaucoup de partialité & dégénéreroit d'ailleurs promptement en tyrannie. Eh, qui pourroit en être revêtu dans l'état d'égalité que nous supposons? Une égalité parfaite dans les possessions en détruisant la subordination, affoiblirait considérablement
le

le pouvoir des Magistrats & établiroit un certain niveau entre l'autorité comme entre les biens des citoyens.

Concluons donc que pour faire des loix propres à regler les possessions, il faut connoître la nature & la situation des hommes; qu'il faut rejeter les apparences souvent spécieuses qui peuvent tromper, & qu'il faut chercher des principes qui soient d'une utilité générale. Le sens commun & une foible expérience suffisent pour cela, il s'agit seulement de ne point écouter une avidité trop intéressée ni de se laisser entraîner par la chaleur de l'enthousiasme.

Qui ne voit point, par exemple, que ce qui est produit ou perfectionné par l'art & l'industrie d'un homme, doit lui être assuré à jamais, afin d'encourager les autres à prendre des habitudes utiles à la société? Par la même raison il convient que la propriété de nos biens passe à nos enfans & à nos proches; on doit avoir la liberté de les aliéner afin de produire cette espèce de commerce & cette circulation si avantageuse à la société; toutes les promesses & toutes les conventions doivent être remplies

plies soigneusement pour établir cette confiance mutuelle si propre à procurer le bonheur de l'humanité.

Examinez les ouvrages qui traitent des loix naturelles & vous trouverez que de quelque principe que les auteurs parlent, les besoins & l'utilité de tous sont toujours l'objet & la dernière raison de leurs axiomes. Un aveu aussi uniforme doit avoir plus d'autorité que les systèmes les plus recherchés.

En effet quelle autre raison les auteurs pourroient ils donner du *mien* & du *tien* puisque la nature grossière n'a pû faire aucune de ces distinctions? Les choses qui en font l'objet nous sont absolument étrangères, elles sont entièrement séparées de nous; & il n'y a que l'avantage de la société générale qui puisse y établir une relation entre elles & nous.

Le bien de la société peut quelque fois exiger des regles de justice particulieres à de certains cas, mais il ne peut ordonner une regle particuliere préféablement à plusieurs autres également avantageuses. Dans ce cas il faut saisir les plus foibles analogies

Tome V.

E

pour

pour prévenir l'équilibre & l'ambiguïté qui feroient des sources éternelles de querelles & de dissensions. C'est par cette raison qu'on suppose à une première possession non partagée la force de conférer la propriété, pourvu que personne n'ait des droits & des prétentions antérieurs. Un grand nombre des raisonnemens de nos jurisconsultes sont fondés sur cette espèce d'analogies & sur des nuances très fines que nôtre imagination se plaît à discerner.

Il n'y a personne qui fasse difficulté de violer dans des cas extraordinaires les égards dûs à la propriété des particuliers & de sacrifier au bien public une distinction qui n'a été faite qu'en sa faveur ? Le salut du peuple est la loi suprême, toutes les autres loix doivent lui être subordonnées. Si on les observe dans le cours ordinaire des choses, ce n'est que parce qu'elles s'accordent avec la tranquillité publique & le bonheur général qui exigent en effet une administration uniforme & impartiale à l'égard de chacun.

Quelque fois l'utilité & l'analogie nous manquent toutes deux à la fois & laissent
les

les loix de la Justice dans une incertitude totale : il est par exemple très nécessaire que la propriété soit acquise par la prescription ou par une longue possession : mais il est impossible de déterminer par la raison seule le nombre de jours , de mois & d'années qu'il faut pour que cette propriété devienne incontestable. Ici les loix civiles suppléent aux loix de la nature , elles fixent à la prescription différens termes , suivant les différens avantages que le législateur s'est proposé. Les lettres de change , les promesses , en vertu des loix de presque toutes les nations , se prescrivent beaucoup plus promptement que les contrats , les rentes & d'autres engagemens plus formels.

En général nous pouvons remarquer que tout ce qui concerne la propriété est subordonné à l'autorité des loix civiles , qui étendent , restreignent , modifient & changent les regles de la Justice naturelle suivant les besoins particuliers de chaque société. Les loix ont ou doivent avoir un rapport constant avec la constitution de chaque gouvernement , avec la nature du

climat, avec la religion, les mœurs, le commerce & la situation de chaque société. Un Auteur moderne d'un grand génie & qui avoit des lumières très étendues, a traité au long cette matière, & d'après ces principes il a tracé le meilleur système de politique qui ait encore été établi parmi les hommes (a).

Qu'est-

(a) L'Auteur de l'Esprit des Loix. Cependant cet illustre Auteur a un système fort différent du mien : il suppose que tout droit est fondé sur de certains rapports ou relations abstraites, système qui selon moi ne s'accordera jamais avec la saine philosophie. Le Pere Mallebranche me paroît être le premier qui a donné naissance à cette Théorie de morale sèche ; elle fut ensuite adoptée par le Docteur Clark : & par d'autres philosophes ; comme elle exclut tout sentiment & qu'elle prétend fonder tout sur la raison, elle n'a pas manqué de sectateurs dans le siècle philosophique où nous vivons. (voyez section I. de l'addition I.) Il est aisé de détruire ce système par rapport à la Justice dont il est question ici. En effet on convient que la propriété ne peut dépendre que des lois civiles : on convient que les lois civiles n'ont pour objet que l'intérêt de la société, il faut donc aussi convenir que l'intérêt de la société doit être le seul fondement de la Justice & de la propriété. joignez à cela que l'obligation où nous sommes d'obéir aux Magistrats & aux lois n'est encore fondée que sur ce même intérêt de la société.

Si les idées de Justice ne sont pas toujours inséparables des dispositions des lois civiles, nous verrons que ces cas au lieu de former des objections, ser-

Qu'est-ce que la propriété d'un Citoyen ? C'est tout ce dont il a à lui seul l'usage légitimement. Mais quelle regle avons nous pour connoître les choses qui la constituent ? Pour répondre à cette question, il faut avoir recours aux loix, aux coutumes, aux

servent à confirmer le système qui a été établi ci-dessus. Lorsqu'une loi civile est assez mauvaise pour être contraire à l'intérêt public, elle perd toute son autorité, & les hommes se régleront dans ce cas d'après les idées de la loi naturelle qui est toujours conforme à cet intérêt. Il arrive aussi quelque fois que les loix civiles pour des raisons d'utilité exigent une cérémonie ou une formalité, & que dans le cas d'omission, elles décernent des choses contraires à la Justice ordinaire, mais celui qui tire avantage de pareilles chicanes, n'est point regardé comme un honnête homme. Ainsi l'intérêt de la société demande que les contrats & les engagements soient observés, & il n'y a pas d'article plus important tant en Justice civile que suivant la Justice naturelle. Mais souvent l'omission d'une circonstance minutieuse en elle même suffit pour invalider un contrat au tribunal des hommes, qu'elle ne sauroit invalider au tribunal de notre conscience, pour me servir de l'expression des Théologiens. Dans ces cas on suppose que la loi civile a seulement voulu donner plus de force au droit & non pas le changer; mais lorsque son but se dirige sur ce qui est juste conformément aux intérêts de la société, elle ne manque jamais quand il le faut, de sacrifier le droit particulier; ce qui prouve clairement que l'origine de la Justice & de la propriété est celle que nous avons indiquée ci-dessus.

aux analogies & à une infinité d'autres circonstances, dont quelques unes sont constantes & invariables, d'autres sont variables & arbitraires; mais le point où elles viennent toutes se réunir, c'est l'intérêt & le bonheur de la société. Si ces objets n'entroient plus en considération, il n'y a rien qui dût paroître plus bizarre, plus contraire à la nature & plus superstitieux que la plupart ou même la totalité des loix de la Justice & de la propriété.

Il n'est point difficile de tourner en ridicule les pratiques superstitieuses du vulgaire, & de faire voir par exemple l'absurdité de la distinction qu'on fait entre les mets, entre les jours, entre les lieux, entre les attitudes de nôtre corps &c.; en réfléchissant sur les qualités & sur les rapports de toutes ces choses on n'y découvre rien qui puisse exciter plutôt l'affection que l'antipathie, plutôt la vénération que l'horreur qu'elles produisent tour à tour chez des peuples différens. Un Syrien eut mieux aimé périr de faim que de manger un pigeon; un Egyptien n'eut jamais voulu s'approcher d'un morceau de lard.

Mais

Mais lorsqu'on se sert des sens, de la vue, de l'odorat & du goût pour s'assurer de la nature de ces aliments, ou qu'on se met à les examiner suivant les principes de chymie, de médecine & de Physique, on ne trouve aucune différence entre cette espece de nourriture & beaucoup d'autres, & on ne pourra jamais indiquer au juste une circonstance qui puisse autoriser cette absurdité religieuse; on ne découvrira point de raison pour manger une fricassée de poulets le jeudy sans remords & regarder comme une chose abominable d'y toucher le lendemain; on ne sentira point pourquoi dans une maison, ou dans un Diocèse il peut être permis de manger des œufs en Carême tandis qu'à cent pas de là on n'en sçauroit manger sans crime. On ne concevra pas comment un morceau de terre ou un bâtiment qui étoient hier profanes sont aujourd'hui devenus sacrés par la vertu de quelques paroles qui y ont été prononcées. On peut dire que de telles réflexions sont peu convenables dans la bouche d'un philosophe, car elles doivent se présenter du premier coup d'œil à tout homme qui a le

sens commun, & si elles ne se présentent point d'elles mêmes à tous généralement, c'est qu'elles ont été étouffées moins par l'erreur ou par l'ignorance naturelle que par l'éducation, par les préjugés & par la passion.

En considérant les choses superficiellement, ou plutôt en se livrant à des réflexions trop abstraites, on soupçonneroit peut-être qu'il entre aussi un peu de cette superstition dans tous les axiomes de la Justice, & l'on verroit qu'en soumettant les loix de la propriété à l'examen du bon sens & de la raison, les recherches les plus exactes n'en feroient point découvrir de fondement dans le sentiment moral. La loi me permet de me nourrir du fruit d'un tel arbre, mais je deviendrois criminel si je touchois à un tel autre de la même espèce qui se trouve à dix pas de là. Si j'eusse porté un tel habit il y a une heure j'aurois mérité d'être puni sévèrement, mais un homme en prononçant sur moi quelques syllabes magiques m'a rendu digne de le porter. Si une telle maison étoit placée dans le territoire voisin il ne m'eut point
été

été permis d'y demeurer, mais comme elle est bâtie en deçà de la rivière, elle est soumise à d'autres loix municipales & je puis l'habiter sans crainte d'être blâmé. Suivant ces réflexions on pourroit croire que les mêmes raisonnemens qui prouvent le ridicule de la superstition s'appliqueroient aussi aux loix de la Justice, car dans l'un & l'autre cas il n'est pas possible de trouver dans un objet une qualité ou une circonstance précise qui puisse guider le sentiment moral.

Cependant il y a une différence réelle entre la superstition & la Justice, c'est que la première est frivole, inutile, incommode, au lieu que la dernière est d'une nécessité absolue pour le maintien de la société & pour le bien-être des hommes. Si nous faisons abstraction de cette circonstance trop frappante pour être oubliée, il faudroit convenir que les égards que l'on a pour le droit & la propriété n'ont pas plus de fondement dans la raison que les superstitions les plus ridicules & les plus grossières. Si le bonheur de la société n'étoit point intéressée, il ne seroit pas plus

aisé de concevoir comment un autre homme en articulant quelques sons qui renferment un consentement peut changer la nature de mes actions relativement à un objet particulier, que de comprendre comment un Prêtre en récitant un morceau de sa liturgie, dans un certain habillement & dans une certaine posture, a le pouvoir de dédier un tas de briques & de bois de charpente & de le rendre sacré pour jamais. (a)

Ces

(a) Il est évident que la volonté ou le consentement seul ne suffisent point pour transférer le droit de la propriété & ne sçauroient produire l'obligation d'une promesse, il faut de plus que la volonté soit exprimée par des paroles ou par des signes, pour que l'acte devienne obligatoire. La parole ayant été introduite pour exprimer nôtre volonté, elle devient bientôt la partie essentielle de la promesse, & un homme n'est pas moins obligé de tenir ces engagements, quand il auroit eu en secret des intentions tout à fait contraires & qu'il eut refusé son consentement tacite : mais quoique la parole constitue en plusieurs occasions l'obligation de la promesse cette règle n'est cependant pas sans exception ; un homme qui emploieroit une expression qu'il n'entend point & dont il ne sent pas les conséquences ne seroit engagé à rien par là ; & même lorsqu'il en connoit le sens, mais qu'il ne s'en est servi que pour rire & avec des marques qui indiquent évidemment qu'il n'a point une intention sérieuse de se lier, il ne pourroit être tenu à exécuter ce qu'il a promis ; car il faut que les paroles soient une expression
pré-

Ces réflexions ne doivent point affoiblir les obligations que la Justice nous impose, ni

précise de la volonté & que cette expression ne soit point accompagnée de signes qui marquent le contraire. Cependant il ne faut pas non plus imaginer qu'un homme dont d'après de certains signes, nôtre sagacité nous fait soupçonner la bonne foi, ne soit point tenu par sa promesse verbale ou par sa parole lorsque nous l'avons acceptée ; il faut restreindre les cas d'exceptions à des signes d'une autre espece que ceux de la fourberie. Il est aisé de rendre raison de toutes ces contradictions si l'on veut se souvenir que la Justice n'a pour but que l'utilité de la société, il seroit impossible de les expliquer dans aucun autre système.

On peut remarquer que les décisions de morale des Jésuites & des autres casuistes relâchés sont fondées sur des distinctions & des subtilités de cette espece qui si nous nous en rapportons à Bayle, viennent moins de la corruption du cœur que de l'habitude des chicanes scolastiques. Pourquoi ces casuistes ont ils excité tant d'indignation parmi les hommes ? C'est parce qu'on a senti que la société ne pourroit subsister si de telles pratiques venoient à s'introduire & qu'il est plus essentiel encore que la morale soit traitée convenablement au bien public qu'avec toute la rigueur & la précision philosophiques. Chacun s'est dit, où sera notre sûreté, si la direction secrète de l'intention suffit pour invalider un contrat ? Cependant un métaphysicien scolastique pourra soutenir avec quelque apparence que puisque notre intention est nécessaire à nos engagements, dès qu'elle ne s'y trouve point il ne peut y avoir d'obligation solide : les subtilités des casuistes ne sont point en cela plus grandes que celles des juriconsultes dont nous avons parlé plus haut. Mais elles sont pernicieuses, au lieu que les autres sont innocentes & nécessaires, & voilà pourquoi elles font une impression si différente dans l'esprit du public.

ni diminuer les égards sacrés que nous devons aux droits de la propriété; au contraire ces sentimens ne peuvent que recevoir une force nouvelle de nos raisonnemens. En effet quel motif plus pressant pourroit on trouver pour nous recommander un devoir que de nous faire sentir que la société & même le genre humain ne pourroient subsister sans cela , & que l'un & l'autre parviendront à un plus grand degré de félicité & de perfection à proportion que ce devoir sera plus inviolablement & plus religieusement observé.

Si la Justice tiroit sa source de quelque instinct primitif de notre cœur sans égard à l'intérêt si frappant de la société qui en fait une vertu indispensable, il s'en suivroit que la propriété qui est l'objet de la Justice, seroit aussi fondée sur cet instinct primitif sans aucun autre rapport à l'utilité commune ; mais où pourroit on trouver des preuves d'un pareil instinct ? Ou bien peut on espérer de faire de nouvelles découvertes dans cette matière ? Il seroit tout aussi raisonnable de se flatter qu'on découvrirait dans le corps humain de nouveaux sens

sens qui nous ont échappés jusqu'à présent.

Allons plus loin : quoiqu'au premier coup d'œil il paroisse assés indifférent de dire, le droit de propriété est fondé sur l'instinct, il faudroit cependant pour que cela put être qu'il y eût une infinité d'instincts différens sur des objets très compliqués & qui exigent le plus grand discernement. En effet si on cherche la définition de la propriété, on voit qu'elle se réduit à une possession acquise ou par l'occupation, ou par l'industrie, ou par la prescription, ou par héritage, ou par contract &c ; peut on penser que la nature par un instinct primitif nous ait appris à connoître toutes ces différentes façons d'acquérir.

Les mots *héritage* & *contract* présentent des idées très compliquées : des milliers de volumes de Jurisprudence & un nombre infini de commentateurs n'ont point encore suffi pour les expliquer nettement, comment la nature qui ne donne aux hommes que des instincts très simples, auroit elle pû embrasser des objets si compliqués & si

ar-

arbitraires ? Auroit elle formé un être raisonnable sans laisser rien à faire aux opérations de la raison ?

Cependant on pourroit encore se contenter de toutes ces suppositions si elles en restoit là ; mais elles vont plus loin. Il est certain que des loix positives peuvent transférer le droit de propriété. C'est donc sans doute par un autre instinct primitif que nous reconnoissons l'autorité des Rois & des Magistrats , & que nous fixons les bornes de leur pouvoir. On est obligé de convenir que pour l'amour de la tranquillité & de l'ordre public les sentences des juges même les plus abusives & les plus injustes doivent avoir le droit décisif de déterminer la propriété. Dira-t-on que nous avons des idées innées de Préteurs , de Chancelliers , de Commissaires ? Et qui ne voit pas que de pareilles institutions viennent uniquement des besoins de la société ?

Tous les oiseaux de la même espèce dans tous les siècles & dans tous les pays font leurs nids de la même manière ; c'est en quoi nous voyons la force de l'instinct : mais les hommes en différens tems & dans

lans différentes contrées bâtissent leurs maisons différemment; & c'est en quoi nous voyons l'effet de la raison & de l'usage. On peut tirer la même conclusion en comparant l'instinct qui nous porte à la génération avec l'établissement du droit de propriété.

Quelque variées que soient les loix municipales, il faut avouer qu'elles se ressemblent par des traits généraux; cela vient de ce que le but auquel elles tendent est partout le même. Toutes les maisons ont un toit, des murailles, des fenêtres & des cheminées, quoiqu'elles varient infiniment dans la forme & par les matériaux dont elles sont composées; on voit clairement que les hommes ont eû en vûe les commodités de la vie en bâtissant des maisons tout comme en établissant les loix; ce qui prouve que l'une & l'autre de ces opérations se proposent le même objet.

Il n'est pas besoin de parler ici des variations que le droit de la propriété éprouve par les différentes tournures de notre imagination par la subtilité des raisonnemens & par le sens littéral des loix. Il est

est impossible d'accorder ces variations avec le système d'un instinct primitif.

Une seule chose qui pourroit faire naître des doutes sur celui que j'ai proposé, c'est l'influence de l'éducation & des habitudes acquises sur nos jugemens : nous blâmons ce qui est injuste avec tant de vitesse qu'il nous est difficile à nous mêmes de regarder nos jugemens comme le fruit d'une réflexion immédiate sur les suites pernicieuses de l'injustice. Mais il en est de cette opération de nôtre esprit comme de bien d'autres. Les réflexions à force de se répéter & de nous devenir familières, s'effacent, nous contractons l'habitude de faire machinalement ce que nous avons d'abord fait en conséquence de ces réflexions ; & quoiqu'elles nous aient d'abord guidé uniquement, l'habitude de juger nous dispense de nous les rappeler de nouveau à chaque occasion. L'avantage ou plutôt la nécessité qui nous engage à être justes est si générale, son but est tellement le même par-tout, que les habitudes que cette vertu fait contracter se ressemblent même dans presque toutes les sociétés. Tout autant de
preu-

preuves que ce n'est point ailleurs que dans la raison que nous pouvons placer la véritable origine de la Justice. Au reste ce système n'est point difficile à comprendre puisque dans la vie commune nous avons perpétuellement recours au principe de l'utilité ; & nous nous demandons sans cesse : *qu'est-ce que deviendra le monde si de telles choses se pratiquent ? Comment la société subsistera-t-elle avec de tels désordres ?*

Ce qui vient d'être dit peut, ce me semble, suffire pour sentir la force du principe que j'ai tâché d'établir, & pour déterminer le degré d'estime ou d'approbation morale qui résulte toujours de la considération de l'intérêt & de l'utilité publique. La Justice est uniquement fondée sur la nécessité de ses lois, & puisqu'il n'y a point de qualité morale qui soit plus estimée, nous pouvons en conclure que le motif de l'intérêt & de l'utilité est celui de tous qui a le plus de force & d'empire sur nos cœurs. C'est donc par cette raison que nous attachons tant de mérite à l'humanité, à la bienveillance, à l'amitié, à l'amour du bien public & à toutes les

autres vertus sociales. C'est aussi là la source du suffrage que nous accordons à la fidélité, à la justice, à la véracité, à l'intégrité & à toutes les qualités estimables & utiles. Les règles de la philosophie & du bon sens nous permettent également d'attribuer par analogie dans les mêmes cas les mêmes effets à un principe dont nous avons déjà reconnu la force & l'efficacité dans des circonstances toutes semblables.



SECTION IV.

De la société politique.

Si chaque homme avoit assez de sagesse pour ne jamais perdre de vue le puissant motif qui doit l'engager à observer la Justice & l'équité, & s'il avoit assez de force d'esprit pour ne chercher constamment que l'intérêt public & à venir, malgré la séduction des plaisirs & des avantages présents; il n'y auroit jamais eu de gouvernement ni de société politique. Chaque

homme

l'homme en suivant la pente naturelle de la liberté auroit vécu dans une paix profonde & dans une parfaite harmonie avec tous les autres. Quel besoin auroit on de loix positives dans un Etat où la Justice naturellement observée mettroit à nos actions le frein nécessaire? Pourquoi créer des Magistrats lorsqu'il ne s'éleveroit aucun désordre & qu'il ne se commettrait aucune injustice? Pourquoi donneroit on des entraves à la liberté que nous apportons en naissant, lorsqu'en toute occasion l'usage que nous en pourrions faire seroit innocent & utile? Il est évident qu'il n'y auroit jamais eu de gouvernement s'il étoit totalement inutile; le devoir de la soumission ne peut être fondé que sur l'avantage qui en résulte pour la société par le maintien de l'ordre & de la tranquillité publique.

Lorsqu'un certain nombre de sociétés politiques s'est établi & partagé en plusieurs classes, elles conservent ordinairement une sorte de communication & une liaison d'intérêts entre elles. Alors il faut des regles pour cette position particulière, qu'on dé-

signe ensuite sous le nom de *Droit des gens* ou de *Loix des nations*. De cette espece sont la loi de regarder la personne des Ambassadeurs comme sacrée, de s'abstenir de l'usage des armes empoisonnées, de donner quartier pendant la guerre, &c: il est clair que ces loix ont été faites pour l'avantage réciproque des Etats & des Royaumes qui ont des liaisons entre eux.

Les loix qui s'observent entre les particuliers ne sont point entierement inconnues aux sociétés politiques. Tous les Princes veulent qu'on ait des égards pour les droits des autres & il n'est pas douteux que plusieurs ne le veulent sincerement. Tous les jours il se fait des alliances & des traités entre des Etats indépendans les uns des autres, on ne feroit que gâter du parchemin si l'expérience nous montrait ces actes sans effet & sans autorité. Le genre humain ne sçauroit subsister sans une association entre les individus; & cette association ne pourroit jamais avoir lieu si l'on n'avoit égard aux loix de la Justice & de l'équité. Le désordre, la confusion, la guerre de tous contre tous résulteroient né-

nécessairement du dérèglement de la conduite contraire. Mais les nations peuvent fleurir sans avoir de liaisons entre elles. Elles peuvent même subsister jusqu'à un certain point dans un état de guerre générale. Et voilà pourquoi les loix de la Justice, quoique utiles pour elles, ne sont point aussi indispensables de nation à nation qu'entre les particuliers; dans ce cas comme dans bien d'autres, l'obligation morale est proportionnée à l'utilité. Tous les politiques & le plus grand nombre des philosophes conviennent que la raison d'Etat peut en de certains cas dispenser des regles de la Justice, & invalider une alliance ou un traité dont l'exacte observation seroit absolument préjudiciable à l'une des parties contractantes. Mais entre particuliers il ne faut pas moins que la dernière nécessité pour faire justifier un manque de parole ou l'usurpation du bien des autres.

Dans une République de Confédérés, telle que celle des Achéens parmi les anciens, ou celles des Suisses & des Provinces unies chez les modernes, comme la confédération s'est formée pour l'intérêt

réci-proque, les articles de l'union doivent être sacrés, & il seroit plus criminel de les violer que de commettre une injustice de particulier à particulier.

La longueur de l'enfance de l'homme & le besoin qu'il a de secours, exigent une longue union entre les parens pour la conservation de leurs enfans, & cette union rend la chasteté & la fidélité nécessaires dans le mariage. Sans cette utilité on avouera que jamais on n'eut pu imaginer de faire de ces qualités une vertu (a).

L'infidélité de cette espèce est beaucoup plus pernicieuse dans les femmes que dans les hommes, & voilà pourquoi les loix de la

(a) La raison que Platon oppose aux objections que l'on pourroit faire contre la communauté des femmes qu'il établit dans sa République imaginaire, se réduit à ce que : *ce qui est utile est bon, & ce qui est inutile est honteux*. v. *Plato de Republ. lib. V.* Cette maxime est indubitable lorsqu'il s'agit de l'utilité publique, c'est ce que Platon veut dire. Et en effet à quoi peuvent mener toutes les idées de chasteté & de pudeur ? *nisi utile est quod facimus frustra est gloria*, dit Phé-dre. Plutarque dit la même chose dans son traité de la pudeur vicieuse. Rien de ce qui est nuisible n'est louable. Les Stoiciens étoient aussi de ce sentiment : voyez *Sextus Empiricus Lib. III. chap. 20.*

la chasteté sont plus sévères pour un sexe que pour l'autre (a).

Ceux qui vivent dans une même famille ont tant d'occasions de prendre des libertés contraires à la chasteté, que rien ne pourroit conserver l'innocence & la pureté des mœurs si le mariage étoit permis entre les parens les plus proches, ou que le commerce amoureux qui peut se former entre eux fut autorisé par la loi ou par l'usage. C'est pourquoi l'inceste ayant été jugé très pernicieux, on y a attaché l'idée d'une grande turpitude & d'une grande déformité morale.

Quelle pouvoit être la raison pour laquelle les loix grecques permettoient d'épou-

(a) Toutes ces loix ont pour premier objet la génération, cependant les femmes qui ont passé l'âge de faire des enfans n'en sont pas plus dispensées que celles qui sont dans la fleur de la jeunesse. Souvent des maximes générales sont étendues au delà des bornes du principe qui y donne lieu, c'est au goût & au sentiment à décider. Si les vieilles femmes pouvoient renoncer à la chasteté, leur exemple deviendrait bientôt pernicieux pour les jeunes qui seroient nécessairement portées à anticiper sur le tems qui leur devoit procurer cette liberté & qui concevroient des idées trop légères d'un devoir si nécessaire à la société.

pouser la sœur du côté du pere & défendoient d'épouser celle du côté de la mere ? Le motif en est clair. Les Grecs étoient si réservés dans les mœurs qu'il n'étoit jamais permis à un homme d'entrer dans l'appartement des femmes de sa famille ; il ne pouvoit voir que sa propre mere. Le commerce avec sa belle-mere & avec ses filles lui étoit aussi sévèrement interdit que la liaison avec des femmes d'une autre famille, & le danger d'une habitude criminelle n'étoit à craindre que d'un côté. Par une suite de cette réserve dans les mœurs d'Athènes l'oncle pouvoit épouser la nièce. Mais à Rome où le commerce des deux sexes étoit plus libre, les mariages des oncles & des nièces, des demi-freres & des demi-sœurs n'étoient point permis. L'utilité publique dicte ces sortes de variations.

On blâmeroit beaucoup celui qui dans la vûe de nuire à un autre feroit un usage pernicieux de ses lettres, ou diroit ce qui a pu lui échapper dans une conversation particuliere. La liberté du commerce doit se resserrer extrêmement dans une société où les loix de la fidélité ne sont point observées.

On

On regarde comme une indiscretion ou du moins comme un défaut d'éducation, de répéter des contes dont on ne sent point les conséquences & d'en nommer les Auteurs. Ces contes en passant de bouche en bouche, subissent bientôt des variations considérables, reviennent tout à fait travestis à ceux qui y sont intéressés, & produisent des querelles & des animosités contre des personnes dont les intentions étoient très innocentes.

Rien n'est plus incommode dans la société que des gens qui cherchent à pénétrer dans les secrets, qui lisent les lettres des autres, qui s'occupent à épier leurs paroles, leurs regards & leurs actions.

Le même principe dicte presque toutes les loix de la bienséance, qui font une espèce de morale subalterne faite pour la commodité de la société & pour la sûreté du commerce journalier. On blâme également le trop & le trop peu de cérémonie, & tout ce qui favorise l'aisance dans les manières sans tomber dans une familiarité indécente est regardé comme louable & utile.

La constance dans l'amitié, dans les attachemens, dans les habitudes est communément très estimable. Elle est nécessaire pour établir la confiance dans les liaisons de la société. Mais dans les endroits où l'on se rassemble sans choix & par hazard, où la santé & le plaisir réunissent les gens pour un tems, la convenance publique dispense de cette vertu. L'essentiel dans ces occasions est que le commerce soit aisé & libre pour le tems qu'on a à passer ensemble, & sans blesser la politesse & la bienfiance, l'usage permet de rompre ensuite ces liaisons momentanées & de négliger des connoissances qu'on n'a point choisies.

Jusques dans les sociétés fondées sur les principes les plus contraires à la morale & les plus propres à détruire les intérêts de la société générale, il faut des loix & des maximes qu'une espece de faux point d'honneur & l'intérêt particulier engagent les membres à observer. Les voleurs & les pirates, comme on l'a dit plus d'une fois, ne pourroient maintenir leur association illégitime sans établir entre eux une nouvelle justice distributive, & sans observer les
mé-

mêmes loix de l'équité qu'ils violent à l'égard du reste du genre humain

Un proverbe grec disoit : *je bais un homme qui boit & qui a de la mémoire.* Les folies d'une débauché doivent être ensevelies dans l'oubli, afin de ne point gâter l'idée de celles qu'on se propose de faire par la suite.

Parmi les nations, où l'usage a introduit une galanterie contraire aux mœurs, le voile du mystère dont on la couvre a formé un corps de loix propres à cette sorte d'attachement. Le fameux Tribunal d'amour établi en Provence décidoit en dernier ressort toutes les questions délicates de cette nature.

Dans les sociétés de joueurs il y a des loix établies qui varient suivant le caractère des différens jeux. Il est vrai que de pareilles sociétés sont établies sur des fondemens frivoles, que les loix en sont presque toutes bizarres & arbitraires, & c'est en quoi consiste leur différence réelle d'avec les loix de la Justice, de la fidélité & de la loyauté. La société générale est absolument nécessaire pour la conservation de
l'es-

l'espece humaine ; l'avantage public dicte la morale qui prend sa source dans la nature de l'homme & de la société dont il fait membre. A cet égard la comparaison de ces loix avec des reglemens arbitraires ne peut être que très défectueux ; mais elle sert à nous faire voir la nécessité des regles dans toutes les liaisons des hommes de quelque nature qu'elles puissent être.

Ils ne sçauroient même passer les uns devant les autres sans observer des regles ; les chartiers, les cochers, les postillons ont leurs principes pour se ranger & faire place ; leurs loix sont principalement fondées sur l'aïssance & la commodité mutuelle. Quelque fois aussi elles sont arbitraires, ou du moins elles dépendent de même qu'une infinité d'autres raisonnemens des jurisconsultes, d'une espece d'induction capricieuse & bizarre (a).

Si

(a) Les loix de la commodité veulent que la voiture la moins chargée cède à celle qui l'est davantage, & entre les voitures de la même espece que celle qui est vuide cède à celle qui a du monde ; celles qui vont à la capitale ont le pas sur celles qui en sortent, & cela paroît fondé sur le rang qu'occupe une grande ville & sur la

Si nous allons plus loin, nous pouvons observer qu'il n'est pas possible aux hommes même de s'affaîner les uns les autres sans regles, sans maximes & sans une certaine ombre de Justice & d'honneur. La guerre a ses loix aussi bien que la paix, & jusqu'à cette guerre d'amusement que se font les gens qui se battent au coup de poing, ceux qui jouent du bâton à deux bouts, les gladiateurs, les lutteurs, tout est appuyé sur des loix & sur des reglemens convenus : l'intérêt public, l'utilité commune doivent former en tout genre un modele de juste & d'injuste entre les personnes intéressées.

la préférence que l'avenir doit avoir sur le passé. Par la même raison entre gens qui vont à pied la main droite donne à un homme la prérogative de se ranger du côté du mur & prévient chez nous les disputes & les coups de poings dont les gens tranquilles ne s'accomodent gueres.



S E C.

SECTION V.

Pourquoi ce qui est utile nous plaît.

I.

L'estime que nous accordons aux vertus sociales, paroît si naturellement fondée dans leur utilité que l'on s'imagineroit devoir rencontrer ce principe dans tous les Auteurs qui ont écrit sur la morale, il semble qu'il devroit servir de base à tous leurs raisonnemens & à toutes leurs recherches. Dans la vie commune c'est toujours à l'utilité qu'on en appelle; & l'on ne croit pas pouvoir faire un plus grand éloge d'un homme qu'en montrant l'utilité dont il est au public & en faisant l'énumération des services qu'il a rendus à l'humanité & à la société. Peut on refuser les louanges même à une forme inanimée, lorsque la régularité & l'arrangement de ses parties concourent à un but utile? Et n'est ce pas faire suffisamment l'apologie d'une chose difforme & qui semble pécher contre les proportions, que de montrer la nécessité
de

de la configuration pour l'usage auquel elle est destinée. Un vaisseau dont la proue est grande & s'avance beaucoup plus que la poupe, est plus beau aux yeux d'un artiste ou même d'un homme tant soit peu versé dans la Navigation, que s'il étoit d'une régularité exacte & géométrique & par conséquent contraire à toutes les regles de la mécanique. Un édifice dont les portes & les fenêtres seroient exactement quadrées choqueroit l'œil par cette proportion même que l'on trouveroit peu adaptée à la figure humaine pour qui l'édifice est destiné. Est il donc surprenant qu'un homme dont les habitudes & la conduite sont nuisibles à la société & dangereuses pour tous ceux qui ont affaire à lui, devienne par cette raison un objet de blâme, & excite dans tous ceux qui le voient des sentimens d'aversion & de dégoût ? (a)

La

(a) De ce qu'un objet inanimé peut être utile aussi bien qu'un homme il ne s'ensuit point que cet objet mérite pour cela d'être appelé *vertueux*. Les sentimens qu'excite l'utilité de ces deux objets sont très différens, l'un est mêlé d'affection, d'estime, d'approbation &c. dans l'autre il ne se trou-

La difficulté de rendre raison de l'impression que ce qui est utile ou bien ce qui est nuisible fait sur nous, a pu empêcher les philosophes d'en faire la base de leurs systèmes, & a pu les déterminer à recourir à tout autre moyen pour expliquer l'origi-

trouve rien de tout cela. Pareillement un objet inanimé peut être comme la figure humaine d'une belle couleur, d'une proportion admirable sans que nous en devenions amoureux pour cela ? Il y a une infinité de passions & de sentimens dont suivant la constitution primitive de la nature les êtres pensans & raisonnables peuvent seuls être l'objet ; & l'on tenteroit en vain de les produire en douant un être insensible & inanimé, des qualités qui les ont fait naître. Il est vrai que l'on appelle quelque fois *vertus* les qualités bienfaisantes des plantes & des minéraux, mais cette dénomination n'est due qu'au caprice du langage auquel on ne doit pas avoir égard quand on raisonne ; car quoique l'on accorde une espèce d'approbation aux objets inanimés lorsqu'ils sont utiles, ce sentiment est pourtant si foible, & si différent de celui qu'on éprouve par exemple pour des Magistrats pour des hommes en place bienfaisans, qu'il ne doit point être exprimé par le même terme. Un léger déplacement suffit quelque fois pour changer nôtre sentiment pour une chose qui conserve d'ailleurs toutes ses qualités. Ainsi la beauté que nous admirons dans un sexe transférée à un autre n'excite plus de sensation agréable, à moins que la nature & les mœurs ne fussent extrêmement corrompues.

gine du bien & du mal moral. Mais ce n'est point une raison pour rejeter un principe fondé sur l'expérience, que de ne pouvoir en montrer l'origine, ni le résoudre en des principes plus généraux. Pour peu que nous fassions d'attention au sujet qui nous traite nous ne serons point embarrassés de rendre compte du sentiment que produit l'utilité & d'en trouver la source dans les principes les plus connus & les plus avoués.

L'avantage si frappant des vertus sociales a fait conclure aux sceptiques tant anciens que modernes que toutes les distinctions morales venoient de l'éducation; qu'elles ont été inventées d'abord & ensuite appuyées par la politique, afin de rendre les hommes plus traitables & de dompter leur férocité naturelle & leur amour propre qui les rendoit peu propres à la société. Il faut convenir que les préceptes & l'éducation peuvent avoir sur nous assez d'influence pour augmenter ou pour diminuer les sentimens d'approbation ou d'aversion pour un objet; & même dans de certains cas ils peuvent donner nais-

fance à un nouveau sentiment de ce genre ; cela se voit évidemment dans toutes les pratiques superstitieuses ; mais tout homme sensé qui fera des recherches sur la morale ne pourra jamais accorder que toute approbation ou aversion morale vienne de cette source. Si la nature n'eut point fait des distinctions réelles de cette espèce fondées sur la constitution de notre ame, les mots d'honorable, & d'infame, d'aimable, & d'odieux, de grand & de méprisable n'auroient jamais été introduits dans aucune langue ; & les politiques auroient beau eu inventer ces expressions jamais ils ne seroient parvenus à les rendre intelligibles & propres à peindre une idée à ceux à qui ils les auroient prononcé. Ainsi rien de moins solide que ce paradoxe des sceptiques, & nous serions fort heureux si en logique & en métaphysique nous pouvions nous défendre aussi aisément des chicanes de cette secte qu'en politique & en morale, deux sciences fondées sur la pratique & l'expérience & par conséquent beaucoup plus intelligibles.

Il faut donc avouer que les vertus so-
cia-

ciales ont une beauté naturelle qui nous les rend chères, & qui indépendamment de tout précepte & de toute éducation les rend agréables & captive l'affection des hommes les plus grossiers. Comme l'utilité de ces vertus est ce qui fait leur mérite, il faut que le but auquel elles tendent nous plaise soit par la considération de notre propre intérêt, soit par un motif plus généreux & plus élevé.

On a souvent dit que tout homme qui a contracté une étroite liaison avec la société & par conséquent senti l'impossibilité de subsister dans un état isolé, est naturellement disposé à adopter les principes & à suivre les habitudes qui concourent à conserver l'ordre dans la société & à lui assurer la jouissance paisible des biens qui en résultent. Nous devons estimer la pratique de la justice & de l'humanité à proportion du cas que nous faisons de notre propre bonheur, ces vertus seules peuvent maintenir la confédération qui constitue la société, & faire recueillir à chaque homme les avantages de la protection & de l'assistance mutuelle.

Il étoit affés naturel de déduire la morale de l'amour propre ou de la considération de nôtre intérêt particulier, & ce systême n'est pas précisément le résultat des disputes peu sérieuses des sceptiques. Sans Parler de beaucoup d'autres, Polybe l'un des plus graves & des plus sensés écrivains de l'antiquité attribue tous nos sentimens vertueux à l'amour propre. Mais quoique l'opinion de cet auteur solide & ennemi de toutes les vaines subtilités soit d'un grand poids, cette question n'est point de nature à pouvoir être décidée par des autorités. La voix de la nature & l'expérience semblent réclamer contre le systême de l'amour propre.

Souvent nous accordons des louanges à des actions vertueuses arrivées dans des tems & dans des pays très éloignés, cependant l'imagination la plus subtile découvrira difficilement la moindre apparence d'intérêt, & ne trouveroit aucune liaison entre nôtre bonheur présent & des événemens si étrangers.

L'action généreuse, belle, hardie d'un ennemi arrache nôtre approbation, lors même-

même que les suites en deviennent nuisibles à nos intérêts particuliers.

Lorsque l'intérêt particulier se trouve en concurrence avec l'amour désintéressé que l'on a pour la vertu, nous appercevons très distinctement & nous avouons très promptement le mélange de ces sentimens qui produisent des effets tout à fait opposés sur notre esprit. Peut-être louerons nous avec plus de chaleur une action humaine & généreuse lorsqu'elle contribue à notre intérêt particulier, mais cette circonstance n'est point du tout essentielle; & il nous sera aisé d'amener d'autres personnes à nos sentimens sans avoir besoin de leur montrer comme utiles pour eux des actions que nous croyons mériter leur approbation & leur applaudissement.

Formez le modele d'un caractère digne de louanges; faites y entrer toutes les vertus morales les plus aimables; citez des hommes où elles se déploient d'une façon grande & extraordinaire; vous captiverez sur le champ l'estime & l'approbation de ceux qui vous écoutent. Ils ne s'informeront ni du tems, ni du pays où vivoit

la personne qui possédoit ces grandes qualités; cette circonstance seroit cependant la plus importante pour l'amour propre ou pour le desir de nôtre bonheur particulier.

Dans un tems de factions & de trouble, un homme d'Etat ayant réussi par son éloquence à faire exiler un adversaire d'un grand mérite, il alla le voir en secret pour lui offrir de l'argent & les secours dont il pouvoit avoir besoin durant son exil, & pour le consoler de son infortune. *Hélas*, s'écria celui-ci, *quels regrets ne dois je pas avoir de quitter mes amis dans une ville où les ennemis mêmes sont si généreux!* La vertu lui parut belle même dans son ennemi, c'est ainsi que nous lui rendons toujours le tribut de nos louanges & de nos applaudissemens, & nous ne sommes point tentés de les retracter lorsque nous apprenons que cette action s'est passée à Athènes, il y a environ deux mille ans, & que les personnes s'appelloient Eschine & Démosthene.

Quest ce que cela me fait? Il y a peu d'occasions où cette question ne puisse avoir lieu, mais si elle avoit l'effet infallible

ble & universel qu'on affecte de lui attribuer elle seroit propre à jeter du ridicule sur tout ouvrage & toute conversation qui a pour objet la louange ou la censure des hommes & des mœurs en général.

C'est une foible ressource, quand on est pressé par ces arguments, que de dire que nous nous transportons en imagination au tems & au pays où ces actions se sont passées, & que nous considérons les avantages qui nous en seroient revenus si nous eussions été contemporains des personnes dont on nous parle, ou liés d'amitié & d'intérêt avec elles. Il n'est pas aisé de concevoir qu'un sentiment réel puisse être excité par un intérêt reconnu pour imaginaire, sur-tout si nous n'oublions point notre intérêt réel & si l'on considère qu'il est très distinct d'un intérêt imaginaire & qu'il lui est même souvent entièrement opposé.

Un homme conduit au bord d'un précipice ne peut regarder à ses pieds sans trembler, & le sentiment d'un danger imaginaire l'agite malgré la persuasion & la certitude où il est de sa sûreté; mais dans ce cas l'imagination est frappée par la pré-

sence d'un objet effrayant : cependant elle ne l'emporte pas sur la réalité à moins d'être secondée par la nouveauté & par l'aspect inusité de l'objet. L'habitude nous apprivoise bientôt avec les hauteurs & les précipices & fait bien vite disparaître ces terreurs illusoires. Il n'en est pas de même des jugemens que nous portons des mœurs & des caractères : plus nous nous accoutumons à examiner les objets de morale plus nous perfectionnons ce sentiment délicat & exquis qui nous fait distinguer promptement le vice & la vertu. En effet nous avons dans le cours de la vie des occasions si fréquentes de prononcer sur les différentes especes d'actions morales, qu'aucun objet de cette nature ne peut nous paroître neuf ou inusité à cet égard, il n'y auroit point de préjugé assés fort pour tenir contre des expériences si communes, si répétées & si familières. Comme l'expérience & la coutume sont ce qui produit principalement la combinaison des idées, il est impossible qu'aucune combinaison contraire à ces principes s'établisse & se soutienne.

Ce qui est utile est agréable & obtient
n°.

nôtre approbation, c'est un fait constaté par les observations journalières. Utile pour qui, demandera-t-on ? il faut assurément que ce soit pour quelqu'un ; voyons donc pour quel intérêt : ce n'est pas seulement pour le nôtre puisque nôtre approbation s'étend beaucoup plus loin. Il faut donc que ce soit pour l'intérêt de ceux qui retirent les avantages des actions ou des caractères que nous approuvons, d'où il faut conclure que quoique éloignés de nous, ils ne nous sont point totalement indifférens. En développant ce principe nous découvrirons la grande source des distinctions morales.

II.

L'amour de soi même est un si grand mobile de la nature humaine, & l'intérêt de chaque homme est en général si étroitement lié avec celui de la société, qu'il faut excuser les philosophes s'ils ont cru que la part que nos prenons au bien général pouvoit se réduire à l'intérêt qui nous attache à nôtre propre bonheur & à nôtre conser-

vation. Ils voioient à chaque instant marquer de l'approbation ou du blâme, de la satisfaction ou du déplaisir à l'égard de certaines personnes & de certaines actions, & ils ont donné le nom de vertu & de vice aux objets qui excitoient ces sentimens ; ils ont vû que les premiers de ces objets tendoient au bonheur de la société & les derniers à sa destruction ; sur quoi ils ont demandé s'il étoit possible que nous pussions prendre un intérêt général à la société, ou que nous pussions éprouver un desir désintéressé du bien-être des autres & une répugnance extrême pour les malheurs qui leur arrivent ; ils ont cru plus simple de regarder ces sentimens comme des modifications de l'amour propre, & pour établir ce principe comme le motif de toutes nos actions, ils ont trouvé du moins un prétexte dans cette union d'intérêts étroite que l'on voit regner entre le public & chacun des individus qui le composent.

Cependant malgré cette confusion d'intérêts il est aisé de parvenir à ce que les physiciens ont appelé d'après le chancelier

Ba-

Bacon *Experimentum crucis*, ou cette expérience qui nous montre la route qu'il faut suivre dans toute matiere douteuse ou ambigue; nous voyons des exemples où l'intérêt particulier est séparé de l'intérêt public & où il lui est même opposé: cependant le sentiment moral reste le même malgré ce partage d'intérêt: seulement lorsque ces intérêts différens se réunissent nous remarquons en nous un sentiment plus fort, nous éprouvons alors une passion plus vive pour la vertu & une aversion plus forte pour le vice. Ce que nous appellons de la reconnoissance ou du respect vient de la même source. Toutes ces considérations nous prouvent qu'il faut renoncer au système qui établit tout sentiment moral sur l'amour de soi même; nous sommes forcés d'admettre un amour plus étendu, & de convenir que les intérêts de la société ne nous sont point entièrement indifférens. Désirer l'utilité c'est tendre à un but déterminé, & il seroit contradictoire de dire que les moyens qui nous conduisent à un but nous sont agréables tandis que le but même ne nous touche

au-

aucunement. Ainsi si l'utilité est la source du sentiment moral, & si cette utilité n'est point toujours considérée comme relative à nous mêmes, il s'en suit que tout ce qui contribue au bonheur de la société s'attire notre approbation & notre bienveillance. Voilà un principe propre à faire connoître l'origine de la morale; & pourquoi recourir à des systèmes abstraits & éloignés, lorsqu'il s'en présente un si naturel & si clair (a)?

Trou-

(a) Il est inutile de pousser nos recherches jusqu'à examiner pourquoi nous avons de l'humanité ou de la compassion pour les autres, il suffit que l'expérience prouve que c'est un sentiment de la nature humaine. Il est un point où il faut s'arrêter dans la recherche des causes, & dans chaque science il y a des principes au de là desquels on n'en trouve point de plus généraux. Il n'y a point d'homme qui soit entièrement indifférent au bonheur ou à l'infortune des autres, l'un nous donne de la joie, l'autre nous cause du déplaisir: & tout homme éprouve ces sentimens en lui-même. Il est difficile d'imaginer que ces principes puissent être réduits en principes plus simples & plus universels quelque peine qu'on se donne pour y parvenir, & quand la chose seroit possible cela ne feroit rien à notre sujet. Nous pouvons en sûreté regarder ces principes comme fondamentaux & nous serons bien contents si nous pouvons exposer clairement les conséquences qui en découlent.

Trouvons nous de la difficulté à concevoir la force de l'humanité & de la bienveillance, ou bien à comprendre que la vûe seule du bonheur, de la joye, de la prospérité, est propre à donner du plaisir, & que la vûe de la douleur & de l'infortune nous fait une impression désagréable ? Le rire & les pleurs se gagnent, un visage l'emprunte de l'autre : Horace dit

*Ut ridentibus arident, ita flentibus adflent
Humani vultus.*

Réduisez un homme à vivre dans la solitude, il perdra bientôt tous les plaisirs excepté ceux de la méditation, parce que les mouvemens de son cœur ne sont point excités par les mouvemens du cœur de ses semblables. Les signes du chagrin & de la douleur même arbitraires, nous inspirent de la tristesse, mais les larmes, les cris, les sanglots, qui en sont les symptômes naturels, ne manquent jamais d'exciter en nous de la compassion & du trouble. Si les effets du malheur nous touchent si vivement peut on imaginer que nous soyons

in

insensibles & indifférens sur ses causes ?

Entrons pour un moment dans un appartement pourvu de toutes les commodités, ce coup d'œil suffit pour nous causer du plaisir, parce qu'il nous présente les idées agréables d'aisance & de commodité. Le maître de la maison se montre-t-il humain, prévenant & d'un caractère enjoué, tout le reste s'embellit & nous ne pouvons nous empêcher de penser avec plaisir à la satisfaction que chacun doit tirer de sa société & de sa bienfaisance. Toute sa famille fait assés connoître son bonheur par l'air d'assurance, de liberté & de contentement répandu sur les visages. J'éprouve une sensation agréable à la vûe de tant de bonheur & je ne puis considérer celui qui en est la source sans ressentir les mouvemens les plus délicieux. Il m'apprend qu'un voisin puissant a tenté de le dépouiller de son héritage & a longtems troublé la jouissance de ses plaisirs innocens; sur le champ je me sens indigné contre cette injuste violence; il ajoute qu'il n'est point étonnant qu'une injustice particuliere ait été commise par un homme qui a asservi
des

des provinces entieres, dépeuplé des villes & fait ruisseler le sang dans les batailles & sur les échaffauts; aussitôt je suis frappé d'horreur au récit de ces excès & je sens la plus forte aversion pour celui qui en est l'auteur.

En général de quel côté que nous tournions nos pas, & quelque réflexion que nous fassions sur ce qui se passe autour de nous, tout nous présente l'image du bonheur ou de l'infortune, & excite en nous un mouvement sympathique de plaisir ou de chagrin. Nous éprouvons ce sentiment au milieu de nos occupations les plus sérieuses comme au milieu de nos amusemens. Un homme qui entre dans une salle de spectacle est frappé tout de suite par la multitude assemblée pour prendre part à un divertissement commun; cette vue seule lui fait déjà éprouver une plus grande sensibilité ou le dispose à s'attacher plus intimement de tous les sentimens qu'il doit partager avec ses semblables; les acteurs aussi sont animés par le grand nombre des spectateurs; cette salle remplie de toutes parts les échauffe d'un enthousiasme dont ils ne se.

feroient point saisis dans des momens de tranquillité & de solitude. Un poete habile, comme par un pouvoir magique fait partager à ses spectateurs à son gré toutes les impressions théatrales : ils pleurent, ils tremblent, ils s'indignent, ils se réjouissent & sont remués par les mêmes passions qui agitent les différentes personnes du Drame. Survient-il un événement contraire à nos vœux & qui trouble le bonheur des personnages aux quels nous nous intéressons, nous ressentons sur le champ la pitié la plus tendre & l'inquiétude la plus forte ; lorsque leurs douleurs sont causées par la perfidie, la cruauté ou la tyrannie d'un ennemi, nous sommes animés du ressentiment le plus vif contre l'auteur de ces calamités. Dans ce genre on regarde comme contraire aux regles de l'art de représenter une action froide & indifférente. Le poete ne doit point introduire des personnages dont l'intérêt ne tient point à la catastrophe, parce que leur indifférence se communique aux spectateurs & rallentit la vivacité de leurs passions.

Il n'est point de poésie plus agréable
que

que la Pastorale, & il est aisé de voir que la principale source du plaisir qu'elle cause vient des images de tranquillité & de tendresse qu'elle présente & dont elle enchante le lecteur. Sannazare qui transporta la scène de ses Pastorales sur les bords de la mer, eut tort quoique ce choix de scène fournisse des tableaux plus frappans; l'image des travaux & des dangers auxquels les pêcheurs sont exposés, devient désagréable par ce sentiment de sympathie qui se réveille en nous à chaque idée de bonheur ou de malheur.

Un Poëte François disoit qu'à l'âge de vingt ans Ovide étoit son poëte, mais qu'à l'âge de quarante il donnoit la préférence à Horace. Il est vrai que nous saisissons avec plus de rapidité des sentimens analogues à nôtre disposition momentanée; mais il n'y a point de passion qui bien représentée, nous soit entièrement indifférente; parce qu'il n'y en a point dont tout homme n'ait du moins le germe & les premiers principes au dedans de lui. La Poësie dit-on, doit peindre les objets d'une manière assez animée pour que l'illusion devienne

vérité ; preuve certaine que par-tout où se trouve la réalité de ces objets nôtre ame est disposée à s'affecter vivement.

Toutes les nouvelles, tous les événemens récents, propres à intéresser la destinée des Etats, le sort des provinces & d'un grand nombre d'hommes agitent ceux même dont le bien-être n'est point immédiatement lié à ces événemens, ces sortes de faits se répandent avec promptitude, s'écoulent avec avidité & sont discutés avec attention, & avec chaleur. On diroit dans ces occasions que les intérêts des Etats sont devenus ceux de chaque particulier. L'imagination est toujours frappée, quoique les passions qu'elle reveille ne soient pas toujours assez fortes ni assez durables pour influencer ensuite sur nôtre conduite & sur nos actions.

La lecture de l'histoire est un amusement tranquille, mais ce n'en seroit plus un si nôtre cœur n'éprouvoit des mouvemens analogues à ceux qui occupent le pinceau de l'historien. Thucydide & Guicciardin ne soutiennent que foiblement nôtre attention, lorsque le premier ne
dét-

décrit que les futiles combats de quelques petites villes de la Grèce & que le dernier est engagé dans la guerre de Pise ; le petit nombre d'hommes intéressés à ces événemens & la petitesse de l'intérêt ne remplissent point assez notre imagination & n'excitent point assez fortement nos passions. La consternation profonde qui regne dans l'armée nombreuse des Athéniens devant Syracuse, le danger dont Venise se trouve menacée, voilà ce qui excite notre compassion & nous remplit de terreur & d'inquiétude.

Le stile froid & indifférent de Suetone peut aussi bien que le pinceau mâle & vigoureux de Tacite nous convaincre de la cruauté & de la méchanceté de Tibere & de Néron ; mais quelle différence d'impressions ! L'un rapporte froidement des faits & l'autre met sous nos yeux les portraits vénérables de Soranus & de Thrasca ; qui envisageant leur destin avec intrépidité, ne sont touchés que de la douleur qu'éprouvent leurs amis & leurs proches ; alors quels sentimens n'éprouve-t-on pas ; quelle indignation nous saisit contre le

Tyran dont la sombre défiance & la méchanceté gratuite ont causé cette barbarie !

Si nous rapprochons ces objets plus près de nous, si nous réalisons tout ce qui pouvoit être considéré comme l'effet trompeur de l'illusion, quels mouvemens violens ne ressentira-t-on pas ! Et combien ils seront supérieurs aux vûes rétrécies de l'amour propre & de l'intérêt personnel ! Les séditions populaires, la fougue des partis, un dévouement aveugle à des chefs factieux, sont les effets les plus sensibles, quoique les moins estimables, de cette sympathie sociale qui se trouve entre les hommes. On peut remarquer jusques dans les sujets les plus frivoles combien il est mal aisé de nous soustraire au pouvoir de cette sympathie. Lorsqu'une personne bégaye ou prononce avec difficulté, nous souffrons pour elle & nous partageons son embarras. La critique défend de combiner des syllabes ou des lettres qui se prononcent avec peine parce que par une espèce de sympathie naturelle l'oreille en est fatiguée ; & même en parcourant un livre des yeux nous nous appercevons du défaut d'harmonie

nie

nie si par hazard il regne dans cet ouvrage, parce que nôtre imagination nous fait toujours entendre quelqu'un qui récite & articule avec peine ces sons discordants; tant il y a de finesse dans les sentimens que nous éprouvons!

Des attitudes aisées, des mouvemens peu contraints sont toujours agréables; un air de santé & de vigueur fait plaisir; des habits qui tiennent chaud sans trop charger le corps, qui le couvrent sans gêner les membres sont regardés comme bien faits. Dans tout jugement que l'on porte sur la beauté, les sentimens qu'elle a déjà inspirés à d'autres, ne sont point sans effet: ils préparent le spectateur à de pareilles impressions de plaisir (a). Est il donc surprenant que nous ne puissions porter un jugement sur les caractères ou sur la conduite des hommes sans considérer le but où tendent leurs

(a) *Decentior equus cujus astricta sunt ilia; sed idem velocior. Pulcher affectu sit Athleta, cujus lacertos exercitatio expressit; idem certamini paratior. Nunquam enim species ab utilitate dividitur. Sed hoc quidem discernere modici judicii est. Quintilian. Inst. Lib. VIII. cap. 3.*

leurs actions, & sans perdre de vûe le bonheur ou le malheur qui en résulte pour la société? Quelle combinaison d'idées pourroit remplacer ce principe dans ses opérations (a)?

Lorsqu'un homme par insensibilité ou par amour pour lui-même n'est point touché par le spectacle du malheur & du bien-être de l'humanité, il faut qu'il soit éga-

(a) A proportion du rang qu'un homme occupe, nous nous croyons en droit d'attendre de lui un degré de bonté plus ou moins grand, & lorsque nous sommes trompés dans nos espérances nous le blâmons de son inutilité, & nous le censurons encore plus quand sa conduite est mauvaise ou nuisible. Lorsque les intérêts d'un pays sont compromis avec ceux d'un autre, nous jugeons du mérite d'un homme d'Etat par le bien ou le mal qui révient à sa patrie de sa conduite & de ses conseils, sans avoir égard au mal qu'il fait à nos ennemis; ses concitoyens sont l'objet dont on s'occupe, qui fait décider de son mérite, & comme la nature a gravé dans le cœur de tout homme un attachement très fort pour sa patrie, nous ne songeons gueres aux autres nations lorsque leurs intérêts sont en concurrence avec les nôtres: ajoutez à cela que nous trouvons qu'un homme travaille plus efficacement au bonheur de l'humanité en s'occupant du bien de la société dont il est membre que lorsqu'il se livre à des vûes vagues & indéterminées dont il ne peut résulter aucun bien faute d'un objet précis à qui elles puissent convenir.

également indifférent à l'égard des peintures qu'on peut lui faire du vice & de la vertu; d'un autre côté il se trouve toujours que l'intérêt vif que l'on prend au bonheur des hommes est accompagné d'un sentiment délicat des distinctions morales, d'une aversion forte pour les injustices, d'une approbation prompte de ce qui contribue au bien-être. Quoique dans ce genre un homme puisse être infiniment plus sensible qu'un autre, il n'y a cependant personne qui s'intéresse assez peu à ses semblables pour ne point sentir les distinctions morales du bien & du mal fixées par les différens motifs de nos actions. En effet en portant ses yeux sur la conduite de deux hommes dont l'un fait du bien & l'autre fait du mal à ses semblables ou à la société, comment supposer qu'une personne qui a le cœur sensible puisse se défendre de donner la préférence au premier & de lui accorder du mérite? Supposons cette personne aussi possédée d'amour propre qu'on voudra, qu'elle ne soit occupée que de ses propres intérêts, du moins quand ils ne seront point attaqués elle ne laissera

qu'indifférent aux peintures qu'on lui fait du vice & de la vertu. Tous ses sentimens doivent être renversés & entièrement opposés à ceux des autres hommes ; tout ce qui contribue au bien de l'humanité se trouvant contraire à ses desirs doit exciter en lui du déplaisir, & il doit voir avec complaisance tout ce qui produit des désordres & des malheurs dans la société. Timon, qu'une mauvaise humeur affectée plutôt que sa méchanceté fit surnommer le *Misanthrope*, embrassa un jour Alcibiade très tendrement. *Courage mon fils*, lui dit-il, *meritez la confiance du Peuple, je prévois qu'un jour vous lui causerez de très grands maux.* En admettant les deux principes des Manichéens, leurs sentimens sur les actions humaines aussi bien que sur toute autre matière doivent être entièrement opposés ; chaque acte de Justice & d'humanité, en lui même doit plaire à l'une de ces divinités & déplaire à l'autre. Les hommes ressemblent au bon principe. Lorsqu'ils ne sont point corrompus par leur propre intérêt, par le ressentiment ou par l'envie, leur philanthropie naturelle les porte tou-

jours à préférer le bonheur de la société, & par conséquent la vertu au vice. Il ne s'est peut-être jamais trouvé un homme absolument méchant ou qui le fut gratuitement & sans motif, & s'il s'en trouve un de cette espèce ses principes en morale doivent être aussi pervers que ses sentimens de Justice. En regardant la cruauté de Néron comme arbitraire & non comme l'effet de ses craintes & de son caractère vindicatif, il est évident qu'il a du réellement faire plus de cas de Tigellinus que de Senèque ou de Burrhus.

Un homme d'Etat ou un Citoyen qui sert notre pays, de notre tems, a plus de droits à notre estime que celui qui faisoit dans des siècles reculés le bonheur de quelques nations éloignées; quoique dans ces deux cas le mérite soit le même, nos sentimens ne sont point excités avec la même force. Ici la raison devient la règle de nos sentimens intérieurs & de nos perceptions, de la même manière qu'elle nous garantit de l'erreur à la vue des objets extérieurs qui se présentent à nos sens. Le même objet vu à une distance double
nous

nous paroît plus petit de la moitié, cependant nous jugeons qu'il est de la même grandeur dans les deux positions, parce que nous sçavons qu'à mesure que nous en approchons son image s'étendra à nos yeux, & que la différence de grandeur n'est point dans l'objet même, mais dans la distance où nous sommes placés par rapport à lui. En effet si le raisonnement ne corrigeoit pas les apparences tant à l'égard du sentiment intérieur que pour les sens extérieurs, les hommes ne pourroient jamais parler sur aucun sujet d'une manière positive: l'état de fluctuation dans lequel nous nous trouvons fait sans cesse changer les objets à nos yeux & les offre sous des points de vue différens (a).

Plus

(a) C'est pour cette raison que dans nos jugemens nous n'avons égard qu'au but où tendent les actions & les caractères, quoique dans le fond on ne peut s'empêcher d'accorder plus d'estime à un homme que son état met à portée de rendre sa vertu réellement utile à la société, qu'à un autre qui ne peut montrer ses vertus sociales que par de bonnes intentions & par des sentimens de bienveillance. En distinguant par un effort d'esprit qui n'est point difficile, le caractère de l'état, nous trouverons ces deux hommes égaux en mérite & nous leur accorderons le même tribut
de

Plus nous conversons avec les hommes & plus nous nous livrons à la société, plus nous nous familiarisons avec ces sortes de préférences & de distinctions générales sans la considération des quelles nos discours seroient à peine intelligibles. Chaque homme a des intérêts qui lui sont personnels, & l'on ne peut supposer que les desirs & les aversions qu'ils lui inspirent soient portés dans les autres au même degré. Ainsi le langage destiné à un usage général doit se fixer d'après des vûes plus étendues : il doit attacher les épithetes d'éloge ou de blâme conformément aux sentimens que font naître les intérêts généraux de la société. Si dans la plupart des
hom-

de louanges. C'est le raisonnement qui corrige ou s'efforce de rectifier les apparences, mais il ne peut l'emporter entièrement sur le sentiment. Pourquoi dit-on qu'un pêcher est meilleur qu'un autre, si ce n'est parce qu'il produit de meilleurs pêches ? N'en feroit on pas le même éloge quand même des insectes auroient détruit son fruit avant son point de maturité ? En morale ne nous dit on pas qu'il faut juger de l'arbre par ses fruits ? Et dans l'un & l'autre cas ne nous est il point aisé de distinguer entre ce qui est naturel & ce qui est accidentel ?

hommes ces sentimens ne sont point aussi forts que ceux qui regardent leur bien-être particulier, cela n'empêche pas que les personnes les plus dépravées & les plus dominées par l'amour propre ne fassent quelque distinction & n'attachent l'idée de bien à une conduite bienfaisante & l'idée de mal à celle qui lui est opposée. Il faut convenir que la sympathie qui nous attache au bien-être des autres est un sentiment beaucoup plus foible que l'amour de nôtre propre bonheur, & l'intérêt que nous prenons aux personnes qui nous sont étrangères est beaucoup moins vif que celui que nous prenons à ceux qui nous touchent de plus près ; c'est pour cela même qu'il faut en méditant paisiblement sur les divers caractères des hommes, négliger toutes ces différences, rendre nos sentimens plus généraux & plus relatifs à la société entière : souvent nous changeons nous mêmes de position à son égard, & de plus nous rencontrons tous les jours des personnes qui étant dans une situation différente de la nôtre ne pourroient plus con-

ver.

verser avec nous si nous restions constamment dans la même position sans aucune révolution dans nos idées & dans nôtre conduite : ainsi le commerce mutuel de sentimens qui se fait dans la société & par la conversation nous oblige d'établir un modele général d'après lequel nous approuvons ou nous désapprouvons les caractères & les mœurs. Et quoique le cœur n'adopte point ces idées générales tout à fait & qu'il ne règle point son amour ou sa haine exactement sur ces différences abstraites & générales de vice & de vertu, sans aucun égard pour nous mêmes ou pour les personnes avec qui nous avons des liaisons immédiates, cependant ces distinctions morales ne laissent pas d'avoir une influence très grande. On ne peut nier qu'elles n'en ayent au moins dans nos discours, & ainsi elles peuvent nous servir dans les cercles, dans les écoles, en chaire, & sur le théâtre (a).

Sous

(a) La nature a voulu très sagement que des liaisons particulieres l'emportassent communément sur les considérations générales, sans cela nos affections & nos actions se perdroient faute d'avoir
un

Sous quelque point de vûe donc que nous envisagions cette matiere, le mérite que l'on attribue aux vertus sociales reste toujours le même, & tire sa source principalement de l'attachement qu'un sentiment de bienveillance naturelle nous donne pour les intérêts de l'humanité & de la société. Si nous examinons la constitution de la nature humaine telle que l'expérience & l'observation journaliere nous la montrent, nous sommes forcés de conclure *a priori* qu'il est impossible qu'un être tel que l'homme soit totalement indifférent au bonheur & au malheur de ses semblables, & qu'abstraction faite de toute considération personnelle & lorsque rien n'obscurcit son jugement, il faut nécessairement qu'il appelle *bien*, ce qui contribue à leur bien-être

un objet déterminé. C'est ainsi qu'un bienfait reçu par nous mêmes ou par nos proches excite en nous des sentimens plus vifs d'amour & d'admiration qu'un bienfait plus grand mais qui a pour objet une nation éloignée. Cependant dans ces cas la réflexion nous aide à corriger la défecuosité de ces sentimens en nous montrant un modèle général de vice & de vertu formé principalement d'après les maximes de l'utilité générale.

être & mal ce qui tend à leur malheur : Voilà donc au moins les premiers traits qui marquent une distinction réelle entre les actions, & à mesure que l'on supposera la sensibilité d'un homme plus étendue, les nœuds qui l'unissent avec ceux qui seront heureux ou malheureux, se resserreront ; il sentira plus vivement leur bonheur ou leur malheur ; il blâmera ou il approuvera d'une façon plus forte & plus décidée. Il n'est point nécessaire qu'une action généreuse simplement rapportée dans une histoire ou dans une gazette excite en nous les sentimens d'admiration & d'applaudissement les plus vifs. La vertu placée à une certaine distance est comme une étoile fixe ; qui aux yeux de la raison est bien aussi lumineuse que le soleil dans sa splendeur méridienne, mais dont la distance immense nous empêche cependant de ressentir les influences de sa lumière & de sa chaleur ; rapprochons nous de cette action vertueuse en supposant des liaisons avec son auteur ou même, si vous voulez, par une peinture vive & éloquente du fait, nos cœurs seront saisis aussitôt, notre sen-

ti-

timent de l'impâthie s'éveillera & nôtre froide admiration fera place aux démonstrations d'estime & d'amitié les plus fortes. Ces conséquences paroissent naturellement tirées des principes généraux de la nature humaine, & l'expérience nous les fait voir journellement dans le cours ordinaire de la vie.

Maintenant renverfons ces raisonnemens, considérons cette matiere *à posteriori*, & en pesant les conséquences voyons si le mérite de toutes les vertus sociales n'est point fondé sur les sentimens de l'humanité qu'elles nous inspirent. Il paroît d'abord constant que la vûe d'utilité est en toute occasion une source de louange & d'approbation, c'est à l'utilité qu'on en appelle pour décider du mérite ou du démerite des actions; cette considération est la source unique de l'estime que l'on accorde à la justice, à la fidélité, à l'honneur, à la soumission, à la chasteté; elle est inséparable de toutes les autres vertus sociales, de l'humanité, de la générosité, de la charité, de l'affabilité, de la douceur, du pardon des injures & de la modération;

en un mot elle est la base de la principale partie de la morale qui a pour objet la société humaine & nos semblables.

Il paroît encore que dans le jugement que nous portons sur les hommes & sur les mœurs & dans l'approbation que nous leur accordons, l'utilité à laquelle tendent les vertus sociales ne nous touche point par un motif d'intérêt particulier, mais par un motif plus étendu & plus général. Il paroît que c'est un desir sincere du bien public ou de ce qui est propre à maintenir la paix, l'harmonie & la concorde dans la société, qui reveille en nous les sentimens de bienveillance naturelle & qui nous fait aimer les vertus sociales. Ce qui semble confirmer ces principes, c'est que ces sentimens & cette sympathie que nous éprouvons les uns pour les autres sont si profondément gravés en nous & ont un si grand pouvoir qu'ils nous portent à censurer & à applaudir d'une façon très vive. Le système que je propose est le résultat de toutes ces conséquences qui toutes paroissent fondées sur une expérience constante & sur des observations exactes.

Quand

Quand il seroit douteux que le sentiment d'humanité ou l'intérêt qu'on prend aux autres fut naturel à l'homme nous ne laisserions pas de remarquer que l'on n'approuve dans une infinité d'occasions que ce qui a pour but le bien-être de la société; cela nous prouve la force du sentiment de bienveillance; car il est impossible que les moyens qui conduisent à un but soient agréables lorsque le but lui-même est indifférent. D'un autre côté s'il étoit douteux que la nature eut mis en nous un sentiment moral d'approbation ou de blâme, en voyant en tant d'occasions la force de l'humanité & des autres vertus sociales nous serions obligés d'en conclure que tout ce qui contribue au bien-être de la société donne nécessairement de la satisfaction, & que tout ce qui lui est nuisible cause du déplaisir. Mais lorsque toutes ces différentes réflexions & observations concourent à nous fournir le même résultat, ne doivent elles pas être regardées comme évidentes & comme incontestables?

Je me flatte qu'en suivant ce raisonnement je trouverai encore de quoi confirmer

ce système, & que je pourrai faire voir l'origine d'autres sentimens d'estime & d'approbation qui découlent du même principe.



SECTION VI.

Des qualités utiles à nous mêmes.

I.

Rien n'est plus ordinaire que de voir les Philosophes empiéter sur le territoire des Grammairiens, & s'engager dans des disputes de mots tandis qu'ils croient traiter les questions les plus importantes & les plus profondes. Ensuite de cette observation s'il étoit question ici d'affirmer ou de nier *que toutes les qualités estimables de l'ame doivent être regardées comme des vertus*, bien des gens croiroient peut-être que nous traitons une des plus profondes spéculations de la morale ; il est cependant vraisemblable que toute cette recherche ne se-

seroit fondée que sur une dispute de mots. Ainsi pour éviter autant que nous le pourrions toute ambiguïté & toute chicane, nous nous contenterons de remarquer d'abord, que dans la vie ordinaire les sentimens de censure ou d'approbation excités par les qualités de l'esprit de quelque nature qu'elles soient, se ressemblent presque tous ; en second lieu que tous les anciens moralistes, qui sont nos meilleurs guides, n'y ont trouvé que peu ou point de différence.

Premierement il est à observer que le sentiment qu'on a de son propre mérite ou la satisfaction qui résulte de l'examen de nôtre propre conduite, & qui quoique le plus ordinaire de tous n'a point de nom dans nôtre langue (a), est fondé sur des
qua-

(a) Le mot *orgueil* se prend communément en mauvaise part, cependant ce sentiment en lui même paroît indifférent & peut être bon ou mauvais suivant qu'il est bien ou mal dirigé, & suivant les circonstances qui l'accompagnent. Les François rendent ce mot par *amour propre* mais comme ils emploient le même mot pour exprimer l'amour de soi même aussi bien que la vanité, il en résulte une grande confusion de termes

qualités telles que le courage, la capacité, l'industrie & la probité aussi bien que sur un grand nombre d'autres perfections de notre ame. D'un autre côté n'est on pas toujours mortifié en réfléchissant à ses extravagances & à ses déreglemens passés & ne ressent on pas un déplaisir secret & de la honte quand la mémoire retrace des circonstances dans lesquelles on s'est conduit d'une manière absurde & ridicule? Le tems n'est point capable d'effacer les idées cruelles que laisse à un homme sa mauvaise conduite, & les affronts que lui ont attirés sa lâcheté ou son impudence. Ces idées le poursuivent jusques dans ses momens de solitude, elles flétrissent tous les desirs de son cœur, & font qu'il se voit lui même sous les couleurs les plus odieuses & les plus méprisables. Est il rien que nous cachions aux autres avec plus de soins ou sur quoi nous redoutions plus la raillerie & la satire que nos erreurs, nos foiblesses & nos petitesse? Notre bravoure
ou

dans la Rochefoucault & dans plusieurs de leurs moralistes.

ou notre sçavoir, notre esprit, notre éducation, notre éloquence, notre adresse, notre goût & nos talens ne sont ils pas les principales sources de notre vanité? Nous prenons plaisir d'étaler ces choses, souvent avec ostentation, & communément nous marquons plus d'ambition d'y exceller même que dans les vertus sociales, quoiqu'elles soient infiniment plus recommandables. La bonté & sur-tout la probité sont des qualités si indispensables que la violation des devoirs qu'elles imposent s'attire la censure la plus sévère; cependant la pratique ordinaire de ces vertus n'est point accompagnée de grandes louanges quoiqu'elle soit essentielle au maintien de la société. Voilà, je crois, pourquoi les hommes ne font ordinairement point difficulté de se vanter des bonnes qualités de leur cœur, tandis qu'ils sont si réservés sur celles de leur esprit; les qualités de l'esprit étant supposées plus rares & plus extraordinaires sont plus communément l'objet de nos desirs orgueilleux, & lorsqu'on voit quelqu'un se louer par ces endroits on le

soupçonne volontiers enclin à la vanité & à l'amour propre.

Il est difficile de décider si on fait plus de tort à la réputation d'un homme en disant qu'il est fripon qu'en disant qu'il est poltron, ou si un ivrogne & un gourmand ne sont pas aussi odieux & aussi méprisables qu'un orgueilleux ou un avare. Si j'avois à choisir, je préférerois pour mon propre bonheur & pour la jouissance de moi même un cœur humain & sensible à toutes les talens réunis de Demosthène & de Philippe; mais aux yeux du monde j'aimeirois mieux passer pour un homme d'un grand génie & d'un courage intrépide, avec cette réputation je me croirois en droit de m'attendre de la part du Public aux plus fortes démonstrations d'admiration & d'applaudissement. Le rôle qu'un homme joue dans la société, la manière dont il est reçu dans les cercles, l'estime que lui témoignent ceux qui le connoissent, sont des avantages qui dépendent autant de son esprit & de ses talens que d'aucune autre partie de son caractère. Un homme qui

au

auroit les meilleures intentions du monde, qui seroit le plus éloigné de toute violence & de toute injustice, n'acquerra jamais beaucoup d'estime sans avoir au moins une certaine portion d'esprit & de dons naturels?

Sur quoi disputons nous donc. Si le bon sens & le courage, la tempérance & l'industrie, l'esprit & les connoissances forment une partie considérable du mérite personnel; si un homme qui possède ces qualités a plus de raisons que celui qui en est privé, d'être content de lui-même, & plus de titres pour mériter la bienveillance, l'estime & les bons offices des autres; en un mot si les sentimens que ces qualités s'attirent sont les mêmes que ceux qu'inspirent les vertus sociales, quelle raison aurions nous pour être si scrupuleux sur un mot, ou pour douter si ces qualités méritent le nom des vertus (a)? on peut en

(a) Il me paroît que dans notre langue le courage, la tempérance, l'industrie, la frugalité, &c. sont appelées *vertus*, du moins dans le langage ordinaire, mais lorsqu'on dit qu'un homme est vertueux on veut principalement caractériser

en effet soutenir que le sentiment d'approbation que ces perfections excitent est moins fort & par conséquent différent de celui que font naître la justice & l'humanité; mais cette raison ne doit point suffire pour les ranger dans des classes entièrement différentes & pour leur donner des noms différens. Les caractères de César & de Caton, peints par Salluste sont tous deux vertueux dans le sens le plus stricte, mais ils ne le sont pas de la même façon, & ils excitent en nous des sentimens bien divers; l'un produit de l'amour, l'autre de l'estime; l'un est aimable, l'autre est respectable; nous souhaiterions que notre ami fut du caractère de l'un & nous désirerions de ressembler à l'autre. Par la même raison l'approbation qui accompagne les
ta,

ses qualités sociales. Il n'est pas nécessaire dans un discours moral & philosophique de faire attention à toutes ces bizarreries de la langue qui peuvent varier avec ses différentes dialectes & ses différentes époques; les sentimens des hommes étant plus importants & moins sujets à varier méritent un peu plus nos spéculations; cependant on peut remarquer en passant que dès que l'on parle des vertus sociales cette distinction suppose qu'il y a des vertus d'une autre nature.

talens, la tempérance, l'industrie peut différer en quelque chose de celle que nous accordons aux vertus sociales, sans que ces deux sortes de vertus soient pour cela d'une nature totalement différente. En effet nous observons que même les talens naturels ainsi que les autres vertus ne produisent pas tous le même genre d'approbation. Le bon sens & le génie nous attirent de l'estime & de la considération, l'esprit & la bonne humeur s'attirent de l'amour & de l'affection (a).

Je

(a) L'amour & l'estime sont presque la même passion & partent des mêmes causes, les qualités qui les produisent toutes deux sont de la nature de celles qui inspirent du plaisir. Mais lorsque ce plaisir est austère & sérieux lorsque son objet est grand & qu'il cause une forte impression, lorsqu'il produit en nous du respect & un sentiment d'humilité, dans tous ces cas la passion qui naît de ce plaisir s'appelle plus particulièrement *estime* qu'*amour*. Les deux sentimens sont accompagnés de bienveillance, elle est cependant plus étroitement liée avec l'amour qu'avec l'autre. Il paroît qu'il entre plus d'orgueil dans le mépris que d'humilité dans l'estime. Pour peu qu'on réfléchisse sur les passions, il est aisé d'en sentir la raison. Tous ces mélanges & toutes ces combinaisons de différens sentimens sont un sujet très intéressant de spéculation; mais ils ne tiennent point à celui que nous traitons. Dans le cours de cette recherche nous considérons en général les qualités qui mé-

Je crois que la plupart des hommes feront du sentiment de l'élegant Auteur du Poëme de l'art de conserver la santé, la vertu consiste dans le bon sens & l'esprit joints à l'humanité: la bonté seule est une sottise (a).

Un homme qui s'est ruiné par ses prodigalités insensées, par sa vanité frivoles, par des projets chimériques, par des plaisirs déréglés, par un jeu immodéré, a-t-il droit de prétendre à nos bons offices & à notre assistance généreuse? Ces vices, car on peut leur donner ce nom, attirent sur tous ceux qui en sont dominés, le mépris & des malheurs qui n'excitent la pitié de personne.

A-

méritent la louange ou le blâme, sans entrer dans toutes les différences minutieuses des sentimens qu'elles excitent. Il est évident que l'on a de l'aversion pour tout ce qu'on méprise, aussi bien que pour tout ce qu'on hait, & nous ne voulons point entrer dans des réflexions plus compliquées. Les sciences morales paroissent toujours abstraites au commun des lecteurs quelque précautions que l'on prenne pour les débarrasser de spéculations inutiles & pour les mettre à la portée de tout le monde.

(a) *Virtue (for mere good-nature is a fool)*

Is sense and spirit, with humanity.

Art of preserving health. Book IV.

Achæus Prince prudent & sage tomba dans un piège fatal qui lui coûta la couronne & la vie, quoiqu'il eut pris toutes les précautions raisonnables pour s'en garantir. Polybe remarque que ce Prince n'en est pas moins digne d'estime & de compassion, & les perfides seuls dont il a été la victime méritent le mépris & la haine.

La négligence & l'étourderie que Pompée fit paroître au commencement des guerres civiles refroidirent l'amitié que Cicéron lui portoit, *de même, dit ce dernier, que le défaut de propreté, de décence, & de discrétion dans une maîtresse, nous en éloigne & fait que nous cessons de l'aimer.* C'est ainsi qu'il s'exprime dans ses Lettres à Atticus, où il ne parle pas en philosophe mais en homme du monde & en homme d'Etat. Le même Cicéron, quand à l'imitation des anciens il parle en philosophe, donne beaucoup d'étendue à l'idée de vertu, & comprend sous ce nom honorable toutes les qualités estimables de l'esprit. Dans les Offices il dit que la prudence est une sagacité qui conduit à la dé-

cou-

couverte de la vérité & qui met en garde contre l'erreur. La grandeur d'ame, la tempérance, la décence y sont analysées de la même manière, & cet éloquent moraliste en admettant la division alors reçue des quatre vertus cardinales ne fait des devoirs de la société qu'un point de sa division.

On n'a qu'à lire les titres des chapitres de la morale d'Aristote pour se convaincre qu'il met au rang des vertus le courage, la tempérance, la magnificence, la grandeur d'ame, la modestie, la prudence, & la liberté mâle, aussi bien que la justice & l'amitié. *Soutenir & s'abstenir*, c'est-à-dire, être patient & modéré ont été regardés par quelques anciens comme l'abrégé de la morale.

A peine Epictète fait-il mention de la compassion & de l'humanité, si ce n'est pour mettre ses disciples en garde contre ces sentimens. Il paroît que les Stoïciens ne faisoient consister la vertu que dans la fermeté & dans un jugement sain. Chez eux comme dans Salomon & chez les autres moralistes Orientaux la sagesse & la folie
sont

sont des synonymes de *vertu* & de *vice*. Les hommes vous loueront, dit David, si vous travaillez à votre bonheur. Un Poëte Grec a dit, *Je bais un homme sage qui ne l'est pas pour lui même.*

Plutarque n'est pas plus systématique dans sa philosophie que dans son histoire. Lorsqu'il compare les grands hommes de la Grèce & de Rome, il expose également leurs vices & leurs vertus & n'omet rien de ce qui peut déprimer ou exalter leur caractère. Ses discours moraux renferment pareillement une censure libre des hommes & des mœurs.

Quoique Tite live parle d'Annibal avec partialité, il ne laisse pas de lui accorder des vertus éminentes. „ Il n'y eut jamais,
 „ dit cet Historien, d'homme plus propre
 „ à obéir & à commander, & il est diffi-
 „ cile de dire s'il se rendit plus agréable à
 „ son Général qu'à l'armée; il n'y avoit
 „ personne à qui Asdrubal aimât mieux
 „ confier la conduite d'une entreprise
 „ dangereuse, les soldats ne marquoient
 „ jamais plus d'ardeur & de confiance que
 „ lorsqu'ils étoient sous ses ordres; il af-
 „ fron-

„ frontoit les dangers avec audace, il y
 „ conservoit beaucoup de prudence; il n'y
 „ eut point de fatigue qui put accabler
 „ son corps ni son esprit, le froid & le
 „ chaud lui étoient indifférens; il regar-
 „ doit le boire & le manger comme des
 „ besoins de la nature qu'il falloit satisf-
 „ faire, & non comme des occasions de
 „ sacrifier à la volupté. Il veilloit ou re-
 „ posoit indifféremment la nuit ou le
 „ jour.... Ces grandes vertus étoient ter-
 „ nies par de grands vices, il pouffoit la
 „ cruauté jusqu'à la barbarie, il étoit d'u-
 „ ne perfidie plus que Punique, sans foi;
 „ sans loi il n'avoit égard ni à sa parole,
 „ ni à ses sermens, ni à la Religion (a).

Le portrait que Guicciardin fait du Pape
 Alexandre VI. est assés semblable à celui
 qui précède mais il est plus juste, il prou-
 ve que les modernes quand ils parlent na-
 turellement ressemblent aux anciens. „ Ce
 „ Pape, dit-il, avoit un jugement & une
 „ capacité singuliers, une prudence admi-
 „ rable, un talent étonnant pour persua-
 „ der;

(a) Voyez Livre 21. chap. 4.

der; une promptitude & une dextérité
 „ incroyable dans toutes les affaires im-
 „ portantes, mais ces vertus furent con-
 „ trebalancées par ses vices, il n'avoit ni
 „ bonne foi, ni religion, il étoit d'une a-
 „ varice insatiable, d'une ambition déme-
 „ surée & d'une cruauté plus qu'inhu-
 „ maine”.

Polybe reproche à Timée d'avoir parlé
 d'une façon trop passionnée d'Agathocle
 qu'il regardoit pourtant lui-même comme
 le plus cruel & le plus odieux des Tyrans.
 Surquoi il dit, „ si comme cet Historien le
 „ rapporte, il quitta le métier vil & ab-
 „ ject de potier de terre pour se réfugier à
 „ Syracuse; si malgré une extraction ab-
 „ ject il parvint en peu de tems à se rendre
 „ maître de toute la Sicile; s'il mit la Ré-
 „ publique de Carthage dans le plus grand
 „ danger; si enfin il est mort fort âgé &
 „ en possession de la Royauté, ne doit on
 „ pas convenir qu'il falloit qu'il possédât
 „ des talens extraordinaires & qu'il eut
 „ un grand génie & une capacité peu
 „ commune? Ainsi son Historien n'eut pas
 „ dû se contenter de dire ce qui pouvoit

Tome V.

K

„ le

„ le rendre odieux, il eut été de son devoir de rapporter aussi les qualités louables & estimables qu'il pouvoit avoir”.

On peut remarquer en général que les Anciens n'ont gueres eu d'égard dans leurs raisonnemens moraux à ce qui étoit volontaire ou involontaire, cependant ils regardoient comme fort douteuse la question *si la vertu est susceptible d'être enseignée ou non* (a). Ils trouvoient à juste titre que la lacheté, la bassesse, la légereté, l'impatience, l'inquiétude, l'extravagance, & une infinité d'autres qualités de l'esprit, quoique entièrement indépendantes de la volonté, étoient ridicules, méprisables & odieuses. Mais de tout tems il a été impossible de supposer qu'il dépendit plus de l'homme de se procurer la beauté de l'âme que celle du corps. Cependant quelques Philosophes modernes en regardant la morale sur le même pied que les loix civiles qui se maintiennent par les peines & par les

(a) Voyez Platon dans son *Ménon*; Seneque de *otio* chap. 31. Horace dit, *Virtutem doctrina parat, naturam donat*. Livre 1. Epist. 18.

Les récompenses, ont été tentés de faire du volontaire & de l'involontaire la base de tout leur système. Chacun est maître d'employer les termes dans tel sens qu'il lui plaît, mais on est obligé de convenir que beaucoup de choses qui ne dépendent ni de la volonté ni du choix sont tous les jours des objets de louange ou de blâme, & il faut qu'en qualité de moralistes ou du moins en qualité de Philosophes spéculatifs nous cherchions à donner des raisons satisfaisantes de cette espece de contradiction.

Une tache, une faute, un vice, un crime sont des expressions pour indiquer différens degrés de censure & de blâme, qui tous au fond sont à peu près du même genre. En expliquant un de ces termes nous concevrons facilement les autres.

II.

Lorsque nous examinons une qualité ou une habitude, si elle paroît à certains égards préjudiciable à la personne qui la possède, & qu'elle la rende incapable d'une affaire ou d'une action, nous la mettons au

nombre de ses fautes & de ses imperfections. L'indolence, la négligence, le manque d'ordre, l'opiniâtreté, la légèreté, la précipitation, la crédulité n'ont jamais été regardés comme choses indifférentes dans un homme, encore moins comme vertus louables: nos yeux sont frappés sur le champ du préjudice qui en résulte, il excite en nous du déplaisir & s'attire notre censure.

On convient qu'il n'y a point de qualité qui soit digne de louange ou de blâme sans restriction: tout dépend du degré; les Peripatéticiens disent que la vertu tient le milieu, mais ce milieu est déterminé par l'utilité. La promptitude & l'expédition dans les affaires sont estimables, sans elles on ne parvient à l'exécution d'aucun projet; poussez cette promptitude trop loin, elle vous engagera dans des mesures précipitées & mal concertées. Ce sont des considérations de cette espèce qui nous aident à fixer le juste milieu dans toutes les recherches de la morale & de la prudence, elles nous empêchent de perdre de vue les avantages qui résultent d'un caractère ou d'u-

d'une façon d'être. Or comme la personne douée d'un tel caractère jouit seule de ses avantages, il paroît évident que ce n'est point l'amour de nous mêmes qui captive dans ce cas nôtre estime & nôtre approbation & qui nous en rend le coup d'œil si agréable, à nous qui ne sommes que spectateurs. Il n'y a point de force d'imagination qui puisse nous transformer en une autre personne; & nous séduire au point de nous persuader qu'étant cette personne nous recueillons les fruits des qualités estimables qui lui appartiennent; ou bien si cela arrive ainsi, l'imagination ne peut point être assés rapide pour nous remettre sur le champ à nôtre place, & pour nous faire aimer & estimer cette personne différente de nous. Des vûes & des sentimens si contraires à la vérité & si opposés les uns aux autres ne sçauroient se réunir en même tems & dans la même personne, ainsi dans le cas dont il s'agit il n'est pas possible de soupçonner des vûes intéressées; c'est un principe tout différent qui nous pousse & qui nous fait prendre part à la félicité de la personne que nous considé-

rons. Lorsque ses talens naturels & les connoissances qu'elle a acquises nous font prévoir son avancement & son élévation, les plans quelle remplira, ses heureux succès, son empire constant sur la fortune & l'exécution des projets les plus utiles, nous sommes frappés à la vûe de tant d'images agréables, & nous sentons naître en sa faveur des sentimens de complaisance & d'estime : les idées de bonheur, de joye, de triomphe, de prospérité sont liées avec chaque nuance de son caractère, & répandent sur nos cœurs un sentiment délicieux d'humanité & de sympathie (a).

Sup.

(a) On pourroit dire hardiment qu'il n'y a point de créature humaine à qui la vûe du bonheur n'inspire du plaisir, & à qui la vûe de l'infortune ne cause du déplaisir, à moins qu'elle ne soit possédée par le ressentiment & par l'envie. D'ailleurs ce sentiment paroît inséparable de nôtre être, mais il n'y a que les âmes généreuses qu'il pousse à chercher avec ardeur le bonheur des autres, & à qui il inspire une passion réelle pour leur félicité. Chez les hommes d'une ame rétrécie & commune cette sympathie ne va point au delà d'un foible mouvement de l'imagination qui sert seulement à exciter en eux des sentimens d'approbation ou de blâme & qui fait qu'ils donnent à un objet des dénominations honorables ou infamantes. Un avare louera l'industrie & la frugalité
mê-

Supposons un homme constitué de façon à ne prendre aucun intérêt à ses semblables, & à regarder le bonheur & le malheur de tous les êtres sensibles avec autant d'indifférence que deux nuances contigues d'une même couleur. Supposons que si d'un côté étoit la prospérité des nations & d'un autre leur ruine & qu'on lui dit de choisir, il demeureroit incertain & irrésolu entre deux motifs égaux, semblable en cela à l'âne de la fable placé entre un morceau de bois & un morceau de marbre sans pencher ni pour l'un ni pour l'autre. Je crois qu'on peut conclure justement qu'un homme de ce caractère ne prenant nul intérêt au bien-être d'une société ou à l'utilité particulière des autres, regarderoit toute qualité, quelque pernicieuse & quelque avantageuse qu'elle put être, avec

au.

même dans les autres, & il les regardera comme fort au dessus de toutes les autres vertus ; il connoit le bien qui en résulte, il sent cette espèce de bonheur plus vivement que tout autre dont on pourroit lui faire la peinture, malgré cela il ne donneroit peut-être pas un écu pour faire la fortune de l'homme industrieux dont il fait tant de cas.

autant d'indifférence que l'objet le moins fait pour intéresser.

Mais si à la place de ce monstre idéal nous supposons un homme qui puisse former un jugement ou se déterminer en conséquence, il aura une raison de préférence toute simple. Toutes choses d'ailleurs égales, avec quelque froideur qu'il se décide lorsqu'il n'est point animé par son propre intérêt ou que les personnes intéressées ne le touchent point, il ne laissera pas de faire un choix & de distinguer ce qui est utile de ce qui est nuisible. Mais cette distinction est précisément la même que la distinction morale dont on a si souvent & si inutilement cherché l'origine. Les mêmes qualités de l'esprit excitent & nos sentimens moraux & ceux de l'humanité; le même homme est susceptible d'éprouver fortement & les uns & les autres; & lorsque leur objet change, qu'il se rapproche de nous & qu'il se lie à nos intérêts, nos sentimens en reçoivent seulement plus de force & de vivacité. Ainsi suivant toutes les règles de la philosophie nous sommes obligés de conclure que ces deux sortes de sen-

sentimens sont les mêmes dans leur principe, puisque dans chaque circonstance, même la plus légère, ils suivent les mêmes loix & sont excités par les mêmes objets.

Pourquoi les Physiciens concluent ils avec la plus grande vraisemblance que la Lune est retenue dans son orbite par la même force de gravitation qui fait que les corps tombent de leurs poids & s'approchent de la surface de nôtre globe? C'est parce que le calcul prouve que ces deux effets sont absolument égaux & semblables entre eux: cette maniere de raisonner ne doit elle pas produire autant de conviction dans les recherches morales que dans celles de Physique?

Il seroit superflu de prouver en détail que toutes les qualités utiles à ceux qui les possèdent sont approuvées, & que les qualités contraires sont blâmées; la moindre réflexion sur ce qu'on éprouve tous les jours dans la vie suffit pour nous convaincre de cette vérité; nous nous bornerons à examiner un petit nombre de cas particuliers, afin d'écarter s'il est possible tous les

doutes qui pourroient rester sur cette matière.

La discrétion est une des qualités les plus nécessaires pour le succès de toutes les entreprises, elle met de la sûreté dans les liaisons que nous avons avec les autres, elle nous fait faire attention à leur caractère & au nôtre, elle nous fait peser toutes les circonstances de l'affaire que nous voulons entreprendre & mettre en usage les moyens les plus sûrs pour parvenir au but que nous nous proposons. Dans un Cromwell, dans un Cardinal de Retz la discrétion eût pu paroître une vertu bourgeoise : incompatible avec les vastes desseins qui occupoient leur ambition & leur courage, peut-être cette qualité eût été en eux un défaut & une imperfection. Mais dans le cours ordinaire de la vie, il n'y a point de vertu qui soit plus nécessaire pour réussir & pour écarter les obstacles ; sans cette vertu les plus grands talens peuvent devenir funestes à celui qui les possède, Polyphème privé de son œil n'étoit que plus exposé à cause de sa taille démesurée & de sa masse prodigieuse.

Le

Le caractère le plus heureux, si la nature humaine étoit susceptible d'une si grande perfection, feroit celui d'un homme qui maître de son tempérament emploieroit alternativement la hardiesse & la précaution suivant qu'elles feroient utiles à ses desseins.

St. Evremond trouve cette perfection au Maréchal de Turenne, à mesure que ce grand Capitaine vieillissoit il marquoit plus d'audace dans ses entreprises militaires, comme une longue expérience dans le métier de la guerre lui avoit fait connoître tous les incidens qu'on pouvoit avoir à craindre, il marchoit avec plus de fermeté & d'assurance dans une route qui lui étoit connue. Suivant la remarque de Machiavel, Fabius étoit toujours sur ses gardes au lieu que Scipion étoit très entreprenant; ils réussirent tous deux, parce que pendant le commandement de tous les deux les affaires des Romains étoient dans une situation convenable au génie de chacun; tous deux auroient échoué, si les situations eussent été renversées. Nous sommes heureux quand notre position se trouve conforme à notre tempérament; mais il y a plus de
mé.

mérite à pouvoir accomoder son tempérament aux circonstances.

Qu'est-il besoin de vanter les avantages de l'industrie, & de faire voir combien elle est utile pour acquérir du pouvoir & des richesses, ou pour ce qu'on appelle faire fortune ? L'apologue nous dit que la Tortue par une marche non interrompue remporta le prix de la course sur le Lièvre qui couroit cependant lorsqu'elle ne faisoit que se traîner. Le tems quand il est bien œconomisé est semblable à un champ bien cultivé dont quelques arpens produisent plus de choses utiles à la vie que des provinces entieres d'un terrain très fertile mais négligé & couvert de ronces & de mauvaises herbes.

On ne peut se promettre une fortune solide, ni se flatter d'une subsistance honnête quand on ne connoit point la frugalité. Les richesses au lieu d'augmenter diminuent tous les jours, & le possesseur n'en est que plus malheureux : car n'ayant pu borner ses dépenses lorsqu'il jouissoit d'un revenu considérable, il lui sera bien moins possible de se contenter d'une fortune plus modique;

que; suivant Platon les ames de ceux qui ont été dominés par des desirs impurs & deshonnêtes, après avoir été séparées de leurs corps qui leur fournissoient les moyens de se satisfaire, restent errantes sur la terre près des endroits où leurs corps sont ensevelis, elles désirent de se rejoindre aux organes qui leur ont procuré ces sensations qu'elles regretent. C'est ainsi que nous voyons les prodigues après avoir dépensé leur fortune en débauches extravagantes accourir aux tables abondantes & se glisser dans toutes les parties de plaisir, où ils sont un objet de haine pour les vicieux, & de mépris pour les sots.

L'extrême de la frugalité, c'est l'avarice; on a droit de la blâmer pour deux raisons: premièrement, parce qu'elle prive un homme de l'usage de ses richesses, & parce qu'elle étouffe l'hospitalité & empêche de jouir des plaisirs de la société. La prodigalité est l'autre extrême, elle est communément plus nuisible à l'homme qui s'y livre. L'un de ces excès est plus blâmé que l'autre suivant le tempérament du juge & suivant que celui ci est plus ou moins
sen-

sensible aux plaisirs de la société & des sens.

Il est constant que tous les hommes désirent également le bonheur, mais ils ne réussissent pas également dans leur recherche, une des principales causes du mauvais succès est le défaut de cette force d'esprit qui nous mettroit en état de résister à la séduction d'un plaisir présent pour des avantages éloignés. Nos penchans d'après un coup d'œil général jetté sur ce qui est désirable, se forment des regles de conduite & des mesures de préférence des uns sur les autres; ce code contient les déterminations de nos passions paisibles & calmes, qui seules peuvent nous faire décider si un objet est digne de notre attachement ou de notre aversion, & je ne sçais par quel abus de termes on a pu le regarder comme des résultats de la raison & de la réflexion. Mais lorsqu'ensuite un objet vient à se rapprocher de nous, & à se présenter sous un point de vûe plus favorable, il saisit notre imagination, le système général de nos résolutions est renversé, nous donnons la préférence à une jouissance passagere, souvent

vent nous nous couvrons d'ignominie & nous attirons sur nous une longue suite de chagrins pour des plaisirs qui éloignés n'avoient pu mériter nôtre attention. Les Poëtes emploient quelque fois leur esprit & leur langage séducteur à chanter les plaisirs présents, & à nous faire oublier les idées éloignées de réputation, de santé ou de fortune; il est aisé de sentir qu'en suivant leurs préceptes à la lettre on se jetteroit dans la dissolution & dans des débauches qui ne pourroient manquer d'être suivies de malheur & de repentir. Un homme ferme & décidé tient fortement à ses résolutions générales, il n'est point séduit par l'appas des plaisirs ni troublé par les menaces de la douleur, il ne perd jamais de vûe les objets éloignés, & par là il assure son honneur & sa félicité.

La contentement de soi même est un avantage dont, à certains égards, le sage & l'insensé jouissent également, mais c'est le seul bien qu'ils partagent ensemble, & je n'en connois point qui leur soit commun d'ailleurs. Un sot, n'est propre ni aux affaires, ni à la conversation, ni à la lecture;
&

& à moins que son état ne le condamne aux travaux les plus grossiers il est un fardeau inutile à la terre. C'est pour cela que les hommes sont si jaloux de leur réputation; sur ce point nous avons un grand nombre d'exemples qu'on ait souffert des reproches de perfidie & de scélératesse, mais nous n'avons jamais vu qu'on souffre patiemment les reproches d'ignorance & de stupidité. Polybe nous dit que Dicéarque Général Macédonien pour braver les opinions vulgaires avoit élevé des autels à l'impiété & à l'injustice; je suis convaincu que ce même homme n'eut pas soutenu le titre d'imbécille, & qu'il eut cherché à s'en venger. Il n'y a que la tendresse filiale, de tous les liens de la nature le plus fort & le plus indissoluble, qui puisse faire supporter le reproche de sottise, & surmonter le dégoût qu'il cause: l'amour même est éteint par cette qualité dès qu'elle est aperçue, quoique cette passion puisse quelque fois subsister avec la fausseté, l'ingratitude, la noirceur & l'infidélité; il n'y a pas jusqu'à la vieillesse qui ne soit moins funeste à l'amour que la sottise. Tant il est
vrai

vrai qu'il n'y a point d'idée plus insupportable pour les hommes que celle d'une entière incapacité pour toute entreprise & toute affaire, & d'une erreur continuelle dans la conduite de la vie!

On demande quelque fois si une conception lente est préférable à une conception prompte? Si un homme dont le premier coup d'œil est très pénétrant mais qui n'est pas capable d'application, est plus estimable qu'un homme qui ne vient à bout de rien sans un grand travail? S'il vaut mieux avoir dans l'esprit de la netteté que de l'invention? S'il est plus avantageux d'être doué d'un grand génie que d'avoir un jugement sûr? Quel est en un mot le caractère ou le tour d'esprit qui mérite la préférence sur tous les autres? Il est évident qu'on ne peut répondre à aucune de ces questions sans examiner quelle est de ces qualités celle qui rend un homme plus utile à la société, & plus propre à réussir dans ses entreprises.

Si un sens exquis & un génie supérieur ne sont point si utiles que le simple bon sens, leur rareté en revanche, leur nouveauté, & la

Tome V.

L

gtan

grandeur de leurs objets, font une espèce de compensation; ils attirent l'admiration des hommes: il en est de ces qualités comme de l'or à qui l'on attribue une valeur fort au dessus de celle du fer, quoiqu'il soit beaucoup moins utile.

Rien ne peut suppléer au défaut de jugement, celui de la mémoire peut être remplacé, soit dans le cabinet, soit dans le monde, par la méthode, par l'application, par le soin de confier tout au papier, & il est rare d'entendre dire qu'un homme n'ait point réussi dans une affaire faute de mémoire. Chez les anciens où un homme ne pouvoit jouer un rôle sans le talent de la parole, & où l'on avoit à parler devant des auditeurs dont les oreilles étoient trop délicates pour supporter des harangues aussi mal digérées que celles de nos orateurs modernes, il étoit de la plus grande importance d'avoir de la mémoire & cette qualité étoit beaucoup plus estimée qu'elle de l'est de nos jours. A peine y a-t-il un grand génie dans l'antiquité qui n'ait été loué par cet endroit & Cicéron met la mémoire au nombre des autres grandes

des

des qualités qu'il attribue à César (a).

Des coutumes & des mœurs particulières changent l'utilité des qualités & en changent aussi le mérite; des accidens & des situations particulières peuvent produire le même effet jusqu'à un certain point; on accordera toujours plus d'estime à un homme qui possède les talens convenables à son état & à sa profession qu'à celui que la fortune a mis dans une place où il ne devoit point être; à cet égard les vertus privées sont plus arbitraires que les vertus publiques & sociales, à d'autres égards, elles sont peut-être moins sujettes au doute & à la dispute.

Depuis quelque tems on a remarqué dans ce Royaume que les gens en place faisoient parade d'un grand amour pour le bien public, & les spéculatifs de grands sentimens de bienveillance; & l'on a découvert tant de fausseté dans cette affiche, que les gens du monde pourroient sans injustice marquer beaucoup d'incrédulité sur l'u-

(a) *Fuit in illo ingenium, ratio, memoria, litera; cura; cogitatio, diligentia, &c. Philipp. 2.*

l'usage de ces qualités morales, & être même tentées d'en nier entièrement l'existence & la réalité. Nous voyons que chez les anciens les Stoiciens & les Cyniques dégoutèrent de leurs opinions par le peu de pratique qui accompagnoit le pompeux étalage qu'ils faisoient continuellement de la vertu. Lucien, philosophe très licentieux sur l'article du plaisir mais à d'autres égards très grand moraliste, ne peut s'empêcher quelque fois de parler avec ironie & chagrin de leur vertu si vantée; cependant quelque soit nôtre mauvaise humeur dans ces occasions, elle ne peut aller assez loin pour nous faire nier l'existence de toute vertu, & de toute distinction dans la conduite & dans les mœurs. Indépendamment de la discrétion, de la prudence, du courage, de l'application, de la frugalité, de l'économie, du bon sens, du discernement, qui sont des vertus dont les noms seuls arrachent l'aveu de leur mérite, il y en a encore d'autres auxquelles le Scepticisme le plus décidé ne peut refuser son approbation & le tribut de ses louanges. La tempérance, la sobriété, la patience, la constan-

stance, la persévérance, la prévoyance, le secret, l'ordre, le talent de s'insinuer, l'adresse, la présence d'esprit, la promptitude à concevoir, la facilité à s'exprimer, & une infinité d'autres, sont des qualités que tout le monde est forcé de mettre au nombre des perfections & des dons précieux. Comme elles tendent au bien-être de celui qui les possède, sans prétendre fastueusement à procurer le bien public ni à s'attirer l'estime des autres, nous en sommes moins jaloux, & nous ne faisons point difficulté de les ranger au nombre des vertus. Après cela la route est aplaniée, & il est clair que nous ne pouvons nous dispenser d'admettre dans le même rang la bienveillance gratuite, l'amour de la patrie & l'humanité.

Il paroît en effet qu'en ceci comme en toute autre chose, les apparences peuvent être trompeuses, & il est plus difficile en spéculation de chercher dans le principe de l'amour propre, le cas que nous faisons des vertus privées dont nous avons parlé, que l'estime que nous portons aux vertus sociales, telles que la justice & la bienfai-

fance. Quant aux dernières on peut dire que toute conduite ou toute action qui contribue au bien de la société, est aimée, louée, & estimée par la société à cause de l'utilité que chacun en retire, il est vrai que ce sentiment ou cette estime est réellement de la reconnoissance & non de l'amour propre, mais cette distinction quelque naturelle qu'elle soit, ne sera point faite par des raisonneurs superficiels, & on pourra du moins chicaner & disputer là dessus pendant quelques instants. Mais les qualités qui tendent simplement à l'avantage de celui qui les possède sans aucun rapport à nous ou à la société, ne laissent pas d'être estimées; & comment s'y prendra-t-on pour chercher la source de ce sentiment dans l'amour propre? Il faut donc avouer, ce me semble, que le bonheur & l'infortune des autres ne sont point des spectacles indifférens pour nous, & que sans aller plus loin, la vûe du bonheur fait sur nous l'effet d'un beau jour & de cette joye secrète qu'inspire l'aspect d'un paysage bien cultivé, & que la vûe du malheur, semblable à un nuage épais qui nous obscur-

que

que ou à un payfage inculte & fterile, afflige notre imagination. Lorsqu'on fera convenu de ces faits, il n'y aura plus de difficulté, & l'on pourra fe flatter que les fpeculatifs adopteront une maniere plus naturelle d'expliquer les Phénomènes de la conduite des hommes.

III.

Il femble que c'eft ici le lieu d'examiner les effets qu'operent fur nous les qualités du corps & les avantages de la fortune, de confidérer la maniere dont ils excitent nôtre eftime, & de voir fi ces phénomènes fortifieront ou affloibliront nôtre fyftême.

Il eft évident que ce qui confitue principalement la beauté dans tous les animaux, eft l'avantage qu'ils retirent de la conformation & de la difpofition de leurs membres, relativement aux ufages auxquels ils font deftinés. Les proportions que Virgile & Xenophon ont donné du cheval font encore aujourd'hui la regle de nos machines, parce qu'elles font fondées fur l'expérience de leur utilité. On veut dans

un homme des épaules larges, le corps souple, des jointures fermes, des jambes fines, toutes ces choses sont des beautés parce qu'elles annoncent de la vigueur. Les idées d'utile & de nuisible ne suffisent point entièrement pour déterminer ce qui est beau ou difforme, mais elles sont certainement la source d'une partie considérable de notre approbation ou de notre aversion.

Dans l'antiquité la force du corps & l'adresse étoient beaucoup plus estimées que de nos jours, parce que ces qualités étoient plus avantageuses & plus nécessaires à la guerre. Sans nous arrêter à ce que disent Homère & les Poètes à ce sujet, on peut remarquer que les historiens ne manquent point de placer la force du corps parmi les autres grandes qualités d'Epaminondas, qu'ils s'accordent à regarder comme le plus grand Héros, & le plus grand homme d'état & de guerre (a), que la Grèce

ce

(a) Voyez *Diodore de Sicile Liv. XV.* nous allons donner le portrait d'Epaminondas tel que cet historien nous l'a transmis, pour montrer les idées que l'on avoit du parfait mérite dans ces tems
10.

se ait produit. On loue par le même endroit Pompée un des plus illustres Romains (a). Cet exemple peut être mis à côté de celui de la mémoire dont nous avons parlé plus haut.

A quel mépris & à quelles railleries l'impuissance n'est elle point exposée de la part des deux sexes ? La victime infortunée qui en souffre est regardée comme privée du plus grand des plaisirs de la vie, qu'elle est encore incapable de faire partager aux autres. La stérilité dans les femmes étant une espèce d'inutilité est pareillement un sujet de reproche, mais bien moins grave ; la raison en est simple dans notre système.

Il n'y a point de règle plus indispensable dans la peinture ou dans la sculpture que
cel-

reculés. „ Dans les autres hommes illustres, dit-
„ il, on trouvera que chacun d'eux possédoit
„ quelque qualité éclatante sur la quelle sa répu-
„ tation s'étoit établie, mais toutes les vertus é-
„ toient réunies dans Epaminondas ; la force du
„ corps, l'éloquence, la vigueur d'esprit, le mé-
„ pris des richesses, la douceur du caractère, &
„ ce qui mérite surtout d'être estimé, le courage
„ & la prudence dans la guerre.

(a) *Cum alacribus, saltu; cum velocibus, cursu;
cum validis rectè certabat.* Sallust. apud Veget.

celle de donner des attitudes vraies à ses figures & de les placer d'aplomb, c'est-à-dire précisément sur leur centre de gravité. Une figure mal placée est hideuse parce qu'elle nous présente les idées désagréables de gêne, de chute, de blessure, & de douleur (a).

Une disposition ou un tour d'esprit qui met un homme en état de s'élever dans le monde & de faire sa fortune, mérite de l'estime comme nous l'avons déjà fait remar-

(a) Tous les hommes sont également sujets à la douleur, & à la maladie & tous peuvent se rétablir & recouvrer la santé. Comme ces circonstances ne mettent point de distinction entre un homme & un autre elles ne sont point une source d'orgueil ou d'humilité, d'estime ou de blâme. Mais quand nous nous regardons quelque fois comme des êtres d'un ordre supérieur, nous sommes humiliés de nous voir sujets à tant d'infirmités, & les Théologiens se servent de cette considération pour reprimer notre vanité & notre orgueil; ils réussiroient encore mieux si nous n'étions portés naturellement à nous comparer entre nous les uns aux autres. Les infirmités de la vieillesse sont mortifiantes, parce qu'on peut les comparer avec la vigueur de la jeunesse. On cache avec soin les écrouelles parce que ce mal peut être gagné par les autres, & par notre postérité. Il en est de même des maux qui excitent du dégoût & qui présentent des images hideuses.

marquer ; ainsi il est naturel de penser que la possession réelle du credit & des richesses doit produire le même sentiment.

Si nous cherchons un système qui rende raison de l'estime que l'on a pour un homme riche & puissant, nous n'en trouverons de plausible que celui qui la placera dans la jouissance que procure la vûe de la prospérité, du bonheur, de l'aisance, de l'abondance, du pouvoir, de la possibilité de satisfaire ses desirs. On voit donc clairement que l'amour propre, que quelques personnes affectent de regarder comme la source de tout sentiment moral, ne peut expliquer celle-ci. Lorsqu'il n'y a ni bienveillance ni amitié, il est difficile de concevoir sur quoi nous pourrions fonder les espérances de tirer du fruit des richesses des autres ; cependant nous sommes naturellement portés à estimer l'homme riche, avant même que de sçavoir s'il a pour nous des dispositions favorables.

Nous éprouvons les mêmes sentimens sans être à portée d'en tirer le moindre avantage & sans pouvoir nous flatter d'en recueillir les fruits. Chez toutes les nations

tions civilisées un prisonnier de guerre est traité avec des égards proportionnés à son rang, & il est évident que les richesses contribuent beaucoup à fixer ce rang & l'état d'un homme ; si la naissance y entre pour quelque chose, cela ne fera qu'une preuve de plus de ce qui vient d'être dit ; en effet qu'est ce qu'un homme de qualité, si non un homme descendu d'une longue suite d'ancêtres riches & puissants, & qui acquiert nôtre estime par ses liens avec des personnes que nous estimons ? Ainsi nous respectons en lui en partie ses ancêtres quoique morts, à cause de leurs richesses, & certainement sans aucun espoir d'en profiter.

Mais sans recourir aux prisonniers de guerre & aux morts pour trouver des preuves de l'estime désintéressée que nous avons pour les richesses, nous n'avons qu'à remarquer ce qui se passe dans la vie commune & dans la conversation. Supposons qu'un homme qui a une fortune honnête entre dans une compagnie d'étrangers : il traitera naturellement chacun d'entre eux avec différens degrés de respect & d'égards,

sui-

suivant l'état & la fortune de chacun, quoiqu'on ne puisse pas dire qu'il forme sur le champ des projets d'intérêt ou qu'il voulut accepter d'aucun d'eux le moindre avantage de cette espèce : un voyageur est toujours reçu dans le monde & on lui fait des avances & des politesses à proportion que sa suite & son train annoncent en lui une fortune plus ou moins considérable. En un mot les richesses contribuent beaucoup à régler les égards parmi les hommes, tant pour ceux qui sont au dessus de nous que pour ceux qui nous sont inférieurs, tant pour nos connoissances, que pour les étrangers. Que reste-t-il donc à conclure si non que comme nous ne souhaitons posséder des richesses que pour satisfaire nos desirs présens ou à venir, elles s'attirent l'estime des autres uniquement parce qu'elles ont cet effet, & cela est de leur nature & de leur essence, par le rapport qu'elles ont avec l'aisance, les commodités & les plaisirs de la vie ; sans cela une lettre de change sur un Banquier qui auroit fait banqueroute, une grande quantité d'or dans une Isle déserte nous

se-

seroient également précieuses. Lorsque nous allons chez un homme qui est, comme on dit, à son aise ; les idées agréables d'abondance, de contentement, de propriété, de commodité &c. se présentent à nous sur le champ ; l'image d'une maison gaye ; de meubles bien choisis, d'une table délicate & exquise se joint au même instant : En revanche lorsque nous voyons un homme indigent, nôtre imagination est frappée du tableau désagréable de besoins, de travail, d'une cabane sale, d'habillemens grossiers & à moitié déchirés, d'alimens dégoûtans & de boisson peu délectable &c ; sans cela qu'entendrions nous en disant que l'un est riche & l'autre pauvre ? Or comme l'estime & le mépris sont une suite naturelle de ces différens états ; on voit aisément quel parti on en peut tirer pour le système que nous avons établi par rapport aux distinctions morales (a).

Un

(a) Il y a quelque chose de fort extraordinaire & qui paroît inexplicable dans la marche & la succession des passions que produisent en nous la fortune & la situation des autres. Souvent leur

Un homme qui est parvenu à se guérir de l'absurdité des préjugés & qu'une expérience sage autant que la philosophie a convaincu que la différence qui se trouve dans la fortune des hommes n'en met pas dans leur bonheur autant que le vulgaire s'imagine; un tel homme ne règle point son estime sur les rentes de ceux qu'il connoit. Il peut à l'extérieur marquer plus d'égards à un grand Seigneur qu'à son Vassal;
par

avancement & leur prospérité excitent notre envie, sentiment mêlé de beaucoup de haine & qui vient principalement de la comparaison que nous faisons de nous mêmes à un autre. Dans le même instant ou du moins après un intervalle très court nous pouvons sentir du respect qui est une sorte d'affection ou de bienveillance mêlée d'un sentiment d'humilité. Dans un autre cas les malheurs de nos semblables excitent souvent notre pitié, sentiment mêlé de beaucoup de bienveillance, mais qui a aussi beaucoup d'affinité avec le mépris qui est une espèce d'aversion mêlée d'orgueil. Je ne fais remarquer ces phénomènes que pour offrir des objets aux spéculations de ceux qui font des recherches sur la morale. Il suffit, quand à présent, d'observer en général que le pouvoir & les richesses s'attirent communément du respect, que la pauvreté & la bassesse excitent le mépris, quoique des considérations particulières & des circonstances accidentelles puissent quelque fois y joindre l'envie ou la pitié.

parce que les richesses sont la manière la plus commode comme la plus fixe & la plus déterminée, pour distinguer les hommes : mais ses sentimens intérieurs se régleront plutôt sur le caractère des personnes que sur le caprice & sur les faveurs accidentelles de la fortune.

Dans la plupart des pays de l'Europe, la naissance, c'est-à-dire, la richesse héréditaire, décorée par les souverains de titres & de marques d'honneurs, sont la principale source de la distinction parmi les hommes ; en Angleterre on fait plus de cas de l'opulence réelle. Chacune de ces façons de penser a ses avantages & ses inconvéniens. Dans un pays où l'on ne respecte que la naissance, les hommes croupiront sans énergie dans l'inaction & dans une indolence orgueilleuse, on ne s'y occupera que de titres & de généalogies. Chez une telle nation les ambitieux rechercheront les honneurs, la réputation, le pouvoir & la faveur. Lorsque ce sont les richesses à qui l'on sacrifie, la corruption, la vénalité, les rapines seront les vices dominants ; d'un autre côté les arts, les manufactures,

le

le commerce , l'agriculture fleuriront. Comme le premier de ces préjugés est propre à favoriser les vertus militaires, il paroît plus convenable aux Etats Monarchiques ; le dernier étant un aiguillon vif pour l'industrie convient mieux à un Gouvernement Républicain. En conséquence de ces principes chaque forme de Gouvernement variant les degrés d'utilité de toutes choses change aussi à proportion la maniere de penser parmi les hommes.



S E C T I O N VII.

Des qualités qui sont immédiatement agréables à nous mêmes.

Tous ceux qui ont passé des soirées avec des personnes sérieuses & mélancoliques , ont pu remarquer combien à l'arrivée d'un homme de bonne humeur la conversation s'anime , & avec quelle rapidité la gayeté se répand sur tous les visages & dans tous les propos. On conviendra donc facile-

Tome V.

M

ment

ment que la gayeté est une chose fort estimable & mérite nôtre affection & nôtre bienveillance: en effet il n'y a point de qualité qui se communique plus promptement, parce qu'il n'y en a point qu'on soit plus disposé à montrer dans la conversation; cette flamme legere gagne bien vite tout le cercle, & souvent les personnes les plus graves & les plus tristes ne peuvent s'empêcher d'en sentir les impressions. On a de la peine à croire, quoiqu'en dise Horace, que les mélancoliques aient de l'aversion pour les gens gais; j'ai toujours remarqué au contraire lorsque la gayeté est décente & modérée que les gens naturellement sérieux y prennent part avec d'autant plus de plaisir qu'elle dissipe les nuages dont ils sont communément environnés, & leur procure une sensation agréable à la quelle ils ne sont point accoutumés.

Par ce double effet que la gayeté a de se communiquer aux autres & de s'attirer leur approbation, nous voyons qu'il est des qualités qui sans autre utilité & sans avoir pour but le bien-être de la société

ni

ni même celui de la personne qui les possède, ne laissent pas de se concilier l'estime & l'amitié des autres par le plaisir qu'elles causent à tous ceux qui les voyent en jeu. Leur impression est immédiatement agréable à celui qui les possède, mais les autres sont bientôt atteints par le même sentiment comme par l'effet d'une contagion ou d'une sympathie naturelle, & comme nous ne pouvons nous empêcher d'aimer tout ce qui nous plait, il s'élève en nous un mouvement favorable pour la personne qui nous fait éprouver tant de plaisir; le spectacle de son humeur enjouée nous anime, sa présence répand sur nous la joye & la sérénité, nôtre imagination captivée par ses sentimens & par son caractère est remuée d'une façon plus agréable que lorsqu'une personne mélancolique, grave & soucieuse se présente à nos regards. De là naît l'affection que l'on porte à l'homme gai, l'aversion & le dégoût avec lesquels nous voyons l'homme triste (a).

Peu

(a) Il n'y a personne qui dans de certaines occasions ne soit obsédé de passions désagréables, tel-

Peu d'hommes envieroient le caractère que César donne à Cassius. „ Il n'aime „ point le jeu comme vous, Antoine, il „ n'est point sensible à la musique; il ne „ sourit que rarement, & quand il le fait „ on diroit qu'il se dédaigne lui même, & „ qu'il méprise son esprit de pouvoir s'a- „ baisser à sourire de quelque chose". Des hommes de ce caractère, ajoute César, sont non seulement dangereux, mais trouvant très peu de ressource en eux mêmes, ils ne peuvent jamais se rendre agréables aux autres, ni contribuer en rien aux amusemens & aux plaisirs de la société; dans toutes les nations policées & dans tous les âges on a toujours regardé comme un mérite le goût des plaisirs décens & modérés même dans les plus grands hommes;

les que la crainte, la colère, l'abattement, la douleur, l'inquiétude, &c. mais comme elles sont passagères & quelque fois universelles, elles ne mettent point de différence entre un homme & un autre, & ne peuvent par conséquent être un objet d'aversion. C'est lorsqu'on est continuellement sujet à une de ces passions désagréables qu'elle devient une tache dans le caractère, & qu'en fatiguant le spectateur elle éprouve sa censure.

mes; il devient bien plus nécessaire encore aux personnes d'un rang & d'un génie inférieur. St. Evremond nous donne une peinture agréable de la situation de son esprit lorsqu'il dit,

*J'aime la vertu sans rudesse;
J'aime le plaisir sans mollesse;
J'aime la vie, & n'en crains point la fin.*

On est toujours singulièrement frappé à la vue d'un exemple éclatant de grandeur d'ame, de dignité dans le caractère, de noblesse dans les sentimens, de mépris pour l'esclavage & de cette fierté qui naît dans une belle ame de la conscience de ses vertus. Longin dit que le sublime n'est souvent que l'écho ou l'image de la grandeur d'ame (a), & quand un homme possède cette qualité, son silence même peut exciter notre admiration & ravir nos applaudissemens. Voilà l'effet du fameux silence

(a) *Traité du sublime chap. 9.*

lence d'Ajax dans l'Odissee, qui exprime beaucoup mieux un noble dédain & l'indignation profonde d'un grand courage, que n'auroit fait l'éloquence la plus recherchée.

Si j'étois Alexandre, disoit Parménion, j'accepterois les offres de Darius. Je les accepterois aussi, dit Alexandre, si j'étois Parménion. Longin trouve ce mot admirable par les mêmes raisons. Le même Héros disoit à ses soldats lorsqu'ils refusoient de le suivre dans les Indes, „ allez & dites à „ vos concitoyens que vous avez quitté „ Alexandre, lorsqu'il alloit achever la „ conquête du monde”. Le Prince de Condé qui avoit sans cesse ce trait dans la bouche, disoit qu'Alexandre abandonné par ses soldats au milieu des barbares qu'il n'avoit pas subjugués encore, sentoît en lui même tant de grandeur & un droit si sûr de commander aux hommes, qu'il ne croioit pas qu'il put se trouver quelqu'un sous le Ciel qui refusât de lui obéir; en Europe comme en Asie, soit parmi les Grecs comme parmi les Perses, partout où il trou-

trouvoit des hommes il croyoit devoir trouver des fujets (a).

Lorsque Phocion, ce Héros si debonnaire & si modeste, fut conduit au supplice, il se tourna vers un des compagnons de son infortune qui déplorait la rigueur de son sort, *n'est il pas, lui dit-il, assez glorieux pour toi de mourir avec Phocion (b) ?* Que l'on mette à côté de ce tableau celui que Tacite nous fait de Vitellius détrôné, cherchant à prolonger son ignominie par un honteux attachement à la vie, abandonné à la fureur d'une populace implacable qui le couvre de fange, l'accable de coups, & en lui tenant un poignard sur la gorge le force à lever la tête & à l'exposer à l'opprobre & aux insultes de tous les passans. Qu'elle infamie ! Quelle bassesse ! Cependant l'hi-

(a) La confidente de Médée, dans la tragédie de ce nom, lui recommande la prudence & la soumission, & après avoir fait à sa maîtresse l'énumération de tous les malheurs qui la menacent, elle lui demande ce qu'elle peut opposer à tant d'ennemis, *moi* réplique-t-elle, *moi, dis je, c'est assez.* Boileau regarde avec raison cette réponse comme un exemple vraiment sublime.

(b) Plutarque dans la vie de Phocion.

l'historien nous apprend qu'au milieu de cet horrible avilissement il donna encore quelques foibles étincelles , d'un esprit qui n'étoit point entierement dégradé. Infulté par un Tribun , il lui dit d'un air fier , *ne suis-je pas toujours ton Empereur (a)?*

Dans la société & dans le commerce de la vie , nous n'excusons jamais un manque total de grandeur d'ame , & de dignité dans le caractère , l'oubli parfait de ce que l'on se doit à soi même ; c'est ce défaut qui constitue ce que nous appelons *bas-fesse* ; c'est lorsqu'un homme , pour réussir dans ses projets peut subir la servitude la plus honteuse , se résoudre à caresser ceux qui l'outragent , & à se dégrader par des liaisons deshonorantes avec des hommes infâmes ou au dessous de lui. Cette

por.

(a) Voyez Tacite Livre III. cet Auteur dit , *Laniata veste, fadum (spectaculum ducebatur, multis increpantibus, nullo illacrimante; deformitas exitus misericordiam abstulerat.* Pour entrer dans cette façon de penser , il faut avoir égard aux maximes des anciens qui deffendoient de prolonger la vie au delà du deshonneur , & comme selon eux on avoit droit d'en disposer , c'étoit un devoir de s'en priver.

portion de fierté noble ou d'estime de soi-même est si nécessaire, que l'absence de ce sentiment dégrade un homme & le rend aussi hideux qu'un visage qui seroit privé d'un œil ou du nez, ou d'un des organes les plus essentiels (a).

L'utilité dont le courage est tant pour le public que pour la personne qui en est douée, est le fondement de l'estime qu'on y attache; mais en considérant cette qualité avec attention on trouvera qu'elle tire son lustre plus encore d'elle même & de l'idée de grandeur, qui en est inséparable; chaque

(a) L'absence seule d'une vertu peut devenir souvent un vice très odieux, c'est le cas de l'ingratitude & de la bassesse. Lorsque nous nous attendons à trouver de la beauté, nous ne pouvons être frustrés dans notre attente, sans déplaisir & cette absence a l'effet d'une difformité réelle. Un caractère bas & rampant est encore dégoûtant & méprisable sous un autre point de vûe. Quand un homme ne sent point lui-même ce qu'il vaut, nous ne sommes point tentés de l'estimer plus qu'il ne fait lui-même, & si le même homme qui rampe devant ses supérieurs est insolent envers ses inférieurs, comme cela arrive assés souvent, cette contrariété dans sa conduite au lieu d'effacer en nous le souvenir du premier de ces vices, ne fait que le rendre plus haïssable en y ajoutant un vice plus odieux encore. Voyez la Section VIII.

que trait de cette espece représenté par le Peintre ou par le Poëte annonce quelque chose de sublime, on y trouve une audace qui frappe l'œil du spectateur, qui saisit son amour, & qui inspire comme par sympathie un sentiment aussi élevé. Sous quelles couleurs magnifiques Demosthene ne peint il point Philippe, lorsque il fait l'apologie de son administration & qu'il justifie cet attachement obstiné qu'il a pour la liberté & qu'il voudroit communiquer aux Athéniens?

„ Je vois Philippe, dit-il, ce Prince qui
„ dans les combats auxquels il vous forçoit
„ par ses vûes ambitieuses, s'exposoit à
„ tous les coups, je le vois avec un œil
„ rempli de sang, avec un bras & une
„ cuisse percés de traits, abandonnant gayement toutes les parties de son corps à la fortune pour qu'elle s'en imparât, pourvu qu'il put vivre glorieusement avec les membres qu'elle voudroit lui laisser. Sera-t-il dit qu'un homme né à Pella, endroit obscur & inconnu jusqu'à ce jour, soit animé d'une ambition si forte & d'une soif si ardente de la renommée, tandis que vous, Athéniens &c".

Ces

Ces louanges excitent la plus grande admiration, cependant les images que l'orateur employe ne nous montrent que le Héros, sans nous présenter les succès heureux de son courage héroïque.

Le génie guerrier des Romains, soutenu par des combats continuels avoit porté si loin leur vénération pour la valeur, que pour la distinguer des autres qualités morales, ils l'appelloient dans leur langue vertu par excellence. Tacite dit dans les mœurs des Germains, „ les Suèves font „ dans l'usage d'accomoder leurs cheveux „ dans une intention louable, car ils ne se „ proposent point par là de plaire ou de se „ rendre aimables, ils le font uniquement „ pour se rendre plus terribles à leurs ennemis”. Le jugement de cet historien pourroit être bizarre & singulier dans un autre tems & chez une autre nation.

Les Scythes, suivant Hérodote, après avoir enlevé la peau du crâne de leurs ennemis massacrés, la préparent & s'en servent pour essuyer leurs mains; & celui qui en a rassemblé le plus grand nombre est le plus estimé parmi eux; tant la bravoure guer-

guerrière avoit éteint chez cette nation, ainsi que chez bien d'autres, les sentimens de l'humanité, vertu certainement plus utile & plus aimable.

Parmi toutes les nations sauvages, qui n'ont point encore joui des fruits de la bienfaisance, de la justice & des vertus sociales, le courage est toujours la qualité dont on fait le plus de cas; c'est elle qui est chantée par les Poètes, recommandée par les peres, & admirée par le peuple. La morale d'Homere est en ce point bien différente de celle de M. de Fenelon son elegant imitateur, & suivant la remarque de Thucydide, cette morale convenoit à un tems où un Héros pouvoit sans offense demander à un autre s'il n'étoit point un voleur. Telles étoient les mœurs qui prévalloient il n'y a pas longtems, dans plusieurs parties barbares de l'Irlande, si nous nous en rapportons à ce que Spencer nous apprend de l'état de ce Royaume (a).

Cet-

(a) Suivant cet Auteur, les fils des Gentilshommes aussitôt qu'ils sont en état de porter les armes, s'associent trois ou quatre spadassins qu'on nomme *Kern*, avec lesquels ils parcourent le pays:

Cette tranquillité philosophique, que rien ne trouble, qui met au dessus de la douleur, des chagrins, des inquiétudes & de tous les coups de la fortune, peut être mise, ainsi que le courage, au rang des vertus. Le sage, suivant les philosophes, avec la conscience de sa vertu, s'élève au dessus de tous les accidens de la vie, & placé tranquillement dans le temple de la sagesse, il jette de là les yeux sur ces mortels qui sont à ses pieds & qui courent après les honneurs, les richesses, la renommée & tant d'autres biens frivoles. Il est certain que ces prétentions, poussées trop loin, peuvent devenir trop vastes pour la nature humaine, cependant elles présentent une idée de grandeur qui saisit & qui cause de l'admiration; & plus nous approcherons dans la pratique, de cette sublime & tranquille indifférence, qu'il faut bien distinguer d'une insensibilité stupide, plus nous trouverons de jouissances assurées au de-

dans

pays: ils emportent avec eux de quoi se nourrir, & cherchent les occasions de se faire de mauvaises affaires. Lorsque cela est sçu, on les regarde comme des gens de mérite & de courage.

dans de nous mêmes , plus aussi les hommes nous accorderont d'élevation. La tranquillité philosophique peut être regardée comme un des attributs d'une grande ame.

Qui pourroit ne point admirer Socrate ? Comment refuser son estime à cette satisfaction intérieure & à cette sérénité constante dont il jouissoit au milieu de ses tourmens domestiques, à ce mépris qu'il avoit pour les richesses, à ces nobles soins de conserver la liberté, à ses refus perpétuels des secours de ses amis & de ses disciples, & à l'attention de se soustraire à la dépendance où mettent les obligations ? Epictète n'avoit pas même de porte à sa cabane. Il est vrai qu'il perdit bientôt sa lampe de fer, l'unique meuble qu'on put lui enlever ; mais résolu de frustrer les voleurs à l'avenir dans leurs espérances, il se servit d'une lampe de terre dont on le laissa enfin user tranquillement.

Dans l'antiquité, les Héros de la philosophie ainsi que ceux de la guerre & du patriotisme ont une grandeur & une énergie de sentimens qui étonne nos ames ré-

tré-

trécies & que nous rejettons comme extravagante & surnaturelle; j'avoue que les anciens de leur côté auroient pu avec autant de raison traiter de fables les peintures qu'on leur auroit faites de nôtre humanité, de nôtre douceur, de l'ordre, de la tranquillité & des autres vertus sociales, que l'administration publique a porté si loin chez les modernes. C'est ainsi que la nature, ou plutôt l'éducation, a compensé par une juste distribution les qualités & les vertus qu'elle a accordées aux différens âges.

Nous avons déjà fait voir que le mérite de la bienveillance consiste dans son utilité & en ce qu'elle tend au bien de l'humanité; il n'est point douteux que c'est là la source d'une grande partie de l'estime qui lui est universellement accordée. Mais on conviendra que la douceur & la tendresse de ce sentiment, ses charmes séducteurs, ses expressions tendres, ses attentions délicates, cette estime & cette confiance qui entrent dans les attachemens de l'amour & de l'amitié, sont autant de sensations délicieuses par elles mêmes, & qu'elles doi-
vent

vent nécessairement se communiquer à ceux qui en sont témoins, & les disposer à en éprouver de pareilles. Les larmes nous viennent aux yeux lorsque nous éprouvons des émotions de cette espèce, notre cœur palpite, tous les organes sensibles sont affectés & nous sentons la joye la plus douce & la plus pure.

Les Poëtes en nous parlant des Champs Elysées dont les heureux habitans n'ont aucun besoin de secours mutuels, ne laissent pas de nous les représenter dans un commerce perpétuel d'amour & d'amitié; ils séduisent ainsi notre imagination par la peinture de ces passions douces & agréables. Par la même raison l'idée de la tranquillité nous enchante dans la Pastorale, comme nous l'avons observé plus haut.

Quel est l'homme qui voulut vivre au milieu de disputes & de querelles éternelles? la rudesse de ces sentimens nous trouble & nous déplaît, nous en souffrons par contagion & par sympathie, & nous n'y pouvons rester indifférens, quand même nous serions assurés que ces passions n'auront jamais de suites facheuses pour nous.

Une

Une preuve certaine que tout le mérite de la bienveillance ne vient point uniquement de son utilité, c'est que nous en blâmons l'excès avec indulgence : nous disons d'un homme *qu'il est trop bon* ; lorsqu'il pousse trop loin ses attentions pour les autres. C'est ainsi que nous disons qu'un homme a l'imagination trop vive, qu'il est trop courageux, qu'il est trop indifférent sur sa fortune ; reproches qui dans le fond marquent plus d'estime que les plus grands éloges. Accoutumés à évaluer le prix du mérite des hommes sur l'utilité ou sur le mal que l'on peut en attendre, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer un sentiment qui peut devenir dangereux par son excès, mais il se peut en même tems que ce sentiment soit si beau, si noble, si tendre, qu'il saisisse nôtre cœur au point d'augmenter nôtre amitié & l'intérêt que nous prenons à la personne qui le possède (a).

Les

(a) Il est difficile de blâmer la gayeté, même poussée à l'excès, à moins que ce ne fut cette joie dissolue, qui n'a point d'objet, qui dégénère en folie, & produit le dégoût.

Tome V.

N

Les amours de Henri IV. pendant la ligue & les guerres civiles firent plus d'une fois tort à sa cause; cependant les jeunes gens & ceux qui sont amoureux & sensibles aux passions tendres, avoueront que cette foiblesse même, (car ils lui donneront ce nom) leur rend ce Héros plus cher & plus intéressant.

Le courage inflexible & l'inébranlable opiniâtreté de Charles XII. ruinerent son pays & causerent de grands maux à tous ses voisins; ces qualités ont pourtant une grandeur & un éclat qui nous frappent d'admiration, on ne pourroit même se dispenser de les approuver jusqu'à un certain point, si par fois elles n'eussent été accompagnées des symptômes de folie & d'un dérangement de cerveau.

Les Athéniens prétendoient être les premiers inventeurs de l'agriculture & des loix, & ils s'estimoient beaucoup du bien qu'ils avoient par là procuré au genre humain. Ils se vantoient aussi avec raison de leurs exploits guerriers, surtout contre les armées innombrables & les flottes formidables des Perses qui firent des invasions en Grèce
sous

fous le regne de Darius & de Xerxès; mais quoiqu'il n'y ait nulle comparaifon du côté de l'utilité entre les vertus pacifiques & les vertus guerrieres, nous voyons cependant que les Orateurs qui ont célébré cette fameufe République par de fi beaux panégryriques, ont principalement excellé lorsqu'ils ont parlé de fes triomphes & de fes exploits militaires. Lyfias, Thucydide, Platon & Ifocrate font tombés dans cette méprife, qui quoique fi naturelle à l'efprit de l'homme, eft condamnable au tribunal d'une raifon tranquille.

On peut remarquer qu'un des plus grands charmes de la Poëfie confifte dans la peinture des paffions sublimes, telles que la grandeur d'ame, la valeur, le mépris de la fortune, ou dans celle des fentimens tendres, tels que l'amour & l'amitié qui échauffent le cœur & s'y communiquent. Quoique par un mechanifme de la nature qui n'eft pas aifé à expliquer, toutes les paffions, même les plus défagréables, telles que le chagrin & la colere, nous donnent du plaifir quand elles font ornées du coloris de la Poëfie; cependant les

N 2

paf-

passions élevées & tendres ont sur nous un pouvoir plus fort, & nous plaisent par beaucoup plus d'endroits ; sans compter que ce sont les seules qui nous intéressent en faveur des personnages qu'on nous représente, & qui nous inspirent de l'estime & de l'affection pour leur caractère.

Comment pourroit on douter que le talent que les poètes ont d'exciter les passions, de peindre ce pathétique, ce sublime de sentiment, ne soit un très grand mérite ? Ce mérite augmente par son extrême rareté, & peut élever l'homme qui le possède au dessus de tous ses contemporains. La prudence, la politique, l'adresse, l'art de regner qu'avoit Auguste accompagnés de la splendeur de sa naissance & de l'éclat de l'Empire le laissent pour la renommée beaucoup au dessous de Virgile qui n'a rien à mettre de l'autre côté de la balance, que la beauté de son génie poétique.

La sensibilité que l'on a pour cette espèce de beautés ou la délicatesse du goût, est elle même une perfection, parce qu'elle fait jouir du plaisir le plus pur, le plus innocent & le plus durable.

Voi-

Voilà donc des exemples de qualités que l'on loue par le plaisir immédiat qu'elles donnent à la personne qui les possède; il n'entre aucune vûe d'utilité ou d'avantages personnels dans ce sentiment d'approbation, il ressemble cependant beaucoup à celui qui résulte de la vûe d'utilité publique ou particulière. La même sympathie sociale, ou la part que nous prenons au bonheur & au malheur des hommes, les fait naître tous deux; & cette analogie qui se trouve entre toutes les parties de notre système peut être regardée comme une des plus fortes preuves en sa faveur.



S E C T I O N VIII.

Des qualités immédiatement agréables aux autres (a).

L'amour propre, les différens intérêts opposés entre eux, les discussions qui en ré-

(a) On définit la vertu *une qualité de l'ame agréable qui s'attire l'approbation de tous ceux qui la*

résultent dans la société, ont obligé les hommes à établir les loix de la justice, afin de conserver les avantages d'une assistance & d'une protection mutuelle. De même dans un autre genre les contradictions continues dans le monde causées par l'orgueil & l'attachement que chacun a pour ses propres idées, ont forcé à introduire les regles de la bienfaisance ou de la politesse, afin de faciliter le commerce de l'esprit & de la conversation. Parmi les personnes bien nées on se témoigne une déférence mutuelle, on dissimule le mépris qu'on a pour les autres; on ne laisse point appercevoir ses avantages; on prête attention à chacun tour à tour, & par ces moyens on soutient la conversation sans s'interrompre, sans s'impatienter réciproquement, sans chercher à briller préférentiellement aux autres, & sans se permettre aucun air de supériorité.

La contemplent. Il y a des qualités qui ne donnent du plaisir que par la réflexion qu'elles sont utiles à la société ou bien qu'elles sont utiles ou agréables à la personne qui les possède; mais d'autres produisent ce plaisir plus immédiatement. Ce sont ces dernières que nous allons considérer.

té. Ces égards & ces attentions ne sont pas estimés par l'utilité ou le bonheur qui en résulte pour la société générale, mais ils sont immédiatement agréables aux autres, & se concilient leur affection en rendant plus précieux celui qui règle sa conduite sur de telles maximes.

La plus grande partie des formalités de la politesse sont arbitraires; mais elles signifient toujours la même chose. Un Espagnol sort de sa maison lorsque quelqu'un lui fait visite. C'est pour marquer qu'il le rend maître de tout ce qu'il possède : dans d'autres pays le maître de la maison sort le dernier & c'est ainsi qu'il marque ses égards & sa déférence à ceux qui viennent le voir.

Pour être propre à la bonne compagnie, il faut avoir de l'esprit aussi bien que de la politesse. S'il n'est point aisé de définir l'esprit, on peut du moins décider très sûrement que c'est une qualité agréable aux autres & qui aussitôt qu'elle se montre inspire de la joie à tous ceux qui sont en état d'en sentir le prix. On pourroit mettre en usage la plus profonde métaphysique

pour expliquer les différentes sortes d'esprit, & il seroit aisé peut-être de diminuer le grand nombre d'acceptions qui ont été données à ce terme & de les réduire à la simple expression du sentiment & du goût. Mais pour le but que nous nous proposons, il suffit de remarquer que cette qualité développe le sentiment & le goût, & s'attire nôtre affection & nôtre approbation par le plaisir quelle nous cause.

Dans les Pays où l'on passe tout son tems en conversations, en visites, en assemblées, les vertus de société sont infiniment estimées & forment la principale partie du mérite personnel. Dans les pays au contraire où l'on mène une vie plus domestique & plus retirée, où les hommes sont occupés ou plus concentrés dans le petit cercle de leurs connoissances, on donne la préférence aux qualités solides. Suivant cette règle j'ai remarqué que chez les François la première question sur un étranger est de demander *Est il aimable ? A-t-il de l'esprit ?* Au lieu que dans nôtre pays le premier éloge qu'on donne à un homme c'est de dire ; *c'est un homme très sensé, & d'un très bon naturel.* Dans

Dans le monde la vivacité de la conversation fait plaisir même à ceux qui ne songent point à y prendre part ; voilà pourquoi les hommes qui content longuement & les faiseurs de belles phrases, sont si insupportables. Chacun veut parler à son tour, & l'on regarde de mauvais œil un bavard qui nous prive d'un droit dont nous sommes naturellement jaloux.

On rencontre souvent des menteurs innocens, qui aiment à dire des choses merveilleuses & extraordinaires, leur but est de plaire & d'amuser ; mais comme les hommes n'aiment que les faits dont ils sentent la vérité, ces Messieurs se trompent dans le moyen qu'ils choisissent pour plaire, & s'attirent le blâme. On a cependant plus d'indulgence pour le mensonge, quand il n'est question que de plaisanter, alors la fiction devient agréable, amusante & permise, parce que la vérité n'est d'aucune importance.

L'éloquence, le génie, & même le bons sens & la raison portés à un degré éminent ou appliqués à de grands sujets & qui exigent un discernement délicat, sont

des qualités qui paroissent nous causer un plaisir immédiat, & sans égard à leur utilité. La rareté qui augmente si fort le prix de toute chose, doit aussi hauffer le prix des grands talens de l'esprit humain.

La modestie peut se prendre en différens sens, & l'on peut la concevoir abstraction faite de la chasteté, dont nous avons parlé ailleurs. Quelque fois on entend par ce mot, cet honneur délicat & tendre, cette appréhension du blâme, cette timidité & cette crainte d'incommoder ou de déplaire, cette pudeur qui est le gardien de toutes les vertus & un préservatif sûr contre le vice & la corruption. Mais le sens dans lequel la modestie se prend le plus communément, c'est l'opposé de l'arrogance & de l'effronterie; alors elle annonce une défiance de son propre jugement, & une déférence convenable pour celui des autres; cette qualité est, dans les jeunes gens surtout, un signe certain d'esprit & de sens qu'elle leur fournit les moyens d'augmenter, parce qu'elle leur fait prêter l'oreille à l'instruction, & qu'ils peuvent acquérir par là de nouvelles per-

fec-

fections; mais indépendamment de toutes ces réflexions, la modestie a des attraits très puissans pour ceux qui en sont les spectateurs, parce qu'elle flatte leur vanité, en leur offrant l'image d'un disciple docile, qui recoit avec attention & avec respect les préceptes qu'ils veulent bien lui donner (a).
Le

(a) Les hommes, quoiqu'en dise Aristote, sont portés à s'estimer plutôt au dessus qu'au dessous de leur valeur, & voilà pourquoi il est si aisé de nous blesser en portant trop loin l'estime de soi même, au lieu que nous avons une indulgence particulière pour tout ce qui annonce de la modestie ou de la défiance de son propre mérite; nous trouvons beaucoup moins d'inconvénient à ces excès là. C'est ainsi que dans les pays où les hommes sont sujets à devenir d'une grosseur excessive on fait consister la beauté dans une taille fine, beaucoup plus que dans les pays où ce défaut n'est pas commun. Les hommes étant frappés par de fréquens exemples d'un genre de difformité, ne croient plus s'en pouvoir éloigner assez & cherchent alors à se jeter dans l'extrémité opposée: de même s'il étoit permis de se louer soi même & si, suivant la maxime de Montagne, un homme pouvoit dire naïvement, *je suis sensé, je suis savant, j'ai du courage, de la beauté, de l'esprit*, comme nous le pensons souvent, on doit sentir que la société deviendrait insupportable par le déluge d'impertinences dont nous nous inonderions réciproquement. Voilà pourquoi l'usage a ordonné que personne ne feroit son propre éloge dans la société, & qu'on s'abstiendrait de trop parler de soi même; il n'y a qu'avec ses intimes amis

Le desir de la réputation loin de mériter du blâme paroît inséparable de la vertu,

amis, ou devant des philosophes qu'il est permis de se rendre justice. On ne blâme plus aujourd'hui la réponse du Prince Maurice d'Orange, qui lorsqu'on lui demanda qui étoit le plus grand Général de son tems, répondit *le Marquis de Spinola est le second*. L'éloge qu'il se donnoit ainsi lui-même eut été plus choquant s'il n'avoit su le déguiser.

Il faudroit être bien borné pour s'imaginer que l'on doit prendre à la lettre toutes les marques de déférence mutuelle, & qu'un homme qui ignorerait son mérite & ses bonnes qualités, en seroit plus estimable. On regarde favorablement surtout dans les jeunes gens le plus léger penchant vers la modestie même dans les sentimens intérieurs, mais on exige que ce penchant se montre dans la conduite extérieure; cela n'exclut point la grandeur d'âme & une noble fierté que l'on peut faire paroître dans toute sa force lorsqu'on est calomnié ou opprimé injustement. L'obstination généreuse de Socrate, comme Cicéron l'appelle, a mérité les éloges de tous les siècles, & lorsqu'elle est jointe à la modestie d'une conduite simple, elle nous présente le caractère le plus élevé. Iphicrate Général des Athéniens étant accusé d'avoir trahi les intérêts de sa Patrie, dit à son accusateur *auriez vous en pareil cas été capable de ce crime?* Nullement, répondit son ennemi; comment, repliqua le Héros, pouvez vous donc imaginer qu'Iphicrate en soit coupable? Voyez Quintilien Liv. V. chap. 12. En un mot, la grandeur d'âme & une noble estime de soi même lorsqu'elle est fondée, convenablement déguisée, & soutenue avec fermeté, est une très grande vertu, elle semble recevoir son prix de son élévation & du plaisir qu'elle

tu, du génie, des talens, & d'un caractère généreux & élevé. Il faut pour réussir dans la société de l'attention jusques dans les petites choses, & personne n'est surpris de voir un homme mieux vêtu, parler avec plus de soin, se servir de termes plus choisis, dans le monde que quand il est chez lui. En quoi consiste donc la vanité, que l'on regarde à si juste titre comme un défaut & comme une imperfection? Il paroît qu'elle consiste dans un étalage si immodéré de ses propres avantages, de ses talens & de ses qualités, dans une prétention si décidée & si importune à la louange & à l'admiration, qu'elle ne peut qu'offenser les autres en choquant sans mesure, leur ambition & leur vanité secrète. Outre cela c'est une marque certaine qu'on manque de cette vraie dignité & l'élevation d'es-

le causé à celui qui la possède. Dans les hommes ordinaires, nous approuvons le penchant à la modestie comme une qualité agréable aux autres. L'excès vicieux de la fierté, c'est-à-dire, l'insolence & la hauteur sont désagréables aux autres, l'excès de la modestie l'est pour celui qui la possède. Ces réflexions peuvent servir à fixer les limites de ces vertus.

d'esprit si propres à embellir le caractère d'un homme. En effet pourquoi témoigner tant d'ardeur pour les applaudissemens, quand on n'a point de droits pour y prétendre, & qu'on ne peut se flatter raisonnablement de les obtenir longtems? Pourquoi nous rendre compte avec tant de soin des grands que vous fréquentez, des choses obligantes qui vous ont été dites, des honneurs & des marques de distinction qui vous ont été accordés; comme si ces choses n'étoient pas une monnoie courante; & que nous ne les eussions pas supposées, quand même vous ne nous en auriez rien dit?

La décence, ou l'observation des égards dûs à l'âge, au sexe, à l'état & au caractère d'une personne peut être mise au nombre des qualités qui sont agréables aux autres & qui par cette raison méritent d'être approuvées & louées. Une conduite efféminée dans un homme, des manieres rudes dans une femme, sont des choses désagréables parce qu'elles sont contraires à l'idée du caractère que nous nous formons de l'un & de l'autre: ce ne sont point là les qualités que nous comptons trouver dans

les

les deux sexes; c'est comme si une Tragédie étoit remplie de beautés du genre comique, ou qu'une Comédie renfermât des beautés tragiques. Les défauts de proportion choquent l'œil & excitent dans ceux qui les voyent un sentiment désagréable, qui devient ensuite la source du blâme & de la censure. C'est là l'*indecorum* que Cicéron a expliqué dans ses Offices.

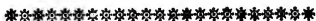
Nous pouvons encore placer la propreté au nombre des vertus dont nous parlons: elle nous rend agréables aux autres & sert à nous concilier leur amitié & leur bienveillance. Personne ne peut nier que la négligence en ce genre ne soit un défaut; or comme les défauts ne sont que des vices un peu moindres & que celui-ci ne peut être fondé que dans la sensation désagréable qu'il produit chez les autres, cet exemple qui paroît trivial peut nous aider à remonter à l'origine des distinctions morales, matière qui a jetté les sçavans dans un labyrinthe dont ils ont tant de peine à se tirer.

Indépendamment de toutes les qualités agréables, de la beauté des quelles nous
pou-

pouvons rendre raison jusqu'à un certain point, il reste toujours quelque chose de mystérieux & d'inexplicable qui cause une sorte de plaisir immédiat à ceux qui les aperçoivent, sans qu'on puisse déterminer comment ni pourquoi cela arrive. Il y a des hommes qui ont par dessus les autres un air, une grace, une dextérité, un *je ne sais quoi* qui diffère de la beauté, & qui nous fait une impression presque aussi prompte & aussi forte. Quoique les effets de ces choses se manifestent particulièrement dans la passion entre les deux sexes, où son pouvoir magique est aisé à expliquer, il est constant qu'elles influent beaucoup généralement dans tous les jugemens que nous portons & qu'elles font une partie considérable du mérite personnel. Il faut donc confier la pratique de toutes les vertus de cette classe à l'instinct sûr quoique aveugle, du sentiment & du goût; & il faut regarder cette partie de la morale comme un moyen dont la nature se sert pour réprimer & mortifier l'orgueil de la Philosophie, & pour lui faire voir les bornes étroites & la foiblesse de ses lumieres.

Nous

Nous louons un homme de son esprit, de sa politesse, de sa modestie, de sa décence, de toutes les qualités agréables qu'il possède, quoiqu'il ne soit point de nôtre connoissance, & qu'il ne nous ait jamais procuré aucun plaisir par ces agrémens; l'idée que nous nous formons de leur effet sur ceux qui en jouissent, fait sur nôtre imagination, une impression agréable, & excite en nous un sentiment d'approbation; & ce principe entre dans tous les jugemens que nous portons en morale.



S E C T I O N IX.

Conclusion de l'ouvrage.

I.

On a raison d'être surpris que dans le siècle où nous sommes, un homme se trouve dans la nécessité de prouver par des argumens recherchés, que la vertu ou le mérite personnel consiste dans la possession

Tome V.

O

des

des qualités de l'ame qui sont utiles ou agréables, soit à la personne qui les possède soit aux autres. On croiroit que ce principe a du se présenter naturellement à ceux qui ont cherché les premiers à approfondir la morale, & qu'il a du être admis par sa propre évidence, sans qu'il fut besoin d'argumens pour l'établir. Tout ce qui est estimable se range si naturellement dans la classe de l'agréable ou de l'utile (a), qu'on ne conçoit point pourquoi l'on remonteroit à d'autres principes, ou ce qui obligeroit d'embarrasser cette question de raisonnemens épineux & déliés. Et comme tout ce qui est utile ou agréable doit l'être ou par rapport à nous mêmes ou relativement aux autres, il semble que l'idée & la peinture du mérite, se forment aussi naturellement que l'ombre est produite par le soleil ou qu'une image est projetée sur les eaux; si le terrain sur lequel l'ombre va se porter est uni & égal, si la surface des eaux qui doit réfléchir l'image, n'est point troublée ou agitée, l'objet s'y représente sur
le

(a) *Utile , dulce.*

le champ, fans qu'il soit befoin d'art ou de science pour l'appercevoir. Il faut croire que les systêmes & les hypothéses ont perverti & corrompu nôtre entendement, puisqu'une théorie aussi simple & aussi naturelle a pu échapper si longtems aux recherches des hommes.

Mais quels qu'aient été les sentimens des philosophes, les principes dont il s'agit ont toujours été admis implicitement dans la vie commune; & lorsqu'il est question de louer ou de blâmer une action ou la conduite d'un homme, c'est à eux qu'on a recours. Observons les hommes dans toutes leurs occupations, dans leurs amusemens, dans leurs propos, nous ne les trouverons embarrassés là dessus que lorsqu'ils sont sur les bancs. Quoi de plus naturel, par exemple, que les discours suivans? Un homme en rencontrant un autre, lui dira, vous êtes bien heureux d'avoir marié votre Fille à Cléante, c'est un homme d'honneur & d'un très bon caractère, tous ceux qui ont affaire à lui peuvent être sûrs qu'il en usera avec eux

en galant homme(a). Je vous félicite, dira un autre, sur les espérances que votre Gendre vous donne; son application à l'étude des Loix, son génie pénétrant, la connoissance profonde qu'il a dans un âge encore tendre, des hommes & des affaires, vous donnent lieu d'espérer qu'il parviendra aux places les plus éminentes(b). Vous me surprenez beaucoup, dira un troisieme en parlant de Cléante comme d'un homme studieux & appliqué, je l'ai rencontré il y a peu de jours, dans une compagnie fort gaye, il étoit l'ame de la conversation, je n'ai jamais vu une personne qui ait autant d'esprit & d'agréments, autant d'aisance sans affectation, autant de connoissances, & autant de facilité à s'exprimer(c). Vous l'admireriez bien davantage, dit un quatrieme, si vous le connoissiez plus particulièrement. Cette gayeté que vous avez pu remarquer en lui, n'est point de ces accès de bon-

(a) Qualités utiles aux autres.

(b) Qualités utiles à la personne qui les possède.

(c) Qualités agréables aux autres.

bonne humeur excités par la société, cette gayeté ne se dément jamais & elle répand une sérénité perpétuelle sur son visage & une tranquillité inaltérable dans son ame. Il a passé par de rudes épreuves, il a esquivé des malheurs, il a couru des dangers, mais sa grandeur d'ame l'a mis au dessus de toutes les peines (a). A ces discours, je m'écrie, Messieurs, en peignant Cléante vous venez de peindre le vrai mérite; chacun de vous a donné son coup de pinceau & sans y penser vous avez été plus loin que Gracian ou Castiglione. Un philosophe pourroit choisir ce caractère comme un modele de la vertu dans toute sa perfection.

Comme toute qualité qui est utile ou agréable soit aux autres, soit à nous mêmes, est appelée *vertu* ou mérite personnel, jamais on ne se trompera sur cette dénomination, en jugeant d'après la raison naturelle & non obscurcie par les préjugés de la superstition & d'une fausse religion.

Pour.

(a) Qualités agréables à la personne qui les possède.

Pourquoi le célibat, les jeunes, les macérations, l'abnégation de soi-même, l'humilité; le silence, la retraite & toutes les vertus monacales sont elles rejetées par tous les hommes sensés? C'est parce qu'elles ne mènent à rien, qu'elles ne contribuent en rien à l'avancement d'un homme, qu'elles ne le rendent point plus estimable dans la société, qu'elles ne donnent point le talent de plaire dans le monde, enfin parce qu'elles ne lui apprennent point à jouir de lui-même. Au contraire nous remarquons que ces prétendues vertus sont un obstacle à tout bien; qu'elles emoussent l'entendement, qu'elles endurecissent le cœur, qu'elles obscurcissent l'imagination, qu'elles détruisent le tempéramment; nous sommes donc en droit de les placer au rang des vices, & il n'y a point de superstition assez forte pour étouffer entièrement ces sentimens naturels parmi les gens du monde. Un sombre Enthousiaste peut obtenir après sa mort une place dans le Calendrier, mais tant qu'il vivra il ne sera jamais estimé dans la société, à moins que ce ne soit par ceux qui sont possédés du

mê.

même délire mélancolique , que lui.

Ce qui semble favoriser notre système, c'est qu'il ne nous jette point dans cette dispute vulgaire sur les différens degrés de bienveillance ou d'amour propre, qui déterminent les actions humaines: dispute qui suivant toute apparence ne se terminera jamais, tant parce que ceux qui ont pris un parti ne sont point aisés à ramener, que parce que les faits que l'on peut alléguer pour ou contre, sont si épars, si incertains & sujets à tant d'interprétations différentes, qu'il est impossible de les comparer, ou d'en rien conclure. Il suffit que l'on nous accorde une chose qui ne peut être contestée sans la plus grande absurdité, c'est que nous éprouvons au dedans de nous mêmes de la bienveillance quelque légère qu'elle soit, & que nous nous sentons quelques étincelles d'amitié pour le genre humain, il entre dans notre composition quelque chose du caractère de la Tourterelle, quoique allié avec celui du Loup & du Serpent. Que l'on suppose ces sentimens aussi foibles qu'on voudra, qu'on les dise à peine assés forts pour nous faire remuer la

main ou le doigt, ils ne laisseront pas de déterminer les dispositions de notre ame, & lorsque toutes choses seront d'ailleurs égales, dans les cas où nous n'aurons ni passion ni préjugé, ils nous feront donner la préférence à ce qui est utile à l'humanité, sur ce qui lui est nuisible. Ici la distinction morale commence; Il naît un sentiment général de blâme ou d'approbation; il se forme un penchant, quoique foible, vers les objets qui produisent l'un de ces sentimens, & une aversion proportionnée pour ceux qui produisent l'autre. Ceux qui soutiennent avec tant d'opiniâtreté que c'est l'amour propre qui prévaut dans toutes nos actions, n'auront pas lieu de se scandaliser, si on leur dit que le sentiment des vertus premières, est foible; au contraire ils doivent être disposés à embrasser cette opinion préférablement à toute autre, & leur génie, qui paroît moins dépravé que satyrique, doit naturellement combiner l'un & l'autre de ces systèmes, qui ont réellement entre eux une liaison très grande & indissoluble.

L'avarice, l'ambition, la vanité & toutes

tes

tes les passions que le commun regarde improprement comme les effets de l'amour propre, ne sont point pris dans nôtre système pour la cause du sentiment moral; non que ces passions soient trop foibles, mais parce qu'elles ne tendent point directement à satisfaire l'amour propre. L'idée du terme *moral* renferme un sentiment commun à tous les hommes: il faut qu'ils approuvent un objet généralement, & que chaque homme ou du moins le plus grand nombre s'accordent dans l'opinion & dans le jugement qu'ils en portent. Il faut encore que ce sentiment soit assés universel pour s'étendre à toute l'humanité, & qu'il rende les actions ou la conduite des hommes même les plus éloignés de nous, estimables ou blâmables à nos yeux, selon qu'elles sont conformes ou opposées à la règle de justice qui est établie. Or ces deux circonstances ne se trouvent que dans le principe de l'humanité sur lequel nôtre système est fondé; les autres passions excitent bien dans tous les cœurs des sentimens très forts de desir ou d'aversion, d'affection ou de haine, mais ces senti-

mens ne sont point assés universels, pour que l'on puisse fonder sur eux un systême général, qui rende raison de l'approbation & du blâme que nous donnons aux actions.

Lorsque quelqu'un appelle un homme son *ennemi*, son *rival*, son *adversaire*, son *antagoniste*, on sent qu'il parle le langage de l'amour propre & qu'il exprime des sentimens qui lui sont personnels, & causés par sa situation ou par des circonstances particulieres; mais lorsqu'il donne à ce même homme les epithètes de *vicieux*, d'*odieux*, de *dépravé*, on sent tout de suite qu'il parle un autre langage & qu'il exprime des sentimens qu'il veut faire partager à ceux qui l'écoutent; il faut donc pour lors qu'il quitte sa position personnelle & qu'il choisisse un point de vûe qui lui soit commun avec tous les autres; il faut qu'il mette en mouvement quelque ressort universel de la nature humaine, & qu'il touche une corde qui soit à l'unisson de tous les cœurs; ainsi s'il a envie de faire voir que cet homme a des qualités qui tendent au malheur de la société, il choisira cette circonstance comme un point de vûe commun,

mun, il touchera le principe de l'humanité sur lequel tous les hommes sont d'accord entre eux. Tant que le cœur de l'homme fera tel qu'il est, il ne sera jamais totalement indifférent au bien-être de l'humanité, & il ne sera point entièrement insensible au but où tendent les actions & les mœurs; & quoiqu'on ne regarde peut-être pas cet amour de l'humanité, comme une passion aussi forte que la vanité ou que l'ambition, comme il est commun à tous les hommes, il doit être le fondement de la morale, ou de tout système général sur les mœurs & les actions humaines. L'ambition d'un homme n'est point celle d'un autre, le même succès & le même objet ne les contenteront pas tous deux; mais l'humanité d'un homme est celle de tous les autres, & le même objet excite ce sentiment dans tous les hommes.

Cependant les sentimens qui naissent de l'humanité sont non seulement les mêmes dans tous les hommes, & produisent la même approbation ou le même blâme, mais ils regardent encore tout le genre humain; en sorte qu'il n'y a personne dont

la conduite ou le caractère ne devient par leur moyen, un sujet de louange ou de censure pour les autres. Il n'en est pas ainsi des deux autres passions de l'amour propre, dont nous venons de parler : elles produisent dans chaque individu des sentimens tout différens, suivant sa position particuliere, sans aucun égard ni ménagement pour le reste des hommes. Quiconque a beaucoup d'attentions & d'estime pour moi, flatte ma vanité ; quiconque me marque du mépris, me mortifie & me déplaît : mais comme la sphere de mes connoissances est très bornée, il n'y aura qu'un petit nombre de personnes à partager cette passion, & à exciter par elle mon affection ou mon aversion. Mais si vous avez à peindre une puissance Tyrannique, insolente & barbare dans tel païs ou tel âge du monde que vous voudrez, aussitôt je songe aux suites fâcheuses, aux effets terribles de cette Tyrannie, & je suis saisi d'horreur & d'indignation. Il n'est point de caractère assez étranger pour moi, qui sous ce point de vûe puisse m'être entièrement indifférent. Une qualité avantageuse à la

société ou seulement à la personne qui la possède, sera toujours préférée; ainsi toute qualité ou action qui concerne l'humanité entière, doit par là être placée dans une classe ou désignée par une dénomination qui exprime la censure ou l'approbation générale.

Que pouvons nous donc demander de plus pour distinguer les sentimens de l'humanité, de ceux de la passion. Voilà une raison plausible & satisfaisante pourquoi les uns plutôt que les autres sont la base de la morale: toute conduite qui m'affecte agréablement par un sentiment d'humanité, emporte les suffrages de tous les hommes, parce qu'elle fait sur eux la même sensation; mais ce qui satisfait mon avarice ou mon ambition ne plait qu'à ces passions qui sont en moi & ne flatte point l'avarice, ni l'ambition du reste des hommes. Personne ne peut faire une action qui tende au bien, qu'elle ne soit agréable à mon humanité, quelque peu de liaison qu'il y ait entre moi & cet autre individu, mais tout homme qui sera assés loin de moi pour ne pouvoir ni servir, ni traverser mes vûes ambitieuses ou
mon

mon avidité insatiable, sera un objet indifférent pour ces passions. La différente espèce de ces sentimens une fois reconnue aussi évidente qu'elle l'est, il faut que le langage s'y accommode, & l'on est obligé d'inventer des termes propres à exprimer ces sentimens universels d'approbation ou de blâme qui naissent de l'humanité, c'est-à-dire des vûes de l'utilité générale & de son contraire. Alors on distingue le *Vice* & la *Vertu*, alors on se fait une idée de la morale, on se forme des notions générales des actions, on attend des hommes telle conduite dans telles positions, on prononce qu'une action est conforme à la règle abstraite que nous nous sommes faite, & qu'une autre la contredit, & les mouvemens particuliers de l'amour propre sont souvent étouffés ou modérés par ces principes universels (a).

L'ex-

(a) Il paroît constaté par la raison & par l'expérience qu'un sauvage grossier & barbare, règle principalement son amour & sa haine sur les idées d'utilité & d'injure particulières. Il n'a que de très foibles notions d'un système ou d'une règle générale de conduite. Il hait de tout son cœur l'homme qui se

trou-

L'exemple des émeutes populaires, des fédérations, des révoltes, des factions, des terreurs paniques & de toutes les passions qui sont le partage de la multitude, nous apprend combien l'esprit de parti contribue à allumer & à entretenir les passions des hom-

trouve vis-à-vis de lui dans un combat, non seulement pour le moment présent, ce qui est inévitable, mais même pour toujours; sa haine n'est satisfaite que lorsque sa vengeance l'a porté aux plus cruels excès. Nous au contraire qui sommes accoutumés à vivre en société, qui donnons plus d'étendue à nos réflexions, nous considérons que cet homme sert sa patrie, & la société dont il est membre; que nous en ferions tout autant à sa place; qu'en général la société est fondée sur ces maximes; ainsi par ces suppositions & ces vûes nous modérons jusqu'à un certain point, la violence de nos passions particulières, & quoique la plus grande partie de notre amitié ou de notre aversion continue à se régler sur des vûes personnelles d'intérêt, nous ne laissons pas de rendre hommage aux règles générales qu'il est d'usage de respecter; c'est ce que nous faisons lorsque nous cherchons à rendre odieux la conduite de notre ennemi, en lui imputant de la méchanceté ou de l'injustice, par là nous donnons un libre cours à celles de nos passions qui naissent de l'amour propre ou de l'intérêt particulier; lorsque le cœur est rempli de fureur, jamais il ne manque de prétextes de cette nature; ils sont quelque fois ainsi frivoles & aussi ridicules que ceux qu'Horace met en usage, lorsqu'ayant été sur le point d'être écrasé par la chute d'un arbre, il accuse de parricide celui qui l'avoit planté.

hommes; nous voyons souvent que les cabales les plus opiniâtres, sont excitées par les causes les moins considérables & les plus frivoles. Selon, quoique peut-être Législateur injuste, n'étoit point trop cruel de punir ceux qui ne prenoient aucun parti dans les guerres civiles. Je crois moi, que peu de gens encoureroient en pareil cas, la peine décernée par la loi, si leur penchant & leurs discours suffisoient pour les faire absoudre. Car quel est l'amour propre assez fort, ou la philosophie assez insensible pour refroidir un homme au point d'être alors d'une indifférence totale? Il faut être fort au-dessus ou fort au-dessous de l'humanité, pour ne point entrer dans une conspiration générale. Est-il donc surprenant que les sentimens moraux aient tant d'influence sur les mœurs, quoiqu'ils partent de ressorts qui semblent au premier coup d'œil foibles & incapables de produire de si grands effets? Mais nous devons observer que ces principes sont universels dans la société. Ils forment, pour ainsi dire, la ligue du genre humain contre le vice & le désordre ses ennemis; comme cet esprit

prit de bienveillance, est plus ou moins répandu parmi les hommes, quoique le même dans tous, il fait très souvent la matière de la conversation, il est entretenu par la société. C'est ainsi que le blâme & l'approbation sortent de l'état de léthargie, où ils resteroient probablement dans une nature isolée & grossière; souvent leur puissance est supérieure à celle d'autres passions originairement plus fortes, mais comme celles-ci sont particulières & personnelles, elles cèdent nécessairement aux principes généraux de la société & du bien public.

L'amour de la gloire & de la réputation est un autre ressort de notre machine, qui donne beaucoup de force au sentiment moral; c'est la passion des grandes âmes & c'est le premier mobile de leurs actions & de leurs entreprises. Curieux de nous faire un nom, & de nous acquérir de la réputation dans le monde, nous examinons souvent notre conduite, & nous considérons comment elle doit paroître aux yeux de ceux qui nous approchent, & qui en sont les témoins. Cette habitude constante de veiller sur nous mêmes, tient en action tous les sentimens

d'équité & d'injustice, & fait que ceux qui pensent noblement, ont un certain respect pour eux mêmes comme pour les autres, ce respect est le gardien le plus sûr de toutes les vertus. Les plaisirs propres de l'animalité perdent peu à peu leur prix, on s'efforce d'acquérir la beauté morale & intérieure, & l'ame travaille à s'orner des perfections qui conviennent à l'être raisonnable.

Telle est l'idée que nous nous formons de la perfection morale; voilà comment on peut expliquer la force d'un grand nombre de sympathies; notre sentiment moral n'est lui-même en grande partie qu'une sensation de cette nature; l'envie que nous avons de donner aux autres une idée favorable de notre mérite semble venir du soin que nous avons de nous faire prendre cette idée à nous mêmes, & pour y parvenir nous sommes forcés de régler nos jugemens incertains sur l'approbation d'autrui.

Mais pour concilier les choses & pour écarter, s'il est possible, toute obscurité, supposons un moment que tous ces raisonnemens soient faux; supposons que, ce soit
une

une erreur de rapporter à des sentimens de sympathie & d'humanité, le plaisir que produisent des vûes d'utilité; avouons pour un moment, qu'il faut trouver une autre cause du suffrage général que l'on accorde à tous les êtres tant insensibles qu'animés & raisonnables, lorsque nous remarquons qu'ils contribuent au bien commun de l'humanité. Quelque difficulté qu'il y ait à concevoir qu'une chose puisse être approuvée parce qu'elle a pour fin un objet déterminé, mais totalement indifférent de lui même; passons par dessus cette absurdité, & voyons quelles en seront les conséquences. La définition que nous avons donnée de la vertu sera toujours la même; il faudra toujours avouer que toute qualité de l'esprit, qui sera utile ou agréable à la personne qui la possède ou aux autres, causera du plaisir à ceux qui en seront témoins, attirera leur estime, & recevra d'eux le nom de vertu ou de mérite. N'estime-t-on pas la justice, la fidélité, la droiture, l'honneur, la chasteté, &c. uniquement parce que ces qualités ont pour but le bien de la société? N'est ce pas-là où tendent l'humanité, la bien-

veillance , la douceur , la générosité , la reconnoissance , la modération , la tendresse , l'amitié & les autres vertus sociales ? Peut-on douter que l'industrie , la discrétion , la frugalité , l'ordre , la persévérance , la prévoyance , le jugement & une infinité d'autres qualités dont l'énumération seroit trop longue , peut-on douter , dis je , que le but où tendent ces vertus , c'est-à-dire , l'avantage & l'intérêt de celui qui les possède , ne soit l'unique fondement de leur mérite ? Qui est ce qui pourra nier qu'une ame qui se maintient dans une sérénité constante , qui jouit d'une gayeté inaltérable , qui conserve toujours sa dignité & sa noblesse , qui répand des marques de sa bienfaisance sur tout ce qui l'environne , ne présente un spectacle plus agréable & plus touchant , qu'une ame abattue par la mélancolie , agitée par des inquiétudes , enflammée par la colere , ou qui languit dans l'avilissement ? A l'égard des qualités agréables aux autres , elles parlent pour elles mêmes , & il faut être bien malheureusement né pour n'avoir jamais été frappé des charmes de l'enjouement , de l'affabilité , de la

la

la modestie délicate, & des manieres prévenantes.

Je sens qu'il n'y a rien de moins philosophique que d'insister d'un ton dogmatique sur un sujet ; je sçai que même le scepticisme le plus ouîtré n'est pas plus propre à détruire les raisons les mieux établies. Je suis convaincu que l'impudence & l'opiniâtreté sont les compagnes de l'erreur : les hommes qui s'égarent, donnent un libre cours à la passion, sans rester jamais dans cet état de suspension raisonnable qui peut seul les garantir des absurdités les plus grossieres. Cependant je suis obligé d'avouer que cette énumération jette tant de jour sur la matiere, qu'il n'y a point de de vérité de raisonnement & d'induction, dont je me tienne, quant à présent, plus assuré, que de celle-ci, sçavoir, que la vertu consiste dans l'utilité & le contentement que ces qualités apportent à la personne qui les possède ou à ceux qui ont des liaisons avec elle. Mais lorsque je pense que l'on a mesuré & déterminé la grandeur & la figure de la terre, que l'on a expliqué les marées, que l'on a soumis

les corps célestes à des loix constantes, que l'esprit est parvenu jusqu'à calculer l'infini, & que les hommes malgré cela, ne laissent pas d'être toujours en dispute sur le fondement de leurs devoirs; cette bizarrerie étrange me fait retomber dans la défiance & dans le doute, & je soupçonne qu'une hypothese si naturelle, si elle eut été vraie, eut été adoptée depuis longtemps avec le suffrage unanime du genre humain.

II.

Après avoir rendu raison de l'approbation morale qui accompagne la vertu, il ne me reste plus qu'à examiner comment notre intérêt personnel nous invite à la pratiquer, nous verrons si tout homme qui a son bien-être à cœur, ne trouve pas son plus grand avantage dans sa fidélité aux devoirs de la morale; si cela peut être démontré d'après le système que nous venons d'établir, nous aurons la satisfaction de penser que nous avons posé des principes non seulement à l'épreuve du raisonnement, mais capables aussi

aussi de rendre les hommes meilleurs, de perfectionner en eux les vertus sociales, & de rectifier leurs idées de moralité. Quoique la vérité philosophique d'une proposition ne dépende pas essentiellement du bien qui en résulte pour la société, un homme ne laisseroit pas d'avoir mauvaise grace, s'il donnoit un système qui, quoique vrai, feroit pourtant, de son propre aveu, d'une pratique funeste & dangereuse. Pourquoi fouiller dans ces cloaques de la nature qui répandent l'infection autour d'eux? Pourquoi tirer la peste des souterrains où elle est renfermée? On admirera la sagacité de vos recherches, mais votre système sera détesté; les hommes, s'ils ne peuvent réfuter vos idées, s'accorderont du moins à les ensevelir dans un oubli éternel. Les vérités pernicieuses à la société, s'il y en a de cette espèce, doivent céder à des erreurs bonnes & salutaires.

Mais quelles vérités philosophiques peuvent être plus utiles à la société que celles qu'on vient d'exposer? Elles représentent la vertu sous ses traits les plus aimables, avec ses charmes les plus tou-

chans, elles nous invitent à l'aborder avec confiance, familiarité, affection? Elle n'a plus les vêtemens lugubres dont la superstition & quelque fois la philosophie la couvrent; elle est pleine de bonté, d'humanité, de bienveillance & d'affabilité, on voit même à sa suite la gayeté & une douce ivresse. Cette vertu ne nous parle point d'austérités superflues, de rigueurs outrées, de souffrances, ou de renoncement à soi-même; elle nous déclare que son unique projet est de rendre ses disciples & tous les hommes contents, s'il est possible, & de faire leur félicité à chaque moment de leur existence; jamais elle ne se refuse un plaisir que sur l'espoir d'en être amplement dédommée dans un autre tems. La seule peine qu'elle exige est de calculer juste, & de donner la préférence au bonheur le plus grand; si quelques hommes farouches, ennemis des plaisirs & de la joye, prétendent s'approcher d'elle, elle les rejette comme des hypocrites & des imposteurs, ou si elle les admet à sa cour, ils sont assis au dernier rang & parmi ses moindres favoris.

Mais

Mais quittons le stile figuré. De bonne foi, comment se flatter de pouvoir engager les hommes à embrasser une pratique que l'on annonce comme pleine de rigueur & d'austérité? Quelle morale peut se faire des sectateurs, si elle ne leur montre en détail que chaque individu est véritablement intéressé à suivre les devoirs qu'elle prescrit? Or l'avantage particulier de nôtre Théorie c'est de fournir les moyens les plus propres pour parvenir à une fin si précieuse.

Il seroit inutile de prouver que les vertus utiles ou agréables à celui qui les possède, sont désirables en vûe de son propre intérêt; & les moralistes pourroient s'épargner la peine qu'ils se donnent pour en recommander la pratique. A quoi bon rassembler cent argumens pour prouver que la tempérance est avantageuse, & que l'excès des plaisirs est nuisible? Ne voit on pas que le nom d'excès en marque déjà la malignité? Si l'usage des liqueurs fortes ne nuisoit pas davantage à la santé ou aux facultés de l'esprit & du corps, que l'usage de l'air & de l'eau, il ne seroit pas plus blâmable.

Il paroît tout aussi inutile de faire voir que les qualités sociables telles que l'esprit, la politesse, la décence, sont plus désirables que leurs contraires. La vanité seule sans autre considération est un motif suffisant pour nous faire souhaiter ces perfections. Jamais homme n'a volontairement manqué par ces endroits. Nos défauts en ce genre viennent tous d'une mauvaise éducation, de notre incapacité, ou d'un naturel dépravé & indomptable. Lequel aimeriez vous mieux, ou que votre compagnie fut recherchée avec empressement, ou qu'on vous évitât par mépris? Peut on délibérer sur le choix? Comme il n'y a point de vrai plaisir s'il n'est partagé plus ou moins avec un certain nombre de personnes, de même aussi la société n'a point d'agrémens pour un homme qui sent que sa présence y est importune & qui ne voit dans ceux qui l'entourent que des marques de dégoût & d'antipathie.

Pourquoi la grande communauté des hommes se regleroît elle autrement que les cercles, ou les sociétés particulières? Pourquoi seroit il plus douteux que les vertus éten-

étendues de l'humanité telles que la générosité & la bienfaisance, soient moins désirables dans la vûe de nôtre utilité personnelle & pour nôtre propre bonheur, que l'esprit ou la politesse? Craignons nous que ces affections sociales ne compromettent plus immédiatement nos intérêts particuliers que les autres qualités, & qu'elles exigent de trop grands sacrifices de nôtre part, ceux de nôtre honneur ou de nos biens? Si c'est là nôtre idée, il faut que nous connoissions bien peu la nature des passions humaines, & que nous fassions plus d'attention à des distinctions de mots, qu'à des différences réelles.

Quelque contrariété que l'on suppose communément entre les vertus sociales & l'amour propre, ces choses ne sont pas réellement plus opposées que l'amour propre & l'ambition, que l'amour propre & la vengeance, que l'amour propre & la vanité. Il faut toujours qu'il y ait un penchant originel, de quelque genre qu'il soit, qui serve de base à l'amour propre, & qui donne du goût pour les objets qu'il recherche; il n'y en a point de plus propre à pro-

produire cet effet que la bienveillance ou l'humanité. Les biens de la fortune doivent servir à quelque plaisir, à l'un ou à l'autre indifféramment. L'avare qui accumule son revenu & qui prête à usure, emploie son argent à satisfaire sa cupidité; & il seroit difficile de prouver pourquoi un homme perdrait plus par une action généreuse que par toute autre sorte de dépense, puisque le plus haut point où il puisse atteindre par l'amour propre le plus raffiné, est de contenter quelqu'une de ses affections.

Si la vie sans passion doit être insipide & fatigante, supposons qu'un homme maître de son sort à cet égard, délibère sur le genre de désir qu'il choisira pour en faire le fondement de son bonheur; il observera que ces affections, lorsqu'elles ont été satisfaites, donnent un plaisir proportionné à leur vivacité; mais outre cet avantage qui est commun à toutes les affections, la sensation immédiate de la bienveillance, de l'amitié & de l'humanité, est douce, tendre & agréable, même indépendamment du sort ou des événemens de la vie. Ces vertus

tus sont accompagnées d'une satisfaction intérieure & d'un souvenir flatteur, elles nous mettent bien avec nous mêmes ainsi qu'avec les autres, le témoignage qu'on se rend au fond du cœur, d'avoir rempli ses devoirs envers la société, est toujours délicieux. Les hommes marquent de la jalousie des succès de l'ambition ou de l'avarice; mais tant que nous marchons dans les sentiers de la vertu, tant que nous nous occupons de vûes utiles & d'actions généreuses, nous sommes assurés de leur bienveillance & de leurs éloges. Qu'elle autre passion rassemblera les avantages multipliés d'un sentiment agréable, d'un contentement intérieur & d'une bonne renommée? Mais nous voyons que les hommes sont par eux mêmes assez convaincus de ces vérités. S'ils manquent aux devoirs de la société, ce n'est pas qu'ils ne désirent d'être généreux, humains & bienfaisans, c'est qu'ils n'y sont pas disposés.

En traitant le vice avec la plus grande impartialité & avec le plus d'indulgence qu'il est possible, nous sommes obligés de reconnoître qu'il n'y a jamais d'exemple où l'on

l'on puisse lui donner la moindre préférence sur la vertu, même dans la vûe de son propre intérêt; à moins que ce ne fut dans le cas de la justice, où en envisageant les choses d'un certain côté, un homme paroitroit peut-être perdre quelque chose par son intégrité. Quoique l'on soit forcé d'avouer que la société ne peut subsister si l'on n'a égard à la propriété, cependant par l'imperfection des choses humaines, un malhonnête homme qui aura de l'esprit pensera en de certaines circonstances, qu'une injustice augmentera considérablement sa fortune, sans faire un tort considérable à la société universelle. En général la probité est la meilleure politique; cette regle peut bien souffrir des exceptions: mais autant qu'on en peut juger, la conduite la plus sage sera toujours d'observer le principe général, & de tirer parti de toutes les exceptions.

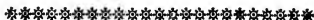
Je crois qu'on aura de la peine à trouver une réponse satisfaisante à ce raisonnement, s'il en exige une. Si le cœur ne se révolte point contre des maximes pernicieuses, s'il se familiarise sans répugnance
avec

avec des pensées injustes ou basses, il est certain qu'il a perdu un des plus puissans motifs de vertu; nous avons lieu d'attendre que sa conduite sera conforme à sa théorie. Mais dans les ames bien nées il se trouve une antipathie trop forte contre la fraude & la perfidie, pour pouvoir être contre-balancée par des vûes d'intérêt & de profit. La tranquillité intérieure, le témoignage d'une bonne conscience, des mœurs sans reproche, une vie pure & innocente sont des choses essentielles à nôtre bonheur: elles seront cheres à tout honnête homme qui en sentira l'importance.

Un tel homme aura souvent le plaisir de voir les frippons malgré leur adresse, être dupes de leurs propres maximes, & tandis qu'ils cherchent à tromper en secret, il se présente une occasion délicate, ils sont tentés, la nature est foible, elle succombe, ils donnent dans un piège, d'où ils ne peuvent se tirer qu'en perdant leur réputation & la confiance de la société. Mais leurs crimes eussent-ils tout le succès qu'ils désirent, pussent-ils être éternellement ignorés, l'honnête homme avec une teinture
le-

legere de philosophie, ou par des réflexions simples & les observations les plus communes, découvrira que les méchans sont au fond les plus grandes dupes, & qu'ils ont sacrifié le bonheur de jouir, du moins au dedans d'eux-mêmes, du plaisir d'être vertueux, pour acquérir des bagatelles de nulle valeur. Qu'il faut peu de chose pour satisfaire aux besoins de la nature! Quelle comparaison y a-t-il entre les plaisirs de la société, de la conversation, de l'étude, de la santé même & des biens ordinaires de la nature que l'on n'achète point à prix d'argent, & par dessus tout cela, de la satisfaction que donne le souvenir voluptueux de sa bonne conduite, quelle comparaison, dis-je, y a-t-il entre ces choses & les vains amusemens que procurent le luxe & la dépense? En vérité ces plaisirs naturels n'ont point de prix, pour deux raisons. Ils ne coûtent rien à acquérir & leur jouissance est au dessus de tous les trésors.

A D-



A D D I T I O N I.

Sur le sentiment moral.

Si vous admettez le système que je viens d'exposer, il vous sera aisé de décider la question que j'ai proposée d'abord (a) au sujet des principes généraux de la morale, & quoique nous ayons remis la décision de cette question, de peur qu'elle ne nous jettât dans des spéculations compliquées, peu convenables à des discours moraux, nous pouvons maintenant la reprendre & examiner jusqu'à quel point la raison & le sentiment entrent dans les déterminations morales.

En supposant que l'estime ou l'approbation morale est fondée principalement sur l'utilité d'une qualité ou d'une action, il est évident que la raison doit influencer beaucoup sur toutes les déterminations de ce genre.

(a) Sect. I.

Tome V.

Q

genre, puisqu'il n'y a que cette faculté qui puisse nous faire envisager le but où elles tendent, & prévoir les conséquences avantageuses qu'elles peuvent avoir, soit pour la société, soit pour les personnes à qui elles appartiennent. Dans plusieurs circonstances ce point est délicat & difficile à discuter; il s'élève des doutes, des intérêts opposés se croisent, & l'on est obligé de recourir à des spéculations subtiles pour sçavoir de quel côté l'utilité doit faire pencher la balance. Ceci est vrai surtout dans les questions qui roulent sur la justice; c'est l'effet que doit naturellement produire le genre d'utilité qui accompagne cette vertu (a). Si tous les exemples de justice étoient, comme ceux de la bienveillance, avantageux & utiles à la société, l'état de la question seroit plus clair & ne souffriroit gueres de difficultés. Mais il arrive quelque fois que certaines actions, quoique justes, conduisent immédiatement à des conséquences dangereuses, & comme le bien public ne résulte
que

(a) Voyez l'addition II.

que de l'observation de la règle générale & du concours ou de la participation de plusieurs personnes à un même acte d'équité; l'affaire devient ici plus embarrassante & plus compliquée. Les différentes positions de la société, les suites imprévues d'une telle conduite, la diversité des intérêts que l'on se proposera; tout cela peut varier selon les occasions, être douteux & devenir sujet à un nombre infini de recherches & de discussions. L'objet des loix municipales est de résoudre toutes les questions relatives à la justice, les débats des Jurisconsultes, les réflexions des Politiques, les faits historiques & les actes publics ont le même objet pour but, & souvent il faut une grande sagacité, c'est-à-dire beaucoup de raison & de jugement pour saisir le point décisif au milieu des doutes compliqués que font naître des avantages moins clairement discutés ou tout-à-fait contraires.

Cependant, quoique la raison, quand elle est secondée & perfectionnée, nous suffise pour reconnoître si le but où tendent les actions & les qualités des hommes, est

utile ou pernicieux, ce n'est pas assez pour établir la moralité du blâme ou de l'approbation. L'utilité n'est que la tendance vers une certaine fin ; si cette fin nous étoit totalement indifférente nous sentirions la même indifférence dans les moyens. Il faut donc ici un sentiment plus développé pour nous faire préférer l'utile à une fin pernicieuse : ce sentiment ne peut être autre chose qu'un penchant naturel pour le bien de l'humanité & un ressentiment douloureux de ses malheurs, car ce sont là les deux buts opposés où conduisent la vertu & le vice. Ainsi la raison montre la différence des suites que peuvent avoir les actions humaines, & l'humanité nous fait pencher en faveur de celles qui sont utiles & bienfaisantes.

Cette distinction entre les facultés de l'entendement & celles du sentiment est aisée à expliquer d'après l'hypothèse que nous avons établie ; mais supposons un moment que cette hypothèse soit fautive ; dans ce cas, il en faudra chercher une autre qui satisfasse à cette difficulté, & j'ose assurer que jamais on n'en trouvera tant que l'on

re-

regardera la raison seule comme la base de la morale : pour s'en convaincre, il fera à propos de bien approfondir les cinq considérations suivantes.

1. Il se peut qu'une fausse hypothèse conserve quelque apparence de vérité, tant qu'elle se borne à des généralités, tant qu'elle se sert de termes indéfinis, & tant qu'elle donne des comparaisons au lieu de faits. C'est ce qu'on peut remarquer particulièrement dans cette espèce de philosophie qui attribue à la raison seule le droit de faire les distinctions morales, sans que le sentiment y mette rien du sien. Il est impossible de citer un exemple qui rende un tel système intelligible, quelque étalage qu'on en puisse faire dans des discours vagues & des déclamations générales. Examinons, par exemple, le crime d'ingratitude. Il a lieu lorsque nous voyons d'un côté la meilleure intention du monde, annoncée par des offres obligeantes, confirmée par des services multipliés rendus, & de l'autre un retour de mauvaise volonté ou d'indifférence, suivie de mauvais offices ; ou au moins de négligence ; pesez toutes

ces circonstances; examinez par la seule raison, en quoi consiste le démerite ou le blâme, jamais vous ne pourrez le déterminer.

La raison juge du fait & de ses rapports; cherchez donc d'abord quel est le fait-que vous appelez *crime*, montrez nous le dans toutes ses circonstances. Déterminez le tems de son existence, définissez son essence ou sa nature, sondez la faculté ou le sens auquel il se découvre. Il réside dans l'ame de l'ingrat, il faut donc qu'il le sente au dedans de lui-même; mais il ne s'y trouve rien qu'une intention méchante ou une indifférence totale; vous ne pouvez pas dire que ces dispositions soient toujours criminelles par elles mêmes; elles ne le sont que lorsqu'elles ont pour objet des personnes qui nous ont antérieurement marqué de la bienveillance; avouons en conséquence que le crime d'ingratitude n'est point un fait individuel, mais qu'il naît d'une complication de circonstances qui présentées au spectateur, excitent le sentiment du blâme par la constitution ou la disposition particulière de son ame.

C'est

C'est mal représenter le crime, direz-vous. Il ne consiste point dans un fait particulier dont la raison nous assure la réalité, mais il consiste dans de certaines relations morales que la raison indique, de la même façon qu'elle nous fait découvrir des vérités en Algèbre & en Géométrie. Mais je demanderai qu'est ce que les relations dont vous me parlez ? Dans l'exemple que nous avons à examiner, je vois d'abord de la bonne volonté & de bons offices dans une personne, je vois ensuite un méchant vouloir & de mauvais offices dans une autre. Entre ces deux personnes il n'y a qu'une relation de contrariété ; est-ce dans ce rapport que consiste le crime ? Mais supposons qu'une personne me voulut du mal & me défervit, tandis que moi, je serois indifférent à son égard ou que je la servirois en toute occasion, il y aura entre nous la même relation de contrariété, cependant souvent ma conduite pourra être très louable. On a donc beau se mettre l'esprit à la torture, jamais on ne pourra établir la moralité sur des rapports ou relations ;

tions; il faut avoir recours aux décisions du sentiment.

Lorsque vous me dites que deux & trois sont égaux à la moitié de dix. Je conçois parfaitement ce rapport d'égalité. Je comprends que si dix étoient partagés en deux nombres égaux ou dont l'un auroit autant d'unités que l'autre, & si l'un de ces nombres étoit comparé à deux joints à trois, il contiendrait autant d'unités que le nombre composé : mais si vous tirez de là une comparaison que vous appliquiez aux relations morales, j'avoue que je ne pourrai plus vous entendre. Une action morale, un crime tel que l'ingratitude, est un objet compliqué, la morale consiste-t-elle dans la relation mutuelle de ses parties ? Comment & par quelle raison cela arrive-t-il ? Déterminez cette relation, développez davantage votre raisonnement & vous en sentirez la fausseté.

Vous insistez & vous dites : le moral de nos actions est fondé sur leur rapport avec la règle du juste, & on les appelle bonnes ou mauvaises suivant qu'elles sont conformes

ou

ou contraires à cette règle. Qu'est-ce que l'on entend par cette règle? En quoi consiste-t-elle? Comment est elle déterminée? C'est par la raison, direz vous, qui découvre le rapport moral des actions. Ainsi les relations morales sont déterminées par la comparaison qu'on fait des actions avec une règle, & cette règle est déterminée par la considération des relations morales des objets. Cela ne fait-il pas un beau raisonnement?

Fort bien, ajoutez-vous, voilà de la métaphysique! Cela suffit sans doute, il n'en faut pas davantage pour donner une forte présomption de fausseté. Oui, dirai-je à mon tour, il est certain que voilà de la métaphysique, mais elle est toute de votre côté, c'est vous qui soutenez un système abstrait, que l'on ne peut jamais rendre intelligible & qui ne peut être éclairci par aucun exemple. Au contraire ma Théorie est simple, elle m'apprend que la moralité est déterminée par le sentiment. Je définis la vertu toute action ou qualité de l'ame qui excite un sentiment de plaisir & d'approbation dans ceux qui en sont témoins. Et le

vice est le contraire. On examine ensuite un fait simple : sçavoir, quelles sont les actions qui produisent cet effet ; on considère toutes les circonstances dans lesquelles ces actions plaisent, & de là on cherche à recueillir quelques observations générales relatives à ces sentimens. Si c'est là ce que vous appelez de la métaphysique, si vous y trouvez quelque chose d'abstrait, vous n'avez qu'à conclure que votre esprit n'est point propre à l'étude de la morale.

2. Lorsqu'un homme dans quelque tems que ce soit délibère sur sa propre conduite, & examine si, par exemple, dans une certaine occurrence il doit préférer d'assister son frere ou son bienfaiteur, il faut qu'il considère ces rapports différens, & qu'il les compare avec les circonstances & la situation des personnes, pour décider quel est le devoir & l'obligation la plus forte. Pour déterminer la proportion des lignes dans un triangle quelconque, il est nécessaire d'examiner la nature de cette figure & le rapport qui se trouve entre ses différentes parties. S'il y a une ressemblance apparente dans ces deux cas, j'y trouve

au

au fond une différence très grande. Un raisonneur spéculatif qui médite sur des triangles ou sur des cercles, considère les rapports connus des parties proportionnelles de ces figures, & de là il en infère quelque rapport inconnu qui dépend des premiers; mais dans les délibérations morales nous sommes obligés de connoître d'avance les objets & les relations qu'ils ont entre eux. Ce n'est que sur la comparaison de toutes ces choses que nous faisons un choix & que nous fixons notre approbation. Il ne s'agit point d'assurer un nouveau fait, de découvrir un nouveau rapport; on suppose que nous avons déjà tout sous les yeux, avant de nous mettre en état de porter aucun jugement ou de blâme ou d'approbation. Si nous ignorons encore quelque circonstance essentielle, ou si nous n'avons à ce sujet qu'une présomption légère, nous devons commencer par nous en assurer. C'est à cette recherche qu'il faut appliquer les forces de notre esprit, & suspendre pour un tems tout sentiment ou toute décision morale. Tant que nous ne savons pas si un homme a été l'agresseur,

com.

comment pouvons nous décider si celui qui l'a tué est criminel ou non? Mais lorsque chaque circonstance & chaque rapport sont connus, l'entendement n'a plus rien à faire, & il n'a plus d'objet qui l'occupe. L'approbation ou le blâme qui suivent n'appartiennent point à l'entendement mais au cœur; il ne s'agit plus d'une proposition ou d'une affirmation spéculative, il s'agit d'une sensation active ou d'un sentiment. Telle est la progression de notre esprit: nous connoissons plusieurs circonstances & quelques relations. Elles nous aident à en découvrir de nouvelles que nous ne connoissons pas. C'est ainsi que l'entendement opere; au lieu que dans les décisions morales il faut que les circonstances & les rapports soient connus d'avance. L'ame en contemplant l'objet total, éprouve une nouvelle impression d'affection ou de dégoût, d'estime ou de mépris, d'approbation ou de blâme.

De là vient la grande différence qui se trouve entre une erreur de fait ou une erreur de droit, & voilà pourquoi l'une est coupable & l'autre ne l'est point. Lorsque

que Oedipe tua Laïus, il ignoroit le rapport qui étoit entre eux deux, & d'après des circonstances innocentes & involontaires, il se forma des opinions erronées sur l'action qu'il avoit commise; mais lorsque Néron fit mourir Agrippine, il connoissoit déjà & longtems avant, toutes les relations qui étoient entre elle & lui, avec toutes les circonstances de cette action féroce, mais les motifs de vengeance, de crainte, d'intérêt, l'emportèrent dans son cœur barbare sur les sentimens du devoir & de l'humanité; si nous marquons pour ce monstre une horreur qu'il ne ressentit pas lui-même, parce qu'il fut bientôt l'étouffer; ce n'est pas que nous appercevions aucun rapport qu'il ignorât: c'est que la bonté de nôtre cœur nous fait éprouver des sentimens contre lesquels il étoit endurci par la flatterie & par l'habitude du crime. C'est donc dans ces sentimens, & non dans la découverte d'aucun rapport, que consistent toutes les déterminations morales. Avant que de rien décider en ce genre, il faut que nous ayons une notion sûre & distincte de l'objet ou de l'action & de ses dé-

dépendances; alors il ne reste plus rien à faire de nôtre côté que d'éprouver un sentiment de blâme ou d'approbation, d'après lequel nous décidons si une action est criminelle ou vertueuse.

3. Cette doctrine deviendra encore plus évidente si nous comparons la beauté morale avec la beauté naturelle, qui lui ressemble si bien à tant d'égards. C'est de la proportion, du rapport, & de l'arrangement des parties que dépend toute beauté physique, mais il feroit absurde de vouloir pour cela que la perception de la beauté telle que celle de la vérité dans les problèmes de Géométrie, consistât entièrement dans la perception des rapports, & fut l'ouvrage de l'entendement seul, ou des facultés intellectuelles. Dans toutes les sciences nôtre esprit, d'après les rapports connus, cherche ceux qu'il ignore; mais dans toutes les décisions du goût, ou à l'égard de la beauté extérieure, nous avons déjà tous les rapports sous nos yeux, & de là nous passons à un sentiment de complaisance ou de dégoût, suivant la nature de l'objet & la disposition de nos organes. Eu-

Euclide a parfaitement expliqué toutes les propriétés du cercle, mais dans aucune de ses propositions il n'a parlé de sa beauté; la raison en est simple; la beauté n'est point une qualité du cercle, elle ne réside point dans aucune portion d'une ligne dont tous les points sont également distants d'un centre commun; c'est uniquement l'impression que fait une telle figure sur nôtre esprit dont la conformation particulière le rend susceptible de ces sentimens; c'est envain que vous l'iriez chercher à l'aide des sens ou des raisonnemens mathématiques dans le cercle ou dans ses propriétés.

Ecoutez Palladio & Perrault vous expliquer toutes les parties & les proportions de la colonne, ils vous parleront de la corniche, de la frise, de la base, de l'entablement, de l'architrave, &c. Ils vous définiront chaque partie, ils vous indiqueront la place que chacune d'elles doit occuper; mais si vous leur demandiez en quoi consiste leur beauté, ils vous répondroient sur le champ, que la beauté n'est point dans aucune des parties de la colonne,

mais

mais qu'elle résulte du tout, lorsque l'ensemble est présenté à un homme intelligent & susceptible de sensations délicates. Jusqu'à ce qu'il vienne un spectateur de cette espèce, il n'y aura qu'une figure qui aura certaines dimensions ou des proportions qui lui sont propres; l'élégante beauté de ces choses naîtra du sentiment de plaisir que l'homme de goût éprouvera en les voyant.

Ecoutez encore Cicéron lorsqu'il peint les crimes de Verrès ou de Catilina; vous serez obligé de convenir que la turpitude morale résulte pareillement de la contemplation d'un tout; pourvû qu'il soit apperçû par des organes qui ayent la finesse & la sensibilité requise. L'orateur vous peint d'un côté la fureur, l'insolence, & la barbarie, de l'autre vous voyez la douceur & la souffrances, la douleur & l'innocence; mais si vous ne sentez ni indignation ni pitié à la vûe de ces tableaux frappans où toutes les circonstances sont si vivement exprimées; ce seroit en vain que vous lui demanderiez en quoi consistent les crimes & les scélératesses contre qui son éloquence déclame avec tant de véhémence, en quel

quel tems. & à quel fujet le crime a commencé d'exister, ce qu'il est devenu peu de tems après, lorsque toutes les dispositions & les pensées des acteurs ont été ou changées ou anéanties; il ne vous donnera point de réponse satisfaisante sur toutes ces questions abstraites de morale, & nous serons obligés à la fin d'avouer que le crime moral n'est point un fait ni un rapport qui puisse être l'objet de l'entendement, mais qu'il vient d'un sentiment d'horreur que la constitution interne de la nature humaine, nous force d'éprouver à la vûe de la perfidie ou de la cruauté.

4. Les êtres inanimés peuvent avoir les uns avec les autres les mêmes relations que nous voyons dans les agens moraux, cependant les premiers ne peuvent être des objets d'amour ou de haine, ni par conséquent être capables de mérite ou de démérite. Un jeune rejetton qui fait périr l'arbre dont il est sorti, est dans le même cas de Néron quand il fit mourir Agrippine, & si la morale consistoit dans des rapports abstraits, ce rejetton seroit tout aussi criminel que lui.

5. Il paroît évident que la fin ultérieure des actions humaines ne peut jamais être expliquée par la raison. Elles se régilent entièrement sur les sentimens & les affections de l'humanité, sans dépendre en aucune façon des facultés intellectuelles. Demandez à un homme *pourquoi il fait de l'exercice*; c'est, dira-t-il, *pour sa santé*; si vous lui demandez *pourquoi il désire la santé*, il vous répondra sur le champ que c'est *parce que la maladie est un état douloureux*; si vous poussez plus loin vos questions & que vous lui demandiez *pourquoi il hait la douleur*, il est impossible qu'il vous réponde; c'est là la raison définitive & jamais on ne rapporte rien à un autre objet.

Peut-être que sur votre seconde question, *pourquoi il désire la santé*, il pourra vous répondre *qu'elle est nécessaire pour sa profession*; si vous demandez *pourquoi il est inquiet sur ce sujet*, il vous dira que c'est *parce qu'il veut gagner de l'argent*; demandez lui *pourquoi*; *parce que l'argent est le grand mobile de tous les plaisirs* vous dira-t-il. Ce seroit une absurdité que de
fai-

faire des questions au delà, il est impossible qu'il y ait une progression jusqu'à l'infini & qu'une chose soit toujours la raison qui en fait désirer une autre. Il faut qu'il y ait des choses désirables pour l'amour d'elles mêmes & par la conformité immédiate qu'elles ont avec les sentimens & les affections des hommes.

Comme la vertu est une dernière fin & comme elle est désirable pour l'amour d'elle même, sans vûe même de récompense & uniquement pour la satisfaction immédiate qu'elle donne, il faut qu'il y ait en nous quelque sentiment qu'elle excite, il faut qu'il y ait un sens, un tact ou un goût intérieur, quelque nom qu'on lui donne, qui distingue le bien & le mal moral, & qui embrasse l'un & rejette l'autre.

Ainsi l'on voit qu'il est aisé de marquer les bornes & les fonctions de la raison & du goût. La raison nous donne la connoissance du vrai & du faux; le goût nous donne le sentiment de ce qui est beau & de ce qui est difforme, de la vertu & du vice. L'une nous montre les objets tels qu'ils sont, & cela indépendamment de la volonté

de l'être suprême; l'autre ayant pour base la conformation interne & l'organisation des animaux, on ne peut lui assigner d'autre principe que cette volonté suprême qui a donné à chaque être la nature qui lui est propre, & qui a fixé les différentes classes & les différens ordres des êtres.



A D D I T I O N II.

Nouvelles considérations sur la Justice.

On se propose dans cette addition d'expliquer d'une façon plus détaillée l'origine & la nature de la justice, & de faire voir quelques points particuliers dans lesquels cette vertu diffère des autres.

Les vertus sociales telles que l'humanité & la bienveillance, déploient leur influence par un penchant immédiat ou par un instinct direct qui a principalement en vue l'objet simple qui excite les affections de l'ame. Il ne renferme ni le système réfléchi, ni les conséquences qui résultent du

con-

concours de l'imitation ou de l'exemple des autres. Un pere ou une mere volent au fecours de leur enfant, alors il sont transportés par la simpathie qui les anime. Cette pitié innée ne leur laisse pas le tems de réfléchir aux sentimens ou à la conduite du reste des hommes en pareille circonstance. Un homme généreux saisit avec joie l'occasion de servir son ami, parce qu'alors il se sent lui-même déterminé par un vif sentiment de bonté qui le domine, il ne se soucie point d'examiner s'il y eut jamais dans l'univers une personne animée d'un si noble motif ou s'il s'en trouvera par la suite qui en éprouve l'influence. Dans toutes ces occasions les passions sociales n'ont en vûe qu'un seul objet individuel, & ne s'occupent que de la sûreté & du bonheur de la personne qu'on aime ou qu'on estime; cela suffit, & comme le bien qui résulte de la puissance favorable de ces affections est parfait & entier, il excite de même le sentiment moral de l'approbation, sans réflexion sur les conséquences, ou sans étendre ses vûes sur le concours ou l'imitation des autres membres de la société.

té. Au contraire si l'ami généreux ou le citoyen désintéressé étoit seul à donner des marques de la bonté de son cœur, cela le rendroit encore plus estimable à nos yeux; ce mérite de la rareté & de la nouveauté rehausseroit le prix de ses vertus.

Il n'en est point de même des vertus sociales de justice & de fidélité; elles sont très utiles ou même absolument nécessaires pour le bien-être de la société, mais l'avantage qui en résulte n'est point la conséquence de chaque acte individuel, il vient du système entier dans lequel on fait entrer toute la société, ou du moins la plus grande partie du genre humain. L'ordre & la tranquillité publique accompagnent la justice c'est-à-dire, l'attention générale de tous les individus à ne point envahir les possessions des autres. Mais des égards particuliers pour le droit d'un citoyen peuvent avoir des suites fâcheuses. Souvent alors le résultat des différens actes est directement opposé à celui du système total des actions; il peut très bien se faire que le premier soit extrêmement nuisible, tandis que le dernier sera utile au suprême degré.

Les

Les richesses qu'un méchant homme hérite de ses peres, peuvent être dans ses mains des instrumens dangereux. Il est des circonstances où le droit de succession aura des conséquences fâcheuses. La pratique générale de la règle fait son avantage ; & il suffit qu'elle compense tous les maux & les inconvéniens qui peuvent venir des différens caractères des hommes & des situations particulières.

Cyrus jeune encore & sans expérience lorsqu'il adjugea un habit long à un jeune homme d'une grande taille & un habit court à un jeune garçon plus petit, ne consulta que la circonstance présente & la convenance actuelle, mais son Gouverneur lui fit envisager des conséquences plus éloignées & prit de là occasion de faire voir à son élève qu'il faut que les règles soient inflexibles pour maintenir l'ordre & la paix dans la société.

Le bonheur ou la prospérité du genre humain, qui résulte de la bienveillance & de ses différentes branches, peut être comparé à un mûr bâti par plusieurs mains, il s'éleve à mesure qu'on y met de nouvelles

pierres & il s'accroît à proportion du travail & de l'activité de chaque ouvrier. L'avantage qui naît de la justice & des vertus qui lui appartiennent, est comme une voûte, dans laquelle chaque pierre tomberoit par son propre poid, si elle n'étoit soutenue par les autres. Ici l'ensemble ne se soutient que par le support mutuel que se prêtent les parties correspondantes.

Les loix naturelles qui régient la propriété comme les loix civiles sont toutes générales. Elles n'envisagent que les circonstances essentielles, sans avoir égard aux caractères, aux situations, aux liaisons des personnes, ni aux conséquences particulières qui peuvent résulter de la disposition de ces loix dans chaque cas singulier qui se présente; elles ne font point difficulté de priver un homme bienfaisant de tous ses biens s'ils ont été acquis d'une manière abusive, sans titres valables, & elles feront passer ces biens à un avare qui n'aime que lui-même & qui a déjà entassé des trésors immenses dont il ne fait aucun usage : l'utilité publique demande que la propriété soit, réglée par des loix universelles & inflexi-

flexibles; or quoique ces loix ne soient adoptées que parce qu'on les regarde comme les plus propres à procurer le bien général, il est impossible qu'elles préviennent les torts particuliers ou qu'elles aient des conséquences favorables dans chaque circonstance; il suffit que le plan général soit nécessaire pour le maintien de la société civile, & que dans ces loix l'utilité l'emporte de beaucoup sur les inconvénients. Les loix générales de l'univers, quoique faites par une sagesse infinie, n'excluent pas tout inconvénient dans chaque opération particulière.

Quelques gens ont soutenu que toute justice étoit fondée sur les conventions des hommes & venoit du choix volontaire, du consentement, ou de l'accord unanime des hommes: si par convention l'on entend ici une promesse, qui est la signification la plus usitée de ce mot, il n'y aura rien de plus absurde que cette proposition. L'observation des promesses est elle même une des parties les plus considérables de la justice, & assurément nous ne sommes pas obligés de tenir ce que nous avons promis

parce que nous avons promis de le tenir. Mais si pas convention l'on entend un sentiment de l'intérêt commun que tout homme éprouve au dedans de lui-même, qu'il remarque dans ses semblables, & qui le porte à concourir avec les autres à un plan général, à un système d'actions qui ait pour objet l'utilité publique, il faut convenir que dans ce sens, la justice est fondée sur les conventions humaines. En effet si l'on avoue, comme on est forcé de le faire, que les conséquences particulières d'un acte particulier de justice peuvent porter préjudice au général comme aux individus, il suit que chaque homme en pratiquant cette vertu doit envisager le plan total ou le système entier, & attendre de ses semblables la même sagesse & la même conduite; si toutes ses vues se bornoient aux conséquences isolées de chacune de ses actions, sa bienveillance & son humanité aussi bien que son amour propre pourroient souvent lui faire tenir une conduite très opposée à celle que prescrivent le droit strict & une justice rigoureuse.

C'est ainsi que deux hommes font aller
les

les rames d'un bateau par une convention réciproque, dans la vûe de leur intérêt commun, sans promesse ni contract; ainsi l'or & l'argent sont devenus les mesures de l'échange; ainsi l'introduction des mots & le langage tirent encore leur origine de l'accord & de la convention des hommes. Tout ce qui est avantageux à deux ou à plusieurs personnes, lorsque chacune d'elles remplit ses engagements, & ce qui perd tous ses avantages lorsqu'il n'y en a qu'une à les remplir, ne peut partir d'un autre principe; sans cela aucune d'elles n'auroit une obligation réelle d'entrer dans ce plan de conduite (a).

Le

(a) Cette Théorie sur l'origine de la propriété, & par conséquent de la justice, est en général la même que celle que Grotius a adoptée. Voici comment il s'exprime. *Hinc discimus, quæ fuerit causa, ob quam a primæva communione rerum primo mobilium, deinde & immobilium, discessum est: nimirum quod cum non contenti homines vesci sponte natis, antra habitare, corpore nudo agere, aut corticibus arborum ferarumve pellicibus vestito, vita genus exquisitius delegissent, industria opus fuit, quam singuli rebus singulis adhiberent: quo minus autem fructus in commune conferrentur, primum obstitit locorum, in quæ homines discesserant, distantia, deinde Justitia & amoris defectus, per quæ fiebat, ut nec in labore, nec in consumptione fructuum quæ de-*
be-

Le mot *naturel* a une signification si vague, on lui donne tant de sens différens qu'il paroît assés inutile d'examiner si la justice est naturelle ou non. Cette dispute seroit peu importante. Si l'amour propre, si la bienveillance sont des qualités naturelles à l'homme, si la raison & la prévoyance lui sont naturelles, on peut dire la même chose de l'ordre, de la justice, de la fidélité, de la propriété, de la société. L'inclination & les besoins des hommes les portent à se réunir; le jugement & l'expérience leur apprennent que cette réunion est impraticable tandis que chacun se gouverne à sa fantaisie & n'a aucun égard pour les possessions des autres; Ces réflexions suivent de près les passions qu'on éprouvoit: l'on observe presque aussitôt les mêmes passions & les mêmes réflexions dans les autres. Il est donc sûr & infaillible que

ce

hebat, equalitas servaretur. Simul discimus, quo modo res in proprietatem iverint; non animi alicui solo, neque enim scire alii poterant, quid alii suum esse vellent, ut eo abstinere, & idem velle plures poterant; sed pacto quodam aut expresso, ut per divisionem, aut tacito, ut per occupationem. Vide de Jure belli & pacis Lib. II. cap. 2. § 2 art. 4 & 5,

ce sentiment d'équité a opéré à un certain point dans tous les âges & dans chaque individu de l'espece humaine. Dans un animal qui a tant de sagacité on doit regarder comme naturel, un effet nécessaire de l'usage de ses facultés intellectuelles (a).

Toutes les nations policées ont eu un soin particulier d'établir les loix de la propriété sur des vûes générales qui fussent également avantageuses à tous les membres de la société. Elles en ont fait la base des jugemens & des décisions judiciaires, proscrivant toute sorte de partialité ou de capri-

(a) Le naturel peut être opposé à ce qui est *inusité, merveilleux ou artificiel*. Dans les deux premières significations il n'est pas douteux que la justice & la propriété ne soient des choses naturelles, mais comme elles supposent de la raison, de la prévoyance, du dessein, une union & une association, peut-être que l'on ne peut point à la rigueur leur appliquer la dernière signification. Si les hommes n'eussent point vécu en société, jamais la propriété n'eût été connue & jamais la justice & l'injustice n'eussent existé; mais la raison & la prévoyance ont établi la société, qui ne subsisteroit pas sans elles. Les animaux d'un ordre inférieur quand ils se rassemblent, sont guidés par un instinct qui leur tient lieu de raison. Au reste toutes ces choses ne sont que des disputes de mots.

price arbitraire : rien ne seroit plus dangereux que d'accoutumer les tribunaux à avoir égard, même dans les cas les plus légers, à des amitiés ou à des haines particulières. Il est certain que si les hommes s'imaginoient que c'est la faveur seule qui dicte les arrêts des magistrats & des juges, ils ne manqueroient pas de concevoir contre eux la haine la plus envenimée. Ainsi lorsque la raison naturelle ne nous présente pas un point fixe d'utilité publique, d'après lequel on puisse décider une dispute sur la propriété, on est obligé d'établir des loix positives pour suppléer à ce défaut, & prescrire aux tribunaux de justice ce qu'ils ont à faire. Lorsque ces loix manquent elles mêmes, comme cela arrive souvent, on a recours à ce qui s'est fait précédamment, & une décision antérieure, quoique faite sans raison suffisante, devient à juste titre la règle d'un nouveau jugement. Si encore les loix & les arrêts antérieurs se taisent à cet égard, on a recours à des loix indirectes & imparfaites & dans ce cas on procede par analogie, par raisonnement, par comparaison; l'on décide sur des ressemblan-

blan-

blances, & des rapports qui sont plus souvent des fantaisies que des réalités. On peut assurer en général que la Jurisprudence diffère à cet égard de toutes les autres sciences, & que dans un grand nombre de ses questions les plus délicates, on ne peut point juger à coup sûr de quel côté est le bon droit. Si un plaideur par une analogie déliée ou par une comparaison fine trouve le secret d'étayer sa cause d'une loi ou d'un exemple : sa partie adverse ne fera point embarrassée de trouver quelque analogie ou quelque exemple tout contraire; & pour l'ordinaire la préférence donnée par le juge est plutôt fondée sur le goût ou sur l'imagination que sur des raisons solides. L'utilité publique est le but général de toutes les Cours de Judicature. Cette utilité exige une règle stable qu'on suive invariablement dans tous les procès; mais lorsqu'il se présente plusieurs loix d'une autorité à peu près égale ou indifférente, c'est une pointe d'esprit qui fait pencher la balance (a).

Nous

(a) L'intérêt de la société exige absolument qu'il

y

Nous observerons avant de terminer ce sujet, qu'après que les loix de la justice
sont

y ait une séparation ou une distinction entre les possessions, & que cette séparation soit stable & constante; voilà l'origine de la justice & de la propriété. Il est en général assez indifférent de savoir quelles sont les possessions assignées à des particuliers, ce sont souvent des vûes & des considérations assez frivoles qui en décident; nous allons en donner quelques exemples.

Si une société se forme entre des hommes indépendans les uns des autres, la règle la plus naturelle dont on conviendrait, seroit d'attacher la propriété à la possession actuelle, & de laisser à chacun son droit sur ce dont il jouiroit pour lors. Le rapport de possession, qui a lieu entre la personne & l'objet possédé, entraîne naturellement le rapport de propriété.

Pour une raison semblable l'occupation ou la première possession durent être le fondement de la propriété.

Lorsqu'un homme exerce à grande peine son industrie sur un objet qui n'appartenoit antérieurement à personne, s'il greffe ou taille un arbre, s'il cultive un champ, &c, les changemens qu'il opère mettent un rapport entre lui & cet objet, & nous engageant naturellement à le lui attribuer par un nouveau rapport que nous nommons *propriété*. Cette cause concourt ici avec l'utilité de la société qui est intéressée à encourager le travail & l'industrie.

Peut-être que l'humanité envers le possesseur concourt dans cet exemple avec les autres motifs, & nous porte à lui assurer la libre possession de ce qu'il a acquis par son travail & à la sueur de son front, dans l'espérance d'en jouir toujours. En effet quoique l'humanité particulière ne puisse
pas

font fixées par les vûes de l'utilité générale,
les vexations, les torts, les maux qui résultent

pas être regardée comme l'origine de la justice, puisque cette dernière vertu se trouve si souvent en contradiction avec la première, cependant lorsque la loi de la possession constante & distincte a été une fois établie par les besoins indispensables de la société, l'humanité particulière & la répugnance qu'on sent à faire tort à un autre peuvent dans un cas singulier faire naître une règle particulière de propriété.

Je suis très porté à croire que le droit de succession ou d'hérédité dépend beaucoup de la découverte de ces rapports, & que la relation d'un premier propriétaire faisant naître un rapport entre lui & l'objet possédé, est la raison pour laquelle la propriété est transportée à un autre homme après la mort de son parent. Il est vrai que l'industrie est plus encouragée par le transport de la possession aux enfans ou aux plus proches parens, mais cette considération ne peut avoir lieu que dans une société déjà poliee, tandis que le droit de succession a lieu même parmi les peuples les plus barbares.

L'acquisition de la propriété par *accession* ne peut être expliquée qu'en recourant à des rapports ou à des connexions qui sont dans l'imagination.

La propriété des rivières appartient suivant les loix de la plupart des nations, à ceux qui en possèdent les bords, on en excepte cependant les grandes rivières telles que le Rhin ou le Danube, qui paroissent être trop considérables pour pouvoir être jointes par accession à la propriété des terres qui les bordent. Cependant ces rivières mêmes sont regardées comme propres aux nations dont elles arrosent le territoire, parce que une nation entière présente une idée assez grande pour y cor-

tent de leur violation pour chaque individu, entrent pour beaucoup dans l'opinion des hommes & sont une source principale du blâme universel qui accompagne l'injustice. Suivant les loix de la société mon habit, mon cheval m'appartiennent: j'en dois avoir pour toujours la possession, je compte en jouir tranquillement, si vous osez

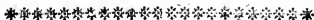
respondre & pour fonder la notion d'un tel rapport.

Les accessions qui arrivent à un terrain qui est sur le bord d'une rivière appartiennent à ce terrain, suivant les loix civiles, pourvu qu'elles se soient faites par ce que l'on nomme *alluvion*, c'est-à-dire, peu à peu & imperceptiblement, circonstances qui aident l'imagination à lier les objets;

Lorsqu'une grande portion de terrain est arrachée subitement d'un des bords, & portée à un autre, elle n'appartient point à celui qui est propriétaire du terrain qui vient d'être accru, jusqu'à ce qu'elle fasse corps avec ce terrain, & jusqu'à ce que les arbres y aient poussé des racines, avant cela l'imagination ne peut point encore les joindre suffisamment.

En un mot il faut distinguer entre la nécessité de la distinction & de la perpétuité des possessions des hommes, & les règles qui assignent des objets particuliers à des personnes particulières; la première de ces nécessités est forte, naturelle & invincible, la dernière peut dépendre d'une utilité publique plus frivole & plus légère, du sentiment de l'humanité particulière, de la répugnance qu'on a à faire tort à un particulier, de loix positives, d'exemples antérieurs, d'analogies & de liaisons ou d'un tour délié de l'imagination.

ofez me les ravir vous frustrez mon attente, & par là vous me déplaîsez doublement & vous offensez encore ceux qui sont témoins du tort que vous me faites. C'est un attentat contre le public que de violer ainsi les loix de l'équité, c'est offenser chaque individu que de faire injustice à un seul; & quoique la seconde de ces considérations ne tire sa force que de la première qui doit lui être antérieure, puisque sans elle la distinction du *mien* & du *tien* seroit inconnue dans la société, cependant il n'y a point de question où la considération du bien public ne soit fortifiée par celle du bien particulier. L'on fait souvent moins d'attention à ce qui fait tort à la société, si d'ailleurs aucun des individus qui la composent, n'en souffre essentiellement: mais lorsque d'une très grande injustice faite au public il résulte un dommage très considérable pour quelque particulier, il n'est point surprenant qu'une action si odieuse soit fortement blâmée.



D I A L O G U E.

Mon ami Palamede dont l'esprit aussi errant que sa personne a pour le moins autant voyagé dans le pays de la morale, qu'il a lui-même couru le monde, & qui par conséquent s'est instruit par l'étude comme par les voyages, me surprit beaucoup l'autre jour par la description qu'il me fit d'un peuple chez qui il me dit avoir passé une grande partie de sa vie & qu'il avoit trouvé en général très civilisé & très spirituel.

Il y a, me dit-il, un pays dans le monde que l'on appelle *Fourli*, il importe peu de déterminer sa longitude ou sa latitude, on y a une façon de penser, surtout en morale, qui est diamétralement opposée à la nôtre. Lorsque j'arrivai chez ce peuple, je me trouvai dans un double embarras, d'abord pour entendre la signification des termes de la langue, ensuite pour savoir la juste valeur de ces termes, avec le bon ou mauvais sens qu'on y attache. Après qu'on m'eut expliqué un mot, après qu'on m'eut mis au fait du caractère qu'il exprimoit, je conclus qu'une telle épithète renfermoit l'imputation la plus odieuse, & je fus fort éton-

étonné de voir qu'un homme dans une compagnie publique l'appliquoit à une personne avec qui il vivoit dans l'amitié la plus intime; *vous vous imaginez, disois-je un jour à un homme de ma connoissance, que Changuis est votre ennemi mortel; j'aime à réconcilier les gens; & je puis vous dire que je l'ai entendu parler de vous de la façon la plus avantageuse.* Mais à mon grand étonnement quand j'eus répété les mots de *Changuis*, quoique je m'en fusse très bien ressouvenu & que j'en eusse compris tout le sens, je m'aperçus qu'on les avoit pris en très mauvaise part, & que j'avois innocemment rendu ces deux personnes irréconciliables.

Comme j'avois eu le bonheur de me faire des amis chez ce peuple, je ne tardai point à être admis dans la bonne compagnie; *Alcbeic* m'ayant donc engagé à demeurer avec lui j'acceptai librement son invitation, d'autant plus que je trouvai qu'il étoit généralement estimé pour ses qualités personnelles, & que tout le monde en *Fourie* le regardoit comme un homme d'une probité parfaite & d'un mérite rare.

Un soir, pour nous amuser, il me proposa de l'accompagner à une sérénade qu'il avoit envie de donner à *Gulki* dont il me dit qu'il étoit passionément amoureux. Je ne tardai point à m'appercevoir qu'il n'étoit point le seul de ce goût, car nous rencontrâmes plusieurs de ses rivaux qui étoient venu dans le même dessein, j'en conclus naturellement que l'objet de ses amours devoit être une des plus belles femmes de la ville; je sentis aussitôt une envie secrète de la voir & de la connoître. Mais dès que la lune parut je reconnus que nous étions dans le quartier de l'Académie où *Gulki* étudioit. Jugez de ma surprise, combien je fus honteux d'avoir accompagné mon ami dans une occasion de cette nature.

J'appris par la suite que le choix d'*Alcheic* étoit fort approuvé par la bonne compagnie de la ville, & que l'on espéroit qu'en satisfaisant sa passion, il rendroit à ce jeune homme les mêmes services qu'il avoit lui même reçus d'*Elcouf*. Il paroît qu'*Alcheic* avoit été très beau dans sa jeunesse. Il avoit eu un grand nombre d'amans,
mais

mais il n'avoit favorisé que le sage, *Elcouf* à qui il devoit une grande partie des progrès qu'il avoit fait dans de la philosophie & dans la vertu.

Je fus très étonné de voir que la femme d'*Alcheic*, qui étoit en même tems sa sœur, n'étoit nullement choquée de cette espece d'infidélité.

A peu près dans le même tems je découvris par hazard une chose dont on n'avoit pourtant jamais prétendu me faire un secret, c'est qu'*Alcheic* étoit un meurtrier & un parricide, & qu'il avoit assassiné une personne très innocente qui étoit de ses proches parens & que les liens de la nature & de l'humanité l'obligeoient de défendre & de protéger; lorsque je lui demandai avec toutes les précautions imaginables, quels avoient pû être les motifs qui l'avoient poussé à commettre cette action, il me répondit froidement qu'alors il n'étoit pas si riche qu'à présent, & en particulier qu'il n'en avoit usé de la sorte, que par les conseils de tous ses amis.

Comme j'avois entendu vanter partout la vertu d'*Alcheic* je voulus joindre ma

voix à celle du public & je demandai seulement par une curiosité pardonnable à un étranger, quelle action généreuse lui avoit acquis une si grande réputation. Je trouvai que tout le monde s'accordoît à dire que c'étoit l'assassinat d'*Usbec*. Cet *Usbec* avoit été toute sa vie l'ami intime d'*Alcheic*, lui avoit rendu les plus grands services, lui avoit sauvé la vie dans une occasion, & l'on trouva après sa mort que par son testament il avoit fait *Alcheic* son légataire universel. Il paroît qu'*Alcheic* avoit tramé cet assassinat avec vingt ou trente autres personnes dont la plupart étoient aussi les amis d'*Usbec*. Ils se jetterent tous à la fois sur cet homme infortuné lorsqu'il n'étoit point sur ses gardes, & lui firent plus de cent blessures; telle fut la récompense des bienfaits qu'ils en avoient reçus. *Usbec* avoit de l'aveu de tout le monde de très grandes qualités, ses vices mêmes avoient quelque sorte de noblesse, d'éclat & de générosité; mais, disoit on, l'action d'*Alcheic* le met fort au-dessus d'*Usbec* aux yeux des vrais appréciateurs du mérite, & c'est peut-être un des plus beaux traits que le soleil ait éclairé.

Je

Je trouvai encore une chose que l'on admiroit grandement dans *Alceic*. C'étoit sa conduite à l'égard de *Calisb* auquel il s'étoit joint dans une entreprise importante. *Calisb* qui étoit d'un caractère emporté, donna un jour des coups de bâton à *Alceic*, il les reçut avec beaucoup de sens froid, il supporta *Calisb* jusqu'à ce qu'il revint en belle humeur & demeura toujours fort lié avec lui; par là il vint à bout de faire réussir l'affaire qu'ils avoient concertée en commun, & il s'est attiré un honneur immortel par sa modération & sa patience.

J'ai reçu depuis peu une lettre d'un de me correspondans de *Fourli*; il m'apprend que depuis mon départ, *Alceic* étant tombé dans un état de langueur a fini par se pendre, qu'il est universellement regretté & que son courage a été généralement applaudi dans le pays, chaque *Fourlien* dit qu'une vie si noble, si vertueuse ne pouvoit avoir une fin plus glorieuse. *Alceic* a prouvé par cette dernière action comme par toutes les autres, quels étoient ses principes pendant sa vie. Il a confirmé ce qu'il

difoit quelques instans avant d'expirer : que le sage est presque égal au grand Dieu *Vitzli*. C'est le nom de la Divinité qu'on adore chez les *Fourliens*.

Les idées de ce peuple, continua Palamede, sont aussi extraordinaires à l'égard de la politesse & de l'affabilité, qu'elles le sont en fait de morale. Un jour *Alcheic* voulant m'amuser rassembla tous les beaux esprits & les Philosophes de *Fourli*, chacun de nous apporta son plat au lieu du rendez vous, j'en vis un dont le plat étoit moins bon que les autres, & je lui offris une portion du mien qui par hazard se trouva être un poulet rôti, je remarquai que ma simplicité le faisoit rire & que toute la compagnie rioit à l'unisson. On me dit qu'*Alcheic* avoit autrefois engagé sa société à manger en commun : voici l'artifice dont il s'étoit servi pour cela : il proposa à ceux qui étoient les plus mal pourvus d'offrir de leur plat à la compagnie : les autres en firent autant par point d'honneur : & ceux qui avoient apporté un metz plus délicat auroient eu honte de ne pas faire les mêmes offres ; ce trait fut regardé com-

comme un événement si extraordinaire qu'il a trouvé place dans l'histoire d'*Alcheic*, qui, à ce qu'on m'apprend, a été publiée par un des plus grands génies de *Fourli*.

De graces, dis je à Palamede, lorsque vous étiez à *Fourli*, auriez vous appris l'art de tourner vos amis en ridicule, en leur contant des histoires étranges pour avoir le plaisir de vous moquer de leur crédulité ? Je vous assure, me dit-il, qu'il n'y a point d'endroit au monde plus propre à donner ce ton de raillerie, si j'avois été disposé à le prendre : mon ami ne faisoit depuis le matin jusqu'au soir que railler & persifler & jamais on ne pouvoit distinguer s'il plaisantoit ou s'il parloit sérieusement. Mais vous croyez donc que mon histoire est dépourvûe de vraisemblance, & que j'ai usé ou même abusé du privilége des voyageurs ? Assurément, lui dis-je, je crois que vous plaisantez. Des mœurs si étranges & si barbares ne conviennent point du tout à un peuple intelligent & civilisé, tel que vous nous dépeignez les *Fourliens* ; elles révoltent la nature humaine, elles surpassent
tout

tout ce que nous lifons des Mingréliens & des Topinambous.

Prenez y garde, me dit-il, ne voyez vous pas que vous blasphémez les Grecs pour qui vous avez une fi forte paffion & furtout les Athéniens que j'ai peints trait pour trait, fous les noms bifarres que j'ai employés. Si vous confidérez les chofes fous leur vrai point de vûe, vous verrez qu'il n'y a pas un trait dans la description que je viens de vous faire, qui ne convienne à un homme du plus grand mérite d'Athènes, fans ternir le moins du monde l'éclat de fon caractère. Les amours infames des Grecs, leurs mariages^(a), la coutume d'expofer leurs enfans doivent vous frapper d'abord. La mort d'*Usbec* eft mot pour mot celle de Céfâr.

Vous vous moquez, lui dis je, en l'interrompant, vous n'avez pas dit qu'*Usbec* fut un Ufurpateur.

Noû,

(a) Les loix d'Athènes permettoient à un homme d'époufer fa fœur du côté du pere. Les loix de Solon defendent aux Efclaves le crime de Pédératie comme une chofe trop noble pour des perfonnes fi abjectes.

Non, répliqua palamede, j'ai caché cette circonstance de peur que le parallèle ne devint trop frappant; mais cette circonstance là même ne diminue point le crime de ses infames meurtriers, & suivant nos idées de morale, nous ne pouvons nous empêcher de regarder Brutus & Cassius comme des ingrats, des traitres & des assassins. Vous savez pourtant qu'ils sont peut-être les hommes que l'antiquité a le plus vantés, les Athéniens leur élevèrent des statues qu'ils placèrent à côté de celles d'Harmodius & d'Aristogiton qui avoient été leurs libérateurs. Si vous regardez la circonstance dont vous parlez comme assez forte pour absoudre ces citoyens, j'en puis mettre une autre dans la balance qui aggravera également leur crime. Quelques jours avant l'exécution de leur attentat cruel, ils avoient tous juré fidélité à César, en protestant de regarder toujours sa personne comme sacrée. En foi de ce serment ils touchèrent l'autel avec des mains déjà armées pour le frapper (a).

Je

(a) Appian, *de bello civili* Lib. III. Suetonius *in vita Cæsaris*.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler le fameux trait de Thémistocle, qui a été tant applaudi, & la patience qu'il eut lorsque dans un conseil de guerre le Spartiate Eurybiade son Général dans la chaleur de la dispute leva la canne sur lui; *frappe*, dit l'Athénien, *mais écoute*.

Vous êtes trop versé dans la littérature ancienne pour ne pas reconnoître Socrate & sa société Athénienne dans ma dernière histoire, vous trouverez que je l'ai copié mot pour mot de Xenophon(a), Je n'ai fait que changer les noms & je crois avoir prouvé qu'un homme de mérite d'Athènes, passeroit parmi nous pour un incestueux, un parricide, un assassin, un ingrat, un traître, un parjure, un monstre enfin dont le nom seul feroit horreur; sans parler encore de sa grossiereté & de son impolitesse. Après avoir vécu de la sorte, il doit mourir d'une façon conséquente, terminer la catastrophe par quelque acte de désespoir tel que le suicide, & expirer en blasphémant. Malgré tous ces excès, on lui élèvera sinon des

(a) *Memorab. Socratis* lib. III.

des autels au moins des statues. Les Poëtes chanteront ses louanges. On prononcera des panégyriques en son honneur; des sectes se glorifieront de porter son nom, & la postérité la plus réculée sera assés imbecille pour avoir pour lui la même vénération. Cependant si un tel homme se montroit de nôtre tems, il seroit un objet d'horreur & d'exécration.

J'aurois pu, répliquai-je, m'appercevoir de vôtre supercherie. Vous me paroissez insister avec plaisir sur cette matiere & vous êtes le seul homme versé dans l'antiquité, que j'aie vu refuser ses hommages aux anciens. Mais au lieu d'attaquer leur philosophie, leur éloquence, leur poësie qui font la matiere de nos disputes, vous me paroissez attaquer leur morale & vous semblez les accuser d'ignorance dans une science qui est selon moi, la seule dans laquelle les modernes ne les aient point surpassés. Nous avons droit de prétendre à la supériorité sur eux en Géometrie, en Physique, en Astronomie, en Anatomie, en Botanique, en Géographie, en Navigation, mais qui, avons nous à opposer à leurs moralistes?

Vous

Vous présentez les choses sous un faux jour; vous n'avez point assez d'égard aux mœurs & aux usages des différens siècles. Voudriez vous juger un Grec ou un Romain d'après les loix d'Angleterre, écoutez les se desfendre par leurs propres maximes, vous prononcerez ensuite.

Il n'y a point de mœurs quelque innocentes & quelque raisonnables qu'elles soient qu'on ne puisse rendre odieuses ou ridicules lorsqu'on les jugera d'après un modele inconnu aux auteurs: surtout si l'on emploie une éloquence artificieuse pour aggraver quelques circonstances & pour en atténuer d'autres, suivant le besoin qu'on en a pour ses vûes. N'ai-je pas droit de vous reprocher à vous-même tous ces artifices? Si j'eusse dit, par exemple, aux Athéniens qu'il y avoit une nation où l'adultère étoit à la mode & passoit pour estimable dans l'un & l'autre sexe, où tout homme bien élevé prenoit pour maitresse la femme de son ami & tiroit autant de gloire de ces indignes conquêtes, que s'il eut remporté le prix aux jeux Olympiques; où chacun se faisoit honneur de sa facilité & de sa
con-

condescendance pour le dérèglement de sa femme, aimoit à se faire des amis & du credit en prostituant ses charmes, & lui laissoit là dessus une liberté pleine & entiere même sans aucuns motifs de cette nature. Je vous demande qu'elle idée les Athéniens auroient eu de ce peuple, eux qui ne nommoient jamais l'adultere qu'avec le meurtre & le poison? Qu'auroient ils admiré le plus, la scélératesse ou la bassesse d'une pareille conduite?

Si j'eusse ajouté à tout cela que cette nation étoit aussi fiere de son esclavage que les Athéniens l'étoient de leur liberté, & que chez elle un homme quoiqu'il fut opprimé, disgracié, dépouillé de ses biens, outragé, mis dans les fers par ordre du Tyran, se faisoit un devoir & un mérite de l'aimer, de le servir, de lui obéir. Ces Grecs qui avoient tant de fierté dans l'ame m'auroient demandé sans doute si je leur parlois d'une société d'hommes ou d'un vil troupeau d'animaux. Ô Athéniens qui m'écoutez, aurois-je répondu, ces hommes dont je vous parle ne manquent ni d'esprit ni de courage. Si dans une société parti-

Tome V. T cu-

culiere un de leurs meilleurs amis, s'avisoit de les railler, de dire un bon mot à leurs dépens, une plaisanterie semblable à celles dont vos Généraux ou vos Démagogues se régaloient tous les jours les uns les autres à la face de leurs concitoyens, jamais ils ne lui pardonneroient, & pour se vanger ils le forceroient de leur passer son épée au travers du corps ou d'être lui-même assassiné; si un inconnu venoit les prier de hazarder leur vie pour couper la gorge à leur ami de cœur, ils se rendroient sur le champ à sa priere, & se croiroient honorés de la commission. Telles sont les maximes d'honneur, telle est la morale favorite de ce peuple.

Mais quoiqu'il soit si disposé à tirer l'épée contre ses amis & ses concitoyens, les plus grandes disgraces, les outrages, la douleur, la plus profonde indigence ne font point capables de lui faire attenter sur ses jours; un homme de qualité aimeroit mieux ramer sur une galere, mendier son pain, pourrir dans un cachot & souffrir toutes sortes de tourmens & de miseres que de se soustraire à la fureur de ses ennemis
par

par un mépris généreux de la mort, il consentiroit plutôt à recevoir de leur main cette mort ignominieuse, & à voir sa honte accrue par leurs triomphes insultans & par les supplices les plus terribles.

Je pourrois continuer & dire qu'il est assés d'usage dans ce pays qu'un pere enferme plusieurs de ses enfans dans des prisons perpétuelles où l'on met en pratique tout ce qui peut les tourmenter & les désespérer; & cela pour que l'ainé ou le plus cheri qui de leur aveu, n'a pas plus de mérite que les autres, puisse jouir seul de toute leur fortune & nager dans les plaisirs & la volupté. Il n'y a rien, suivant leurs idées, de si vertueux qu'une partialité aussi barbare.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, chez ce peuple fantasque, ferois-je remarquer à mes Athéniens, c'est que la plaisanterie que vous faites durant les Saturnales (a), où vos esclaves sont servis par leurs maîtres,

se

(a) Les Grecs célébroient ces fêtes en l'honneur de Saturne ou du Temps, comme les Romains. Voyez Lucien. *Ep. Saturn.*

se contigue sérieusement ici pendant toute l'année, elle est même accompagnée de circonstances qui en augmentent le ridicule & l'absurdité. Ce n'est que pour peu de jours que votre plaisanterie élève des gens que la fortune a placés dans un état objet & qu'elle pourroit réellement élever pour toujours au dessus de vous, mais cette nation érige gravement un trône à des êtres que la nature leur a soumis, dont la foiblesse est incurable & l'infériorité démontrée: les femmes quoique sans aucune vertu, sont leurs souveraines & leurs maîtres, on leur rend des hommages perpétuels, on a pour elles les plus grands égards & les plus profonds respects; en tout tems, en tout lieu on reconnoît l'empire & la supériorité du sexe & pour peu qu'on ait de politesse & d'éducation, on s'y soumet avec joie, il est à peine un crime qui fut aussi généralement détesté que l'infraction de cette loi.

N'allez pas plus loin, interrompit Palamède, je vois déjà le peuple à qui vous en voulez. Les traits sous lesquels vous le dépeignez sont assez exacts, malgré cela vous
con;

conviendrez que chez les anciens aïpsi que chez les modernes, on aura peine à trouver une nation dont le caractère national soit, à tout prendre, plus charmant. Mais je vous remercie de ce que vous me tirez de l'embarras où m'avoit jetté mon propre raisonnement. Je n'avois point dessein d'exalter les modernes aux dépens des anciens, je voulois seulement faire voir l'incertitude de tous nos jugemens sur les caractères des hommes, & vous prouver que les usages, la mode, les loix sont ce qui détermine principalement en fait de morale. Il est certain que les Athéniens étoient la nation la plus spirituelle & la plus civilisée qui fut au monde, cependant leur homme de mérite seroit un objet d'horreur & d'exécration dans le siècle où nous vivons. Il n'est pas douteux que les François ne soient pareillement une nation très spirituelle & très civilisée, cependant leur homme de mérite eut passé à Athenes pour un objet très méprisable, très ridicule & même très odieux. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que les caractères de ces deux peuples passent pour se ressembler

cé, l'humanité, la fidélité, la vérité, la justice, le courage, la tempérance, la confiance, la grandeur d'ame; vous avez omis toutes ces choses & vous ne vous êtes arrêté que sur les points dans lesquels ils different accidentellement. Fort bien, je veux être de votre avis & je vais tâcher de rendre raison de ces différences, d'après les principes les plus généraux de la morale.

Je n'entrerai point dans l'examen de la passion honteuse qui regnoit parmi les Grecs, j'observerai seulement que, quoi-qu'elle soit très blâmable, elle partoît d'une cause très innocente, je veux dire de la Gymnastique qui étoit très fréquente chez ce peuple & qui étoit recommandée comme la source de l'amitié, de l'attachement, de la fidélité (a), qualités qui ont été estimées dans tous les tems & de toutes les nations.

Les mariages des demi-freres & des demi-sœurs ne nous donneront pas beaucoup d'embarras. L'amour entre les plus pro-

(a) *Plato Symp.* pag. 182. de l'Edition de *Serranus*;

proches, parens est contraire à la raison & à l'utilité publique, mais la raison naturelle ne peut point précisément nous indiquer le point où il faut s'arrêter, ainsi c'est aux loix municipales & aux usages à le fixer. Si les Athéniens ont été trop loin d'un côté, il est certain que le Droit canonique a donné aussi dans l'extrémité opposée (a).

Si vous eussiez demandé à un pere à Athenes, pourquoi il privoit son enfant de la vie qu'il venoit de lui donner, il vous eut répondu, c'est parce que je l'aime : je regarde l'état d'indigence où je le laisserois, comme un plus grand mal qu'une mort qu'il n'est point capable de craindre ni de sentir (b).

Comment se peut-il que la liberté publique soit le bien le plus précieux, & qu'il faille l'arracher des mains d'un Tyran ou d'un Usurpateur : si son pouvoir le met à l'abri des révoltes publiques, & si nos scrupules le défendent contre nos vengeances
par-

(a) Voyez les Recherches. Sect. IV.

(b) Plutarck. de amore prolis vers la fin.

particulieres ? Vous avouez que son crime est capital suivant les loix ; & ce qui aggrave son crime , c'est qu'il trouve sa sûreté dans ces loix qu'il foule aux pieds ; vous n'avez donc rien à répliquer , sinon de faire voir les inconvéniens des assassinats. Si les anciens les eussent connus , il est à croire qu'ils auroient réformé leurs sentimens à ce sujet.

Pour reprendre la peinture que je vous ai faite des mœurs modernes , j'avoue qu'il est aussi difficile de justifier la galanterie Françoisse que les amours honteux des Grecs , cependant la galanterie des François est un goût plus naturel que celui des Grecs , mais il paroît que nos voisins ont sacrifié quelques plaisirs domestiques à l'amour de la société , & qu'ils préfèrent l'aïfance , la liberté & un commerce ouvert à la fidélité exacte & à la constance. Ces deux vûes sont bonnes , mais elles sont difficiles à concilier. Est-il surprenant que les usages des nations penchent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre.

L'attachement inviolable aux loix de son pays est regardé partout comme une très grande vertu , & dans les pays où les peuples

ples ne sont point affés heureux pour avoir d'autre pouvoir législatif que celui qui réside dans un seul homme, la soumission la plus parfaite est alors le vrai patriotisme.

Il est certain que rien n'est peut-être plus absurde & plus barbare que les Duels, mais ceux qui s'efforcent de les justifier prétendent qu'ils maintiennent les égards & la politesse. On peut observer en général qu'un homme qui s'est souvent battu en duel, fait parade de son courage, de sa probité, de la fidélité & de son amitié, qualités qui sont en lui très singulièrement dirigées, mais qui ont toujours mérité l'estime des hommes.

Les Dieux ont ils deffendu l'homicide ? Un Athénien vous répondra qu'il faut s'en abstenir. Dieu l'a-t-il permis ? Un François vous dira que la mort est préférable à l'opprobre & à l'infamie.

Vous voyez donc, continuai-je, que les principes de la morale, sont partout les mêmes quoique les conséquences que les hommes en tirent soient souvent très différentes. Il n'est point du ressort du moraliste de décider s'ils raisonnent plus juste là dessus que sur toute autre chose,
il

il suffit que les principes originaires de la censure ou du blâme soient uniformes & que les conséquences erronées qu'on en tire, puissent se rectifier par des raisonnemens plus justes & par une plus grande expérience. Plusieurs siècles se sont écoulés depuis la chute de l'Empire d'Athènes & de Rome. Il est arrivé de grandes révolutions dans la Religion, dans les langues, dans les loix & dans les usages, aucun de ces événemens n'a produit plus de changement dans les sentimens primitifs de la morale que dans ceux de la beauté extérieure; on ne trouvera dans ces deux choses qu'une différence très légère. Horace parle avec éloge d'un front bas, Anacréon vante les sourcils qui se joignent (a): mais la *Venus de Medicis* & l'*Apollon du Belvedere* sont toujours nos modeles de beauté pour les deux sexes. C'est ainsi que Scipion sera toujours le modele des héros, & Cornélie celui des matrones.

Il paroît que jamais on n'a regardé au-
cu-

(a) *Horat. Epist. lib. I. Ep. 7.* & *Od. lib. I. ode 3. Anacreont. od. 28. Petrone* regarde ces deux points, comme des beautés.

cune qualité morale comme une vertu ou comme une perfection à moins qu'elle ne fut utile ou agréable soit à celui qui la possède soit aux autres. Quelle autre raison pourroit on avoir de la louer ou de l'approuver? Quel motif aura-t-on de vanter une action, un caractère, si l'on convient en même tems que ces choses ne sont bonnes à rien? Ainsi les différences morales se réduisent à ce principe général; elles s'expliquent par les divers points de vue sous lesquels on envisage ces circonstances.

Les hommes ne sont pas toujours d'accord dans leurs jugemens sur l'utilité d'une action, ou d'un usage; quelque fois aussi des circonstances particulières rendent une qualité morale plus utile que d'autres & lui font donner la préférence.

Il n'est point surprenant que dans un tems de guerre & de révolution, on fasse plus de cas des vertus militaires que des vertus pacifiques, & qu'elles attirent plus l'admiration des hommes. „ N'est-il pas „ commun, dit Cicéron (a), de trouver des

„ Cim-

(a) *Tuscul. Quest. lib. 2.*

„ Cimbres, des Celtibériens & d'autres
 „ barbares qui supportent avec une fer-
 „ merté incroyable toutes les fatigues &
 „ les dangers de la guerre; tandis qu'ils
 „ sont abbatus par la douleur & par la
 „ moindre maladie de langueur; les Grecs
 „ voyent avec fermeté les approches de la
 „ mort lorsqu'elle vient armée de la ma-
 „ ladie, & fuient sa présence lorsqu'elle
 „ les attaque violemment avec le glaive
 „ & le javelot. Tant il est vrai que le
 courage n'est pas le même chez un peu-
 ple guerrier & chez un peuple pacifique!
 En effet nous voyons que la paix & la
 guerre sont l'état le plus différent qui
 puisse exister entre des nations & des so-
 ciétés publiques. Aussi met-il des diffé-
 rences énormes entre les sentimens moraux,
 en faisant varier considérablement nos i-
 dées sur la vertu & sur le mérite personnel.

Quelque fois la magnanimité, la grandeur
 d'ame, l'horreur de l'esclavage, une pro-
 bité austère & inflexible conviennent mieux
 dans un tems que dans un autre. Ces ver-
 tus peuvent s'adoucir & perdre de leur ru-
 desse naturelle, tant dans les affaires publi-
 ques que pour l'intérêt des particuliers;

,

nos

nos idées de mérite doivent donc changer avec ces circonstances, & *Labéon* sera peut-être blâmé pour les mêmes qualités qu'on admire dans *Caton*.

Le luxe peut être nuisible dans la Suisse. Il ruineroit un homme, il ne fait qu'encourager l'industrie & entretenir les arts chez les François ou chez les Anglois, on ne doit donc pas s'attendre à trouver les mêmes loix établies à Berne, à Londres & à Paris.

Les différens usages varient selon les effets & l'utilité qui en résulte; en pliant de bonne heure l'esprit d'un certain côté, elles lui donnent plus de penchant pour les qualités utiles ou pour celles qui sont de pur agrément; pour notre bien-être ou pour celui de la société. Ces quatre sources du sentiment moral subsistent toujours; mais des événemens particuliers peuvent les faire couler plus abondamment dans un tems que dans l'autre.

Les usages de quelques nations privent les femmes de tout commerce avec la société, dans d'autres nations elles font une partie si essentielle de la société & de la conversation, que hors le cas des grandes af-

affaires, on suppose que les hommes seuls sont incapables de s'entretenir & de s'amuser entre eux. Comme cette différence est une des plus grandes qui puisse se trouver dans la vie privée, il faut nécessairement qu'elle produise une extrême variété dans les sentimens moraux.

De toutes les nations où la Polygamie n'étoit point permise, les Grecs paroissent avoir été les plus réservés par rapport au commerce des femmes. Ils semblent leur avoir imposé les loix les plus sévères de décence & de modestie. Nous en avons un exemple frappant dans une harangue de *Lyfias*. Une veuve qu'on avoit injuriée, voïée, ruinée, assemble un petit nombre de ses plus proches parens & de ses amis, & quoique, dit l'orateur, elle n'eut jamais été accoutumée à parler devant des hommes, la situation où elle se trouva étoit si facheuse, qu'elle ne fit pas difficulté de leur exposer ses malheurs. On voit par là qu'il fallut la justifier même d'avoir ouvert la bouche dans une pareille compagnie.

Lorsque *Démosthene* poursuivit ses Tuteurs pour se faire rendre son Patrimoine, il fut obligé dans le cours de son procès, de

de prouver que le mariage de la sœur d'*Apobus* avec *Oneretes* étoit frauduleux, & que nonobstant son prétendu mariage, elle avoit vécu pendant deux ans avec son frere à Athenes, depuis son divorce avec son premier mari. Remarquez que quoique ces personnes occupassent le premier rang dans la ville, l'orateur ne trouva point d'autres moyens de prouver ce fait, qu'en demandant qu'on mit à la question les esclaves de cette Dame, & en prenant pour témoin un médecin qui l'avoit vûe dans une maladie qu'elle avoit eu chez son frere (a). Voyez jusqu'où les Grecs pouffoient la réserve.

Nous avons lieu de croire qu'une grande pureté en étoit la suite nécessaire. Nous voyons qu'à l'exception des histoires fabuleuses d'Hélène & de Clytemnestre, l'histoire Grecque ne nous fournit pas un seul exemple d'un événement occasionné par les intrigues des femmes. D'un autre côté dans des tems plus modernes & sur-tout dans une nation voisine de la nôtre, les femmes se mêlent de toutes les affaires de l'Eglise & de l'Etat, & un homme ne peut se flat-

tes

(a) *Orat. Demosth. in Oneretem.*

ter de réussir s'il n'a soin de s'assurer de leurs bonnes grâces. Henri III. risqua de perdre sa couronne & perdit réellement la vie autant pour avoir déplu au beau sexe que pour avoir favorisé l'hérésie.

Il est inutile de se dissimuler les conséquences d'un commerce trop libre entre les deux sexes; en vivant trop familièrement avec les femmes, il faut nécessairement devenir galant & intrigant, il faut sacrifier quelques unes des qualités utiles pour acquérir celles qui sont agréables. Car l'on ne peut gueres se flatter de réussir également des deux côtés. Les dérèglemens venant à se multiplier, ils feront moins d'éclat & causeront moins de scandale dans un sexe qui finira par apprendre à l'autre la fameuse maxime de la Fontaine

*Quand on le sçait, c'est peu de chose;
Quand on l'ignore, ce n'est rien.*

Il y a des gens qui pensent que le meilleur moyen pour concilier les choses, & pour tenir un juste milieu entre l'agréable & l'utile seroit de vivre avec les femmes à la manière des Romains & des Anglois, car les coutumes de ces deux peuples se ressemblent

à cet égard (a), c'est-à-dire, sans galanterie (b) & sans jalousie. Par la même raison la méthode que les Italiens & les Espagnols suivoient il y a un siècle, (car actuellement les choses ont bien changé) étoit la plus mauvaise de toutes, parce qu'elle favorisoit à la fois & la galanterie & la jalousie.

La différence des mœurs nationales n'agit pas seulement sur un sexe, l'idée d'un mérite personnel dans les hommes doit varier aussi au moins à l'égard de la conversation, du maintien & de humeur. Une nation où les hommes vivent séparés des femmes donnera naturellement la préférence à la prudence, celle où l'un & l'autre

sexe

(a) Il paroît que du tems des Empereurs les Romains étoient plus livrés aux intrigues & à la galanterie que les Anglois ne le sont aujourd'hui ; les femmes de qualité pour retenir leurs amans avoient imaginé un nom de reproche qu'on appliquoit à ceux qui n'étoient point délicats dans leurs amours ; elles les appelloient *Ancillarioli*. Voyez *Seneca de beneficiis*. Lib. 1. cap. 9. *Martial*. *Epig.* Lib. 12. 1 p. 58.

(b) Par le mot de galanterie on entend ici les attachemens amoureux & non cette complaisance & cette déférence que l'on a en Angleterre pour les femmes autant qu'en tout autre pays du monde.

• fêxe vivra familièrement ensemble, préférera la gayeté. Chez l'une on estimera les manieres simples, chez l'autre on voudra de la politesse. L'une se distinguera par le bon sens & par le jugement, l'autre par la délicatesse & le goût. L'éloquence de la premiere brillera aux assemblées du Sénat, celle de l'autre sur le Théâtre.

• Tels sont, je crois, les effets naturels de ces différentes coutumes. Car il faut avouer que le hazard influe beaucoup sur les mœurs d'une nation, & il arrive un grand nombre d'événemens dans la société dont on ne peut point décider d'après des règles générales. Comment imaginer, pourquoi les Romains qui vivoient librement avec leurs femmes, se soucioient peu de la musique & regardoient la danse comme une chose infame, tandis que les Grecs qui ne voyoient jamais de femmes que dans l'intérieur de leurs maisons, étoient sans cesse occupés de musique & de danse?

Il est aisé de sentir les différences morales que produit la constitution du Gouvernement Républicain ou Monarchique, celles qui viennent de l'opulence ou de l'indigence, de l'union ou de la division,

de l'ignorance ou de la science. Je conclurai donc ce discours en faisant observer que les différens usages & les situations ne changent point essentiellement les idées originelles du mérite, quoiqu'elles puissent varier quelques unes des conséquences qu'on en tire; elles font surtout impression sur les jeunes gens qui cherchent les qualités agréables & qui on droit d'aspirer à plaire. Les *belles manieres*, la *parure*, les *graces* sont des choses plus arbitraires & plus accidentelles; mais le mérite de l'âge mûr est presque le même en tout pays, il consiste surtout dans la probité, l'humanité, le savoir, l'expérience & dans les autres qualités utiles & solides.

Ce que vous dites, répliqua Palamede, peut avoir lieu lorsqu'on s'en tiendra aux maximes de la vie commune & de la conduite ordinaire; l'expérience & l'usage du monde corrigent bientôt les excès que l'on peut faire d'un côté ou d'un autre. Mais que dites vous de la vie & des mœurs *artificielles*? Comment concilier les maximes sur lesquelles elles sont fondées?

Qu'entendez vous, lui dis-je, par une vie & des mœurs artificielles? Je m'explique,

que, me dit-il, vous sçavez que dans l'antiquité la Religion n'influoit que très peu sur la vie ordinaire; lorsque les hommes avoient fait leurs sacrifices & leurs prières dans les temples, ils croyoient que les Dieux les laissoient maîtres du reste de leur conduite, & ne s'embarassoient gueres des vertus ou des vices qui n'intéressoient que la paix ou le bonheur du genre humain. Dans ces tems il n'appartenoit qu'à la philosophie de régler la conduite des hommes. En conséquence comme elle fournissoit le seul moyen de s'élever au-dessus des autres, elle devoit prendre un fort grand ascendant sur les hommes & produire une foule de singularités dans les maximes & dans la conduite. Actuellement que la philosophie a perdu les attraits de la nouveauté, elle n'a plus tant d'influence & paroît se borner à de pures spéculations de cabinet, de même que la Religion ancienne se bornoit à des sacrifices dans l'intérieur d'un temple. Aujourd'hui la Religion a pris la place de la philosophie, elle a l'œil sur toute nôtre conduite: elle a le droit de régler nos actions, nos paroles, même nos pensées & nos inclinations.

La loi, qu'elle nous a prescrite est d'autant plus sévère qu'elle est soutenue par des récompenses & par des peines infinies, quoiqu'éloignées. Elle nous apprend aussi que la violation de cette loi ne peut rester cachée, ni ensevelie dans l'oubli.

Diogène est l'exemple le plus célèbre de l'extravagance philosophique; cherchons parmi les modernes quelqu'un qu'on puisse lui comparer; nous ne dégraderons pas le nom d'un philosophe en lui comparant les Dominique & les Ignace, ou tel autre moine canonisé, comparons donc Diogène avec Pascal qui avoit comme lui du Génie & des talens, qui peut-être eut eu de la vertu, s'il eut fait usage de ses inclinations vertueuses.

Diogène par sa conduite s'efforçoit de se rendre un être aussi indépendant qu'il étoit possible, & de concentrer en lui même tous ses besoins, ses desirs & ses plaisirs. Le but de Pascal étoit de songer continuellement à sa dépendance & de ne jamais perdre de vue ses besoins. Le philosophe ancien se soutenoit par sa fierté, son ostentation, son orgueil & par l'idée de sa supériorité sur les autres hommes. Le philosophe

Le philosophe moderne faisoit profession d'humilité & d'abjection: il estimoit la haine & le mépris de soi-même, & tâchoit, autant qu'il étoit en lui, d'acquérir ces vertus prétendues. Les austérités du Grec tendoient à l'endurcir & à le rendre insensible à la douleur, au lieu que le François pratiquoit les siennes pour l'amour d'elles mêmes & dans la vûe de se tourmenter le plus qu'il étoit possible. Le philosophe se livroit à la débauche la plus sale, même en public; le saint se refusoit les plaisirs les plus innocens, même en particulier. Le premier s'imaginoit que l'amitié l'obligeoit de railler ses amis, de les blâmer & de les reprendre durement. Le dernier travailloit à étouffer les sentimens de la nature & du sang, & à se défaire de toute sorte d'humanité & de bienveillance pour ses ennemis. Diogène exerçoit son esprit satyrique contre toute superstition, c'est-à-dire, contre toutes les religions établies de son tems, il soutenoit la mortalité de l'ame: il paroît avoir eu des sentimens très impies sur la providence. Pascal étoit l'esclave des préjugés & des superstitions les plus ridicules, un mépris souverain pour cette
vie

vie comparée avec celle de l'autre monde, étoit la base de sa conduite.

Tel est le contraste entre ces deux hommes, cependant l'un & l'autre ont été universellement admirés dans des siècles différens : on les a proposés comme des modèles à imiter. Où est donc ce type universel de la morale dont vous parlez ? Et quelle règle prendrons nous pour établir les sentimens différens & contradictoires des hommes ?

Une expérience, lui dis-je, qui réussit à l'air libre ne réussit pas toujours dans le vuide. Lorsque les hommes s'éloignent des maximes de la raison, pour embrasser ce que vous appelez une vie *artificielle*, personne ne peut répondre de ce qui leur plaira ou de ce qui leur déplaira ; ils sont dans un autre élément que le reste des hommes. Les ressorts naturels de leur esprit n'agissent point avec la même régularité, que lorsqu'ils sont libres & dégagés des illusions de la superstition ou de l'enthousiasme de la philosophie.

F I N.



T A B L E

Des Sections contenues dans ce Cinquieme Volume.

SECTION I. *Des Principes Généraux de
la Morale.* pag. 1.

— II. *De la Bienveillance.* 13.

— III. *De la Justice.* 40.

— IV. *De la Société Politique.* 82.

— V. *Pourquoi ce qui est utile nous
plaît.* 94.

— VI. *Des Qualités utiles à nous-
mêmes.* 132.

Tome V. * *Seq-*

T A B L E, &c.

SECTION VII. *Des Qualités qui sont immédiatement agréables à nous-mêmes.* 177.

—— VIII. *Des Qualités immédiatement agréables aux autres.* 197.

—— IX. *Conclusions de l'Ouvrage.* 209.

ADDITION I. *Sur le Sentiment Moral.* 241.

—— II. *Nouvelle Considération sur la Justice.* 260.

DIALOGUE. 276.

7



5.6.382

315

5.16.332

